
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01882500 0









LES

FAMILLES BIBLIQUES

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

LES FAMILLES BIBLIQUES

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA RÉUNION DES PÈRES DE FAMILLE

pour faire suite à la *Paternité chrétienne*

PAR

Le R. P. A. MATIGNON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PREMIÈRE SÉRIE

Les Familles patriarcales.



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL,

76, *rue des Saints-Pères*, 76

BRUXELLES

J. ALBANEL, directeur de la succursale,
12, rue des Paroissiens.

GENÈVE

Henri TREMBLEY, Dr de la succursale.
4, rue Corraterie.

1883

PRÉFACE

Après les préceptes, les exemples; après les considérations théoriques, l'étude des faits où les principes sont appliqués; c'est la marche qu'indique la nature des choses; et l'enseignement vivant qui vient de l'histoire, a souvent plus de puissance et d'efficacité que les leçons purement spéculatives.

Nous avons publié précédemment quatre séries de conférences sur les devoirs de famille, envisagés surtout au point de vue de celui qui en est le chef [1]. Ce sujet,

1. *La Paternité chrétienne*, 1 vol. in-12. Palmé.

d'une si grande importance en tout temps, a pris, à notre époque, un intérêt plus considérable encore, car c'est là qu'est la véritable question *sociale*, si discutée, si diversement résolue par les publicistes contemporains. Tous les systèmes d'organisation qu'ils proposent échoueront infailliblement, si l'on ne prend pas le mal à son origine; et c'est bien inutilement qu'on s'efforcerait d'améliorer le sort des populations, tant qu'on n'aura pas obvié aux vices qui désolent le foyer domestique.

Refaire la famille entamée et désagrégée par l'esprit révolutionnaire, qui y a renversé l'autorité et détruit le respect; voilà l'œuvre à laquelle il faut travailler sans relâche. Tous les esprits clairvoyants sont d'accord sur cette nécessité. Mais quel que soit le zèle ou le talent qu'on déploiera dans cette tâche, les forces humaines sont impuissantes pour y réussir; car la famille vient de Dieu; et lorsqu'elle est ébranlée,

c'est lui seul qui peut la rétablir sur sa base.

La religion,qui parle en son nom, se sert pour cela de deux moyens. Elle formule les commandements, et elle propose les modèles. Or, ce sont ces modèles que nous laissons peut-être trop dans l'ombre, et que nous ne prenons pas assez la peine de regarder.

Dernièrement un écrivain protestant, renouvelant le reproche que nous font souvent ses coréligionnaires, de ne pas lire assez les Livres Saints, attribuait à cet oubli l'abaissement de nos idées et de nos mœurs. Faisant ressortir, au contraire, l'ordre et la tenue correcte des nations qui nous avoisinent, il croyait en trouver la cause dans la lecture de la Bible, qui maintient parmi elles les traditions fondamentales de la famille et de la société.

Tout en faisant d'amples réserves sur les griefs formulés dans ces observations, pou-

vons-nous ne pas reconnaître le fond de vérité qu'elles contiennent?

Sans doute, nos Saintes Écritures sont pour la plupart des hommes un livre fermé, qui ne s'explique pas lui-même et demande qu'on l'interprète ; l'Église catholique agit avec sagesse, quand elle ne le remet dans nos mains qu'avec précautions, et ne permet pas à tous de l'aborder indistinctement. Mais il y a loin de ces mesures de prudence à une interdiction absolue. S'en prévaloir, comme il arrive souvent, pour rester totalement étranger au contenu de l'œuvre divine, ou ne le connaître que par de vagues souvenirs, derniers restes d'une instruction à demi effacée, est-ce bien entrer dans l'esprit qui doit être le nôtre? Est ce là exploiter, comme il le faudrait, cet inappréciable trésor de la parole inspirée, qui certes n'a pas été mis à notre disposition pour que nous le laissions improductif?

Beaucoup de catholiques ne sauraient pas même dire de quels éléments il se compose. En est-il un grand nombre qui aient seulement lu une fois dans leur entier les quatre Évangiles ?

C'est donc à bon droit qu'on nous accuse de négliger nos richesses. C'est justement qu'on rattache, du moins partiellement, à cette incurie, et l'égarement des intelligences, et la pénurie de vertus privées ou publiques qui se fait aujourd'hui cruellement sentir.

On ne saurait mieux faire que de nous ramener au Livre par excellence, qui est celui de l'humanité entière et correspond à tous les temps. Qu'on s'applique à y prendre ce qui est plus en rapport avec les conditions actuelles, qu'on l'interprète d'après les données de la tradition et les nouvelles lumières que nous fournissent les récentes découvertes : il est à croire que le récit inspiré retrouvera toute sa vie, et qu'il contri-

buera puissamment à montrer où est pour nous la vérité et le bien.

Telle est la pensée de cette nouvelle série de conférences, destinées à compléter les précédentes. Ce premier volume en contient douze, qui nous conduisent jusqu'à la mort d'Abraham. Il s'agit, par conséquent, des origines de la grande famille humaine ; puis de cette famille patriarcale qui peut être aussi regardée comme la nôtre, puisque, en vertu du caractère chrétien, nous nous rattachons tous au Père des croyants. Chacun y trouvera comme une histoire domestique, et pourra en même temps y recueillir les leçons de sagesse que le Saint-Esprit lui fait entendre par l'intermédiaire de ces vieux ancêtres.

Ajoutons que, même à un point de vue purement humain, ces monographies sont du plus haut intérêt, particulièrement pour

ceux qui s'occupent des sciences sociales. Quiconque voudra étudier sérieusement le régime de la famille aux diverses époques de l'histoire, devra accorder une attention toute spéciale à celles-là. M. Le Play l'a bien senti, et voici comme il les apprécie d'une manière générale : « Les sociétés patriarcales de l'Asie ont pour aptitude spéciale l'observation et la méditation ; pour tendance générale la conservation des sentiments et des idées ; pour règle de gouvernement le respect du père et la soumission à la coutume. Au milieu de la corruption et de l'impuissance des anciens âges, ces sociétés ont réussi les premières à conserver les souvenirs des aïeux et à réunir les éléments de leurs propres annales. Elles nous apparaissent dans l'histoire, élevées avant les autres à la connaissance de Dieu, et gardiennes de la tradition religieuse révélée aux premiers hommes. Le résumé de leurs traditions et la généalogie de leurs

familles ont été la matière principale des premiers livres saints[1].

Bien qu'adressés à une réunion de pères de famille, ces entretiens ne concernent guère moins ceux qui occupent une autre place au foyer domestique. Car la Bible faisant aussi passer sous nos yeux et les mères et les enfants, et les serviteurs et les maîtres, tous y rencontrent l'instruction qui leur est propre ; et il n'est personne qui ne puisse apprendre à cette école soit ce qu'il doit faire, soit ce qu'il est tenu d'éviter.

Puissions-nous n'avoir point trop affaibli, en les commentant, ces divines leçons d'où jaillit une si vive lumière ! Et puisse ce livre que nous offrons au public, inspirer à ses lecteurs, avec le goût de nos Saintes Écritures, un zèle plus sérieux pour restaurer la famille d'après le plan primitif sur lequel elle a été conçue !

1. Le Play. *L'Organisation de la famille*, p. 41.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Le premier père de la race humaine.

Messieurs,

Je vous ai parlé précédemment de ces livres de famille, où l'on consignait autrefois avec le plus grand soin les faits principaux de l'histoire domestique. L'humanité, considérée dans son ensemble, a aussi son livre de famille, et c'est le Père commun, c'est-à-dire Dieu lui-même qui l'a fait écrire. La Bible, dans sa partie historique, raconte nos origines et consacre le souvenir des antiques événements qui intéressent notre race. De ces

époques reculées elle a conservé une série de monographies qui sont du plus haut prix, non seulement parce qu'elles font revivre pour nous des temps qui ne sont plus, mais aussi parce qu'elles éclairent notre situation, même pour l'heure actuelle. Ignorer ces faits ne serait permis à aucun chrétien; quant aux pères de famille, ils doivent en faire l'objet de leurs plus sérieuses méditations; car on dirait que c'est pour eux principalement que ces annales ont été rédigées. « Rappelez-vous les jours anciens, dit le Deutéronome, repassez dans votre esprit les générations qui se sont succédé à travers les âges; interrogez votre père, il vous instruira; vos ancêtres, ils vous diront la vérité [1]. » Cette recommandation n'était pas uniquement pour les Israélites; elle s'applique à tous les croyants, j'ose dire qu'elle vous concerne, Messieurs, d'une manière toute spéciale. Et j'en prends à témoin le grand saint Jean Chrysostôme.

1. Memento dierum antiquorum, cogita generationes singulas, interroga patrem tuum et annuntiabit tibi; majores tuos et dicent tibi. (Deut., XXXII, 7.)

« Ecoutez, s'écrie-t-il, vous tous hommes du monde, qui avez à diriger une femme et des enfants, voyez comment, à vous aussi, et plus qu'aux autres, l'Apôtre recommande de lire les Écritures; et cela, non point à la hâte ou légèrement, mais avec la plus grande attention et le soin le plus consciencieux [1]. »

Or, s'il y a dans le Livre sacré des pages qu'il nous soit bon de parcourir, ce sont certainement avant tout celles qui nous retracent ces scènes d'intérieur, où nous retrouvons plus d'une fois l'image de ce qui se passe dans notre propre maison.

Les familles bibliques ne sont point prises au hasard. Celles que les auteurs inspirés devaient immortaliser dans leurs écrits, ont été choisies par l'Esprit Saint, comme autant de types à proposer aux hommes, soit à cause des grands exemples qu'elles fournissent, soit même à raison des imperfections qui s'y ré-

1. Audite, quicumque estis mundani et uxori præestis et liberis, quomodo vobis quoque maxime mandet (Apostolus) legere Scripturas; et nou temere, nec leviter, sed magno studio et diligentia. (Chrys., *in Coloss.*, hom. IX.)

vèlent ou des désordres qui y éclatent. Vices et vertus nous servent, pour ainsi dire, également, en nous montrant le spectacle de la vie humaine sous toutes ses faces. Le chef de famille qui aborde cette étude avec respect, et s'y laisse guider par l'esprit de foi, ne pourra manquer d'y puiser une abondante lumière relativement aux questions pratiques que sa position l'appelle chaque jour à résoudre.

Vous me direz que les temps sont bien changés, que les mœurs patriarcales ne ressemblent guère à celles de notre dix-neuvième siècle. Il est vrai; mais ce qui ne s'est point modifié, Messieurs, c'est la nature humaine, qu'on retrouve toujours avec les mêmes passions et les mêmes faiblesses ; ce qui demeure après de si longues périodes révolues, ce sont les devoirs réciproques des pères et des fils, et tout cet ensemble de relations qui appartient essentiellement au foyer domestique. Qu'importent, après cela, les différences accessoires? En dépit de toutes les diversités de détail, les ressemblances de fond subsis-

tent ; et les points de contact sont assez nombreux pour suffire abondamment à notre instruction. Aussi la considération de ces grandes figures, devant lesquelles nous passerons successivement, ne nous présentera point seulement un intérêt rétrospectif ; dans ces événements lointains nous verrons souvent des faits actuels ; les hommes du passé nous apprendront ceux d'aujourd'hui ; et la vieille sagesse des patriarches nous aidera à nous reconnaître dans la complication des difficultés contemporaines.

En outre, chemin faisant, nous aurons peut-être à éclaircir certains détails restés obscurs, ou à résoudre certaines objections qui préoccupent en ce moment les esprits ; car, malgré la soif ardente de nouveautés et l'engouement pour ce qui est moderne, la Bible est plus que jamais l'objet des recherches et des controverses à l'ordre du jour. Il nous sera bien permis de profiter çà et là des résultats acquis à la science [1], de faire valoir les

1. Nous consulterons de préférence sur ce sujet les publications si remarquables de M. l'abbé Vigouroux, pro-

probabilités qu'elle met en avant pour l'interprétation des textes, ou pour l'explication plausible du récit sacré. Néanmoins, ce n'est là pour nous qu'un but tout à fait secondaire. Ce que nous cherchons avant tout, ce sont les leçons que la Providence a eu l'intention de nous faire parvenir, avec les applications spéciales qu'il convient d'en tirer, pour notre conduite personnelle et le gouvernement de notre famille.

Tel est, Messieurs, le point de vue que je vous prie de ne point oublier. Dès aujourd'hui, si vous voulez bien me suivre, nous allons nous mettre à l'œuvre en reportant notre pensée aux premiers jours de la création. Celui dont nous devons évoquer le souvenir est le père par excellence, puisqu'il justifie ce titre vis-à-vis de tous, et qu'il n'y a point ici-bas de paternité qui ne dérive originairement de la sienne.

Quelle était la situation faite au chef de l'humanité? De quelle nature était la loi

fesseur d'Écriture Sainte à Saint-Sulpice : *La Bible et les découvertes modernes, Manuel biblique, Mélanges*, etc.

qui lui fut imposée par son Auteur? Répondre brièvement à ces deux questions, ce sera le sujet de la présente conférence.

I

Le premier homme sortait de la main de Dieu à l'état adulte. C'était une nécessité de sa nature; car autrement comment aurait-il pu vivre et se suffire? Le texte sacré nous apprend qu'il était formé à l'*image de Dieu et à sa ressemblance*, expressions qu'on pourrait regarder comme synonymes, si un grand nombre de Pères et de Docteurs n'avaient introduit entre elles une distinction. Suivant l'interprétation qu'ils nous en donnent, l'*image* de Dieu est constituée en nous par la raison, sa *ressemblance* par les dons de la grâce.

L'être doué d'intelligence et capable d'aimer présente, dans ses facultés mêmes, une certaine conformité avec son auteur. A vrai dire, toutes les créatures sont, en un certain

sens, frappées à une divine effigie ; puisqu'il n'en est aucune où n'éclate la sagesse et en même temps la puissance de Celui qui les a appelées à l'existence. C'est comme la signature de Dieu sur son œuvre. Qu'on examine les détails, que l'on considère l'ensemble, on verra que toutes lui font également honneur. Néanmoins, dans cette échelle des êtres visibles, l'homme, qui occupe le rang le plus élevé, est aussi celui dont la nature se rapproche davantage du type infini de perfection propre au souverain Artiste. N'eût-il reçu en partage que ce qui appartient essentiellement à sa condition, il serait vrai de dire qu'on trouve en lui une représentation sensible de la Divinité, par le fait que comme elle il mène une vie intelligente, et jouit comme elle de la liberté de ses déterminations. Mais, Messieurs, au témoignage de nos Livres sacrés, ce n'est là que le premier et le moindre de nos titres. A ces traits de famille simplement ébauchés dans les dons de l'ordre naturel, viennent s'ajouter les prérogatives de la grâce, qui constituent une ressemblance bien plus frap-

pante et bien plus complète. La grâce, en effet, n'est autre chose qu'une communication de la vie divine elle-même, c'est-à-dire une participation à la manière d'être de Dieu, à sa manière d'agir ; si bien que quand l'homme l'a reçue, on peut dire de lui, en toute vérité, qu'il entre en communion de nature avec son Créateur, *Divinæ consortes naturæ*[1].

Telle fut, dès l'origine, la grandeur accordée à nos premiers parents. Écoutons ce qu'en dit l'Esprit Saint : *Dieu leur donna l'intelligence, la parole, des yeux, des oreilles, un cœur pour délibérer et vouloir*[2]. Voilà l'homme avec ses organes extérieurs, avec son âme dotée de la faculté de connaître et de se décider librement. Sur ce fonds déjà si riche, la puissance miséricordieuse du Créateur construit un édifice complet de science théorique et pratique, avec de larges intuitions sur les choses divines et sur les choses humaines. C'est ce que signifient ces expressions : *Disciplina intellectus*

1. II. Pet., I, 4.

2. *Consilium et linguam et oculos et aures et cor dedit illis excogitandi.* (Eccli., XVII, 5.

replevit illos... Creavit illis scientiam spiritus... sensu implevit cor illorum[1].

D'après saint Thomas d'Aquin, la science du père de notre race était très étendue. Elle embrassait à la fois le monde visible, qui lui servait de demeure, et cet autre monde où il était destiné à être transporté, aprés avoir terminé ici-bas sa carrière. Du premier, il avait une connaissance assez approfondie pour se rendre compte des êtres placés près de lui, d'après leur caractère intime et leurs différences spécifiques; du second, il possédait des notions suffisamment complètes pour ne rien ignorer de ses devoirs, ni de ses destinées à venir. C'est ce que nous montre le récit de la Genèse. Si sobre qu'il soit de détails sur cette vie des premiers jours, que nous serions si curieux d'étudier, il nous cite cependant deux faits significatifs, d'où il est facile d'induire ce que nous venons d'affirmer à la suite du grand docteur.

En effet, la création du monde animal

1. *Ibid.*, 6.

étant achevée, leur auteur a soin d'en amener tour à tour devant Adam les principaux types, afin de lui en faire prendre connaissance. A mesure que le patriarche les voit, il leur impose un nom ; et ce nom exprime si bien leurs propriétés qu'il est déclaré leur convenir d'une manière toute spéciale.

L'autre circonstance est plus concluante encore. A la suite de ce sommeil mystérieux, pendant lequel la main du Créateur a formé, de la substance même de l'homme, celle qui doit être sa compagne, le père de notre race prononce des paroles solennelles, que nous avons déjà méditées ensemble [1], et qui fixent pour tous les siècles la constitution de la famille. On y voit comment l'époux et l'épouse, après être sortis d'une source unique, retournent à en former de nouveau une seule, puisqu'ils deviennent une même chair. L'unité du lien conjugal et son indissolubilité, ainsi que le rôle du père et de la mère, apparaissent ici clairement. C'est

1. *La paternité chrétienne*, 4e série, 1re conf.

le plan divin qui se déroule, en quelque sorte, tout entier. Si plus tard la perversité humaine force pour un temps la Providence à y laisser introduire des exceptions indulgentes, ce sera à la condition de revenir à sa pureté primitive sous le régime d'une législation meilleure, que rétablira l'Évangile.

Il est facile de juger par ces deux exemples combien l'intelligence du premier homme était développée. Aussi saint Thomas ne craint pas d'affirmer qu'il possédait toutes les connaissances que l'instruction peut communiquer aux autres [1]. Appelé à se diriger lui-même et à conduire ceux qui naîtraient de son sang, dans une voie conforme à leurs hautes destinées, rien ne lui avait été refusé de ce qui convenait à ce rôle exceptionnel et vraiment unique, auquel pas un de ses descendants ne pouvait jamais prétendre. Il était, pour ainsi dire, à lui seul toute la tradition. Dépositaire

1. Primus homo sic institutus est a Deo ut haberet omnium scientiam in quibus homo natus est instrui. (I. p. q., xciv, a. 3.)

de la révélation primitive, il avait charge de la transmettre à ses nombreux enfants ; et c'est ce qu'il fit. De là ces fragments de vérité, que nous retrouvons épars à travers les erreurs et les superstitions des anciens peuples. A mesure que nous étudions leur histoire et que nous remontons plus haut dans leur vie, à l'aide des monuments découverts ou interprétés par la science contemporaine, il devient de plus en plus évident qu'il y a eu à l'origine un dépôt commun de croyances religieuses, possédé, en quelque sorte, par indivis. Les premiers émigrants en ont emporté avec eux une portion plus ou moins considérable, qui n'a pas tardé à s'altérer, comme il arrive toujours, lorsque les hommes sont abandonnés à leurs propres conseils. Pourtant, si grande qu'il faille faire la part de l'ignorance ou de la déception, les vestiges du fonds primitif se reconnaissent ; et cela, d'autant plus aisément qu'on se rapproche davantage du moment où la dispersion s'est opérée. C'est ce que nous aurons plus d'une fois l'occasion d'observer dans la suite.

Avant d'aller plus loin, remarquons, Mes-

sieurs, combien il importe à la famille de conserver intacte la somme de vérités dont elle est en possession. Les pères et mères, premiers instituteurs de leurs enfants, sont préposés par la Providence à la garde de cette source précieuse. Sera-ce trop exiger d'eux que de leur demander d'être, eux aussi, la tradition vivante et fidèle ?

Pour les chrétiens, il est vrai, la tâche est singulièrement facilitée, puisque l'Église surveille le dépôt et le préserve de toute corruption. Mais, au moment où nous vivons, l'Église n'aura qu'une puissance inefficace, si elle ne trouve dans les parents de sérieux auxiliaires. Son action serait peu de chose, ou même elle s'annulerait entièrement, si elle était contrariée par celle qui s'exerce tous les jours au foyer domestique. Un attachement inviolable des chefs de la famille aux enseignements de Jésus-Christ, un respect profond pour tout ce qui émane de l'autorité spirituelle et doctrinale ; voilà ce qui est plus nécessaire que jamais, à une époque de libre discussion, où il n'y a plus un principe qui

reste debout, où nous voyons chaque jour remettre en question les vérités les plus élémentaires et les plus indispensables à la vie. On pourra être faible, comme le fut Adam, et ce sera un malheur. Toutefois le désastre ne sera pas irréparable si, de même qu'il en a été pour lui, le naufrage de la volonté n'entraîne point celui des idées et de la foi.

Est-ce donc, Messieurs, que dans la répartition de ses dons le Créateur avait été plus libéral envers l'esprit du premier homme qu'envers son cœur? Il serait inexact de le penser. Le même saint Thomas qui nous parlait tout à l'heure de sa science universelle, affirme également qu'il était doué de toutes les vertus qui conviennent à l'état d'innocence[1]. Ce qui veut dire que sa *rectitude* était parfaite. Une raison naturellement soumise à Dieu, des sens fidèles serviteurs de la raison et ne prévenant jamais son commandement par des empressements désordonnés;

1. I. p. q., xcv, a. 3.

point de révoltes de la pensée, ni de mouvements irréfléchis des instincts inférieurs ; c'étaient sans doute des conditions favorables pour que la volonté pût être maîtresse et ne s'attacher qu'au bien. Elle restait libre pourtant de se déterminer à son gré; et c'était précisément cette indépendance qui devait constituer son mérite ou son démérite.

N'allons pas nous imaginer pourtant une nature différente de la nôtre. L'ordre établi dans l'homme n'est point la négation de son être ; et une juste subordination d'où résulte l'harmonie, est loin d'emporter la destruction de nos facultés. Ne voyons-nous pas l'âge ou la vertu éteindre en grande partie les feux de l'appétit sensuel ? Qui ne connaît, parmi ses semblables, des gens assez sûrs d'eux-mêmes pour que leur colère ou leur indignation n'éclatent que quand ils le jugeront à propos ; ou encore, des personnes si modérées dans leurs désirs qu'elles ne convoitent rien qu'elles n'aient jugé d'avance utile et raisonnable ? Ce qu'un effort prolongé peut produire, du moins imparfaitement, un don gra-

tuit du Créateur l'avait constitué à l'origine. Au sortir de ses mains, la créature intelligente était *ordonnée*, bien que composée et mixte. La dualité de son essence, où l'esprit et la matière se rencontrent, l'assujétissait à des impressions contraires, qui devaient naturellement amener des conflits; mais par une prérogative spéciale, que notre race aurait conservée avec la pureté primitive, ces oppositions se trouvaient prévenues; les sensations venant de l'extérieur n'étaient plus que de douces invitations à louer le souverain architecte,dans l'œuvre de ses mains; ou parfois, des avertissements salutaires, qui éclairaient l'homme sur ses devoirs et sur les besoins de sa vie. Par suite, la paix n'était point troublée dans son âme; et s'il se sentait vivement sollicité à agir, jamais il n'y pouvait être entraîné violemment et comme à contrecœur, ainsi qu'il nous arrive si souvent dans l'état de déchéance.

C'est de la même manière et en vertu du même principe,qu'il faut expliquer l'absence de douleurs et l'exemption de la mort promi-

ses à nos premiers parents. Sans un secours particulier du ciel, l'homme doit mourir, parce que c'est le propre des organes matériels de s'user, de devenir impropres à leurs fonctions vitales. Il fallait donc qu'une opération supérieure leur restituât leurs forces, et arrêtât en eux les résultats naturels d'un labeur sans repos. Suivant l'explication qu'en donnent les saints Docteurs, c'était l'arbre de vie qui jouissait de ce privilège; soit que Dieu eût déposé dans son fruit je ne sais quel tonique d'une énergie particulière; soit que l'usage de ce même fruit fût une simple condition à remplir pour obtenir cette merveilleuse conservation.

Saint Augustin parlant du paradis terrestre, décrit en trois mots la situation faite au chef de la race humaine : *Cibus aderat ne esuriret, potus ne sitiret, et lignum vitæ ne senectus eum dissolveret* [1]. Point de défaillance

1. « Il avait sous la main une nourriture pour le préserver de la faim, un breuvage pour l'affranchir de la soif, et le fruit de l'arbre de vie pour empêcher la vieillesse d'atteindre ses organes. »

corporelle; par conséquent, point de douleur. Le travail même auquel il devait se livrer, n'étant que l'exercice normal de ses facultés et le jeu régulier de ses membres, ne produisait dans le système nerveux aucune altération capable de lui faire ressentir la fatigue. Aussi saint Jean Chrysostome, qui suit pas à pas le récit biblique, ne craint pas de comparer cette existence à celle des purs esprits. C'était comme un ange, nous dit-il, que l'homme vivait alors sur la terre; car s'il était revêtu d'un corps, il se trouvait cependant établi en dehors et comme au-dessus des nécessités matérielles[1].

Je n'ignore pas que ces affirmations scandalisent la science incrédule ; qu'elle leur oppose, comme fin de non-recevoir, une foule de prétendus principes et d'impossibilités physiquement démontrées. Mais, tout cet

1. *Sicut Angelus versabatur homo in terra, corpore quidem amictus, sed extra corporeas necessitates constitutus*. (Chrys., *in Gen.*, Hom., XII.) La définition que M. de Bonald a donnée de l'homme : *Une intelligence servie par des organes*, s'applique mieux à la période d'innocence qu'à l'état actuel.

échafaudage d'objections repose sur un fondement d'une évidente fausseté, je veux dire l'impuissance où seraient les causes libres de modifier l'application des lois naturelles. Ce prétendu axiome une fois admis, à quoi bon les préceptes de l'hygiène, et pourquoi les prescriptions de l'art médical? Si le cours d'une maladie est tellement fatal qu'aucun remède ne puisse l'entraver ou restituer la santé compromise, il n'y a plus qu'à fermer tous les livres de thérapeutique et à laisser l'humanité se débattre tristement avec ses souffrances. Si, au contraire, la connaissance qu'un de nos semblables aura acquise des perturbations qui surviennent dans notre organisme, et des moyens à employer pour en rétablir le fonctionnement, peut nous aider à nous débarrasser d'une fièvre ou d'une pleurésie, comment interdire au Créateur le pouvoir ou la volonté de doter un homme, placé en de certaines conditions, d'un bien-être et d'une santé inaltérables?

Qui ne sait que, même dans l'ordre actuel, on trouve çà et là des personnes parvenues à

la vieillesse sans avoir fait connaissance avec les infirmités et la maladie ? Le fait exceptionnel ne pouvait-il devenir la règle, dans une autre hypothèse ? Et l'exemption aujourd'hui incomplète, ne pouvait-elle être absolue, supposé que tel fût le dessein providentiel ? Ou il faut nier Dieu effrontément et sans détour, ou il faut reconnaître que les données bibliques n'ont rien qui puisse choquer une saine philosophie.

Toutefois, la vie humaine aurait eu ses limites. Après un nombre d'années plus ou moins considérable, l'épreuve étant terminée, et chacun ayant eu le temps de donner sa mesure, la main divine serait intervenue pour fixer définitivement la destinée de tous, d'après leurs mérites personnels.

Telle était, Messieurs, la condition primitive de la créature raisonnable. Selon toute apparence, l'ère du bonheur, qui était en même temps celle de l'innocence, fut de courte durée. Une autre lui succéda, où la douleur et la mort allaient tenir, en quelque sorte, plus de place que la vie. Avant de cher-

cher la cause de cette brusque transformation, il nous faut compléter le tableau, en montrant les responsabilités morales qui pesaient sur le premier homme.

II

On ne saurait assez admirer l'économie pleine de sagesse qui se révèle dans le récit de la Genèse.

En effet, de tous les êtres visibles, un seul étant doué de liberté, il importait de lui faire sentir la supériorité que lui assure cette prérogative et la responsabilité qu'elle entraîne: « Être libre sans une loi, a dit un écrivain peu suspect, c'est être abandonné[1]. » A quoi bon doter l'homme de cette faculté de choisir et de se diriger lui-même, si on ne lui indiquait en même temps une règle à suivre et un usage légitime à faire de son in-

1. M. Jules Simon.

dépendance ? Les autres agissent par nécessité ou par contrainte ; il n'y a que la créature intelligente qui délibère et se porte par son mouvement propre du côté qui lui plaît, avec réflexion et en pleine connaissance de cause.

Il lui fallait, comme dit Bossuet, une *liberté sujette*, ou si l'on aime mieux une *servitude libre sous un Seigneur souverain*[1]. « O Dieu, ajoute-il, le précepte aisé que vous avez donné d'abord ![2] » C'était une heureuse occasion, fournie au chef de notre race, de reconnaître ce qu'il devait à son Auteur. Point d'hommage plus simple, plus facile, plus digne à la fois de Celui qui le réclamait et de celui qui avait à le rendre.

Si vous considérez l'objet du précepte en lui-même, il consiste en une abstention qui peut sembler insignifiante. User de tous les fruits que porte la terre, à l'exception d'un seul, n'est ni une grande gêne, ni un sacrifice pénible ; mais, cette limite imposée à son libre arbitre amène l'homme à confesser qu'il

1. *Élévations sur les mystères*, v[e] sem., 3[e] élév.
2 *Ibid.*

n'est pas son maître ; et cette restriction dans la jouissance des biens préparés pour lui, fait voir qu'il les tient d'une libéralité supérieure, dont il doit avant tout respecter les intentions. Dieu l'avait traité, pour ainsi dire, comme les princes du moyen âge traitaient leurs grands vassaux. L'hommage matériel que le suzerain exigeait, à certains jours, était souvent d'une importance minime; seulement il attestait la subordination hiérarchique, en même temps qu'il rappelait l'origine et la nature de la propriété féodale. Faire ressouvenir l'homme de son Créateur et de ce qui lui était dû, n'était-ce point un but assez grand pour expliquer le précepte et en faire sentir la haute convenance?

Mais pourquoi le sort de la race humaine tout entière était-il attaché à la conduite de son chef?

Après les éclaircissements que nous avons fournis, la réponse à cette question ne paraîtra pas embarrassante. Un père de famille ne peut transmettre à ses enfants que ce qu'il possède lui-même. Supposé qu'il ait compro-

mis en tout ou en partie sa fortune, l'héritage qu'il laisse est amoindri, peut-être annulé ; autant de perdu pour ceux qui étaient appelés à le recueillir. Voilà ce qui est arrivé au premier homme. Il a fait une large brèche à son capital ; faut-il s'étonner que ses fils soient privés d'une portion considérable de l'avoir qui devait leur revenir ?

Ce capital de l'humanité primitive se composait, si nous pouvons ainsi parler, de deux espèces de valeurs. D'un côté, les ressources naturelles, qui comme telles sont inaliénables; car on ne saurait y toucher sans détruire l'homme lui-même. D'autre part, des privilèges gratuits; quelques-uns si au-dessus de la nature qu'elle ne pouvait pas même y aspirer; plusieurs, qui sans lui être nécessaires, sont pourtant le développement et le perfectionnement de ses aptitudes ou de ses capacités innées. Or, la conservation de cette double série de prérogatives dépendait de l'usage que le premier homme ferait de son libre arbitre. Observait-il fidèlement la loi, leur possession lui était confirmée, et en même temps à

2

toute sa race. Venait-il, au contraire, à s'oublier et à faiblir, par là même il se voyait dépouillé de tout ce qui lui avait été conféré gratuitement; il se trouvait refoulé dans l'enceinte beaucoup plus étroite de ses attributions propres, et ne pouvait, par conséquent, laisser d'autre legs à ceux qui tiendraient de lui l'existence.

Il ne manque pas aujourd'hui de princes dépossédés qui n'ont plus désormais de couronne à transmettre. Leurs enfants élevés dans l'espoir du trône, pourront-ils s'empêcher de sentir leur malheur et de se regarder comme victimes ? Cependant ils auraient très bien pu naître dans une condition inférieure, qui ne leur aurait rien offert de plus que leur fortune présente ; n'importe, vous ne leur enlèverez pas l'idée que leur sort est amer, ni l'impression qu'ils en conservent comme d'une triste déchéance.

C'est un sentiment semblable qu'éprouve l'humanité. Chez la plupart des peuples, on a rencontré cette persuasion qu'il y avait eu à l'origine un âge plus prospère; et que si nous

ne jouissons plus des avantages anciens, c'est par suite de quelque faute commise par nos aïeux. Les traditions ont varié, la légende a brodé à son aise, mais sur un fond commun, où il est facile de reconnaître une donnée unique. Ainsi la solidarité entre les pères et les enfants est universellement reconnue parmi les diverses nations. Comment dès lors la proclamer injuste, ou nier qu'elle ait son fondement dans la nature?

En toutes choses, les débuts ont une importance décisive. Un faux pas au point de départ suffit pour tout compromettre ; un simple écart peut produire une entière déviation. Jetée hors de sa voie par celui qui marchait à sa tête, l'humanité ne fera que s'égarer de plus en plus, incapable qu'elle est de retrouver d'elle-même son chemin, à moins qu'une main à la fois toute-puissante et charitable ne vienne la remettre dans sa direction, et lui fournir le moyen de regagner le but.

La transmission du péché originel est sans doute un mystère ; mais ce mystère, nous ne devons pas l'exagérer au point de le rendre

inacceptable. Il est très vrai de dire, avec les Pères du second concile d'Orange, que par sa prévarication, Adam tout entier, corps et âme, a été amoindri et comme dégradé [1]. Il n'est pas moins exact d'ajouter, avec les Pères de Trente, que l'effet de la faute primitive est d'affaiblir notre libre arbitre et de l'incliner au mal [2]. Toutes ces expressions et autres semblables se justifient pleinement par la soustraction du secours divin,qui maintenait l'équilibre entre les puissances supérieures de l'âme et les facultés d'un ordre inférieur; secours précieux, qui assurait l'harmonie dans notre être, mais qui n'en était pas moins un don gratuit, susceptible d'être retiré, sans que la nature humaine fût entamée dans ses attributions essentielles. Laissée désormais à ses propres forces, cette nature subit les conséquences de son caractère mixte

1. Totum Adam per illam prævaricationis offensam, secundum corpus et animam in deterius commutatum. (Conc. Araus. 2m can. 25.

2. Liberum arbitrium viribus attenuatum et inclinatum. (Conc. Trid. Sess. VI, c. 1.)

et composé. Il est tout simple que des oppositions s'élèvent entre les tendances diverses qui naissent en elle des éléments contraires dont elle est formée. De là ces luttes morales, où la volonté a tant de peine à demeurer maîtresse. Il serait même impossible qu'elle triomphât toujours sans une assistance d'en haut; mais elle n'aura de droits à l'obtenir que grâce à la Rédemption qui lui est déjà promise dès la première heure.

Quoi qu'il en soit, l'économie providentielle relative à la portée des actes d'Adam, était toute en notre faveur. Quaud on considère les lumières accordées au premier homme, et les prérogatives qui devaient résulter pour nous de sa fidélité, on ne peut s'empêcher de bénir l'amour divin, qui avait institué un si bel ordre. Toutes les chances étaient pour nous; toutes les probabilités paraissaient s'unir du même côté; si d'avance l'issue incertaine de la lutte avait pu donner lieu à quelque gageure, comme il arrive de nos jours, qui donc ne se serait cru en droit de parier à coup sûr que le patriarche de

l'humanité tiendrait bon dans une épreuve si légère, et qu'il vaincrait dans un combat si facile?

Ce que je tiens à vous faire observer, Messieurs, à propos d'un fait si grave, c'est la haute idée qu'il nous donne de la responsabilité paternelle. Après tout, Adam est-il le seul à tenir en main les destinées de sa race? Est-ce que chaque autre chef de famille n'est pas, en beaucoup de points, l'arbitre du sort qui sera fait à ses enfants? Leur fortune à venir, la situation temporelle dont ils jouiront, la considération qui s'attachera à leur nom et à leur personne; dans un autre ordre de choses, leur développement moral et intellectuel, la formation de leur esprit, leur caractère, leurs habitudes; bien plus, leur constitution physique elle-même, leur tempérament, leur santé, j'allais presque dire les chances qu'ils auront d'une vie longue ou d'une vie courte; tout en un mot dépend plus ou moins des parents et se rattache à leur manière de faire. La solidarité la plus étroite existe entre la génération qui vient et celle qui l'a précédée.

Les branches reçoivent leur sève du tronc; et le tronc lui-même puise la sienne dans le sol où il plonge par ses racines. Toute notre race n'est qu'un arbre immense qui va se dilatant, s'accroissant de jour en jour. Faut-il s'étonner si aucune de ses parties n'a son existence indépendante; et si, jusqu'aux extrémités, on retrouve le vestige de tel ou tel vice originel qui affectait la tige première? Et de même serons-nous surpris si chaque branche influe à son tour sur celles qui naissent d'elles, les fécondant ou les appauvrissant, selon qu'elle leur transmet, avec plus ou moins d'abondance, le suc nourricier d'où elles tirent leur vigueur?

On demande parfois : Est-ce que ce fruit de l'arbre interdit par le Créateur renfermait en lui-même quelque poison fatal à la vie? Non, sans doute. L'abstention commandée ne s'appuyait point sur un considérant de ce genre. C'était simplement un signe de soumission, un témoignage d'obéissance demandé à l'homme. Par là il devait reconnaître à la

fois le souverain domaine de Dieu sur la création matérielle, et l'obligation où il était lui-même de se conformer à sa volonté suprême en toutes choses.

On demande encore : que signifie ce nom d'*arbre de la Science du bien et du mal* ? Il faut répondre que c'est une dénomination donnée après coup, en vue du résultat ; elle n'indique point que l'usage de ce fruit ait ouvert à nos premiers parents une source de lumières nouvelles; mais bien que la connaissance expérimentale du mal leur est venue à cette occasion. Auparavant ils ne savaient rien qu'en théorie soit du péché, soit de la douleur ou de la mort; la prévarication une fois commise, ils apprirent à leurs dépens ce qu'il en coûte de se séparer de Dieu et de transgresser ses ordres. La menace divine : *In quocumque die comederis ex eo, morte morieris*, n'annonce pas pourtant qu'une mort instantanée doit suivre la désobéissance. Saint Jérôme fait remarquer que la traduction de ce passage par Symmaque est plus littérale, et qu'il signifie : A

partir de ce moment *vous deviendrez sujet à la mort* [1].

S'il en était ainsi, s'écrie-t-on, à quoi bon la présence d'un pareil arbre au milieu du paradis terrestre? Autant vaudrait demander, reprend à juste titre saint Ambroise, pourquoi, dans notre monde, tant de choses dont l'homme peut abuser, dont il abuse tous les jours ? Les richesses, le vin, le fer, tout ce qu'il y a de plus utile ou de plus nécessaire, devient à celui qui s'en sert mal à propos une cause de malheur, un instrument de ruine. L'univers entier renferme à peine un seul objet que la liberté humaine ne puisse détourner de son but et retourner contre elle-même. Tant pis pour qui ne sait pas se régler selon la raison ! Les dons les plus précieux bien loin de le servir, lui deviendront funestes [2].

Reste enfin une dernière objection, et c'est

1. Melius interpretatus est Symmachus : *Mortalis eris*. (Hieron. in h. l.)

2. *Non frustra lignum Scientiæ boni et mali productum est in medio paradisi. Nam si multa discutias, complura reperies et plane innumera quæ si quis uti nesciat, possint nocere.* (Amb.)

celle que nous entendons formuler le plus souvent. Étant donnée la prescience de Dieu, qui d'avance embrasse tous les événements à venir, comment s'expliquer qu'il n'ait point modifié un ordre de choses dont nous devions être victimes? Le Créateur n'ignorait pas quelle serait la conduite de nos premiers parents? Pourquoi les a-t-il laissés faire? ou pourquoi a-t-il fait dépendre nos destinées de leur inconstance?

A ceux qui vous feraient cette question, vous répondrez, Messieurs, en toute assurance, que si le premier homme nous a tous compromis, le plan divin n'en demeure pas moins, par rapport à nous, l'expression d'une bonté et d'une libéralité admirables. Rien ne nous était plus avantageux que les conditions faites à notre race dès le principe. Et s'il nous avait été permis d'élire nous-mêmes un fondé de pouvoirs, chargé de garder à la race humaine les biens et les privilèges qui lui avaient été conférés, jamais notre choix n'aurait pu tomber sur un représentant plus capable de

nous inspirer une entière confiance. Il est vrai, malgré tout, le grand mandataire nous a trahis; c'est qu'en dépit de la grâce reçue, il demeurait libre; c'est que le Créateur qui traite l'homme avec révérence, l'avait laissé *dans la main de son conseil*, aimant mieux, comme dit saint Augustin, tirer le bien du mal, que d'empêcher le mal par une action préventive, qui serait la destruction de notre indépendance. Du reste, l'humanité n'aura point à se plaindre. Si la grandeur qui lui avait été préparée se trouve ruinée dès l'origine, Dieu saura lui en faire une autre d'une nature encore plus excellente. L'Incarnation du Verbe et la Rédemption viendront un jour réparer le désastre; les espérances perdues seront recouvrées; la voie de la félicité sera de nouveau ouverte; si bien que dans son admiration et sa reconnaissance, l'Église catholique ne craindra point de s'écrier que la chute d'Adam nous a porté bonheur. *Felix culpa*, faute heureuse! Tel est le mot de la nouvelle situation; ce qui veut dire qu'une inépuisable miséricorde se venge par des bienfaits plus

abondants du mépris qu'on avait fait de ses premières faveurs.

Mais avant de considérer de plus près la défaillance du père commun, nous avons à recueillir ici une importante instruction.

Cette première page de la Genèse vous concerne, Messieurs, d'une manière spéciale. Tous les pères de famille sont, dans une certaine mesure, ce qu'a été le premier de tous; je veux dire qu'outre leur personnalité privée, ils ont, eux aussi, une sorte de personnalité collective et générale. Si l'on peut affirmer qu'Adam était toute l'humanité, chacun de vous n'est-il pas, en un sens très vrai, toute sa maison? Si l'homme-souche tenait en main la destinée des multitudes auxquelles il devait donner la vie, ses descendants ne décident-ils pas bien souvent, comme nous l'avons dit, du sort de la génération qui va les suivre? Quand le patriarche de l'Éden pécha, ce ne fut point seulement pour son propre compte; il engageait dans sa prévarication une innombrable postérité. Si par malheur l'un d'entre vous venait à donner en de graves écarts,

pensez-vous que le déshonneur et la souffrance n'en rejailliraient pas sur les enfants qui lui doivent la vie ?

Ainsi, de part et d'autre, j'aperçois une solidarité étroite, d'où résulte pour le chef de famille la plus sérieuse responsabilité. Comme si Dieu avait voulu montrer dès le commencement, et par un éclatant exemple, à quel point la communauté de sang et d'origine établit un lien étroit entre les hommes ; et combien nous sommes tous dépendants de la conduite de ceux qui nous ouvrent l'entrée de ce monde. Ma liberté individuelle m'appartient assurément, et avec elle je puis être bon ou mauvais; mais en une foule de choses, et des plus considérables, je suis ce que m'ont fait mes ascendants, je constate en moi le produit des faiblesses ou des vertus paternelles.

Avis à vous, Messieurs ; et que cette vérité toujours présente à votre esprit vous défende contre vos propres entraînements. S'il ne s'agissait que de vous seuls, vous pourriez, après tout, vous mettre plus à l'aise. Mais non. Vous répondez pour vous et vous répon-

dez pour vos fils. Un oubli d'un moment pourrait leur coûter cher ; il suffirait en certains cas, pour renverser d'un seul coup l'édifice de leur bonheur, et creuser sous eux un abîme que rien désormais ne saurait combler. A Dieu ne plaise que nous renouvellions, pour notre part, le triste spectacle que présente au début l'histoire de la race humaine! Instruits par l'expérience de la première faute, dont nous portons encore le poids, nous éviterons d'imposer aux autres le fardeau de nos propres iniquités ; nous redouterons par-dessus tout ces oublis, dont les conséquences pourraient s'étendre au loin, et prendre à l'égard de nos descendants le caractère de je ne sais quelle déchéance originelle. Si grande que fût notre culpabilité propre, elle pourrait être effacée par le repentir; mais il est tel stigmate héréditaire, ou tel changement de fortune, qui devant le monde où nous avons à vivre, ne trouverait pas grâce et ne semblerait susceptible d'aucune rédemption.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

La Chute.

MESSIEURS,

Nous nous sommes efforcés de nous faire une idée exacte de ce qu'étaient nos premiers parents, au sortir de la main de Dieu. Analysant les attributs de nature diverse que le récit biblique fait resplendir en eux, nous les avons rangés, pour ainsi dire, en deux groupes; d'une part, tout ce qui appartient à la condition humaine considérée en elle-même; puis de l'autre, les dons qui y avaient été surajoutés par la munificence de leur Créateur.

Ceux-ci à leur tour, nous ont paru donner lieu à une distinction nouvelle ; car plusieurs, comme l'exemption de la mort et de la douleur, n'étaient après tout que le perfectionnement ou la continuation de ce qui vient de la nature; tandis que d'autres, comme la filiation divine et la promesse de voir Dieu face à face, dépassent absolument toutes les exigences et même toutes les capacités innées de l'être purement créé. Par suite, cette grandeur originelle s'est révélée à nous comme un magnifique édifice qui aurait ses fondations dans le sol, sa partie moyenne au-dessus du niveau des constructions ordinaires, tandis que son faîte irait se perdre jusque dans les régions du ciel.

Ainsi pourvu dès la première heure de sa vie, l'homme avait été placé au sein d'une contrée plantureuse, abondamment couverte de toute sorte de productions utiles ou agréables. La Genèse nous dit que Dieu l'y avait mis pour garder ce domaine et le cultiver, *ut operaretur et custodiret illum.* Mais il ne faut point se figurer ici un défrichement pénible,



ou une culture à force de bras, comme sont les travaux auxquels nous sommes condamnés aujourd'hui. Le labeur de cette période privilégiée aurait complètement ignoré la fatigue; c'était une tâche facile, destinée simplement à écarter l'oisiveté; c'était une condition peu onéreuse imposée à la jouissance, afin de lui éviter les excès auxquels expose toujours l'absolue gratuité en fait de bien-être. Tels sont les deux motifs que signale saint Jean Chrysostôme : *ne ex nimia felicitate insolesceret;* et encore, *ne ex nimio otio in ignaviam declinaret*[1]. Si vous me demandez où se trouve cette région fortunée, je répondrai naïvement que je n'en sais rien [2], et que peut-être même elle est restée ensevelie sous les eaux dans le déplacement des mers, s'il est vrai qu'elles aient changé de lit, à l'époque du déluge. Qui sait si les conditions climatériques

1. Chrys. in h. l.

2. Plusieurs savants contemporains croient avoir trouvé la place qu'occupait le paradis terrestre. Ils ne sont pas d'accord entre eux, et d'ailleurs cette discussion n'appartient pas à notre sujet.

de l'époque quaternaire ne suffiraient pas à rendre compte de cette fécondité spontanée du sol ; et si les oscillations de l'axe terrestre qui ont dû être amenées par les déformations du sphéroïde, dans son mouvement de rotation journalière, n'ont pas exercé une influence décisive sur les conditions de la production?

Je laisse à la science des questions qui sont de son ressort. Si elle ne parvient pas à expliquer ces faits, du moins il est certain qu'elle ne saurait les contredire. La Providence, à qui tout est présent dès l'origine, a bien pu disposer les phases que parcourrait le monde physique, de manière à correspondre exactement à celles qui se succéderaient dans le monde moral. Car, quoi que l'on puisse penser du reste, ce coin de l'univers que nous connaissons, n'est qu'un cadre destiné à l'homme et préparé en vue de lui. Toutefois la même sagesse qui gouverne d'ordinaire par le moyen des lois générales qu'elle a établies, sait aussi y déroger, lorsqu'il lui plaît, c'est-à-dire lorsqu'une cause d'un ordre supérieur le réclame. Et cette intervention directe de la puissance

créatrice n'a rien de plus étonnant, ni de plus contraire à l'harmonie universelle, que celle des autres causes libres, dans la sphère où il leur est permis d'agir. Tous les jours l'homme, par sa volonté, modifie l'action des forces naturelles, les faisant servir à ses desseins, les empêchant de nuire, utilisant à son profit de nouvelles propriétés de la matière, que jusqu'alors on n'avait pas même soupçonnées; en un mot, affirmant de plus en plus l'empire qui lui appartient sur la création visible. Si l'action des intelligences finies voit s'ouvrir devant elle un champ presque illimité, sans que l'économie du monde périclite ; comment oserait-on refuser à l'intelligence infinie le droit de toucher à ces ressorts qui lui sont connus, en vue de produire les effets auxquels elle veut arriver? Pour quiconque admet un Dieu personnel, il est par trop ridicule de le condamner à l'inertie; quant à ceux qui nient la personnalité divine, ils tombent inévitablement dans l'abîme du matérialisme.

En ce qui nous concerne, Messieurs, nos

idées sont fixées sur ces points importants par cette grande philosophie, qui s'appelle la Doctrine catholique. Aussi rien ne nous arrêtera dans la lecture du Livre Sacré ; ni le récit de la tentation, ni celui de la chute, ni enfin celui des résultats que la prévarication entraîne à sa suite à travers tous les siècles.

I

Puisque le premier homme était entouré de tant de bonheur et comblé de tant de privilèges, comment s'expliquer qu'il se soit trouvé tout à coup soumis à une épreuve délicate, qui allait le placer entre la fidélité qu'il devait à son Dieu, et l'influence qu'exerçaient sur lui ses plus chères affections?

La raison en est toute simple, Messieurs. Si grand, si richement doté qu'il nous apparaisse, Adam n'était pourtant comme nous qu'un pèlerin, vivant dans un état précaire et non définitif; un être *in via*, pour parler

avec la théologie, ce qui veut dire, en d'autres termes, ayant encore sa fortune spirituelle à faire, et devant mériter par ses actes la félicité complète qui lui était proposée ; cela suppose quelque effort et par conséquent, quelque lutte. A tous ceux qui ne sont point arrivés au terme de leurs destinées, *in termino*, la tentation est nécessaire. C'est le moyen dont Dieu se sert pour les mettre en demeure de se déclarer; c'est comme le crible dont parle Jean Baptiste [1], qui sépare la paille du froment, et fait discerner les âmes de prix de celles qui sont sans valeur.

Les Anges n'avaient point échappé à cette loi. Eux aussi avaient eu à traverser une heure critique, où plusieurs ne surent pas *se tenir dans la vérité* [2]. Les vaincus de ce grand combat étant désormais précipités dans un malheur sans fin, ne pourront voir sans jalousie des créatures d'un ordre inférieur appelées à remplir les places que leur défec-

1. Cujus ventilabrum in manu ejus et permundabit aream suam. (Matth., III, 12.)
2. Joan., VIII, 44.

tion a laissées vides dans la cité divine; aussi deviendront-ils les principaux agents de la ruine dont est menacée notre race. Le Créateur se servira de leur mauvais vouloir pour exercer l'homme, en lui fournissant l'occasion de résister, et par conséquent celle de vaincre, s'il veut rester fidèle à sa haute destinée.

« Voici, s'écrie Bossuet, dans la faiblesse apparente d'un commencement si étrange du récit de nos malheurs, la profondeur admirable de la théologie chrétienne [1]. » En effet, Messieurs, ce qui excite le sourire et le dédain de la libre pensée, est digne au contraire de toutes nos admirations.

L'Ange, invisible de sa nature, devra nécessairement prendre une apparence sensible, s'il veut entrer en commerce avec nos premiers parents. Quelle forme adoptera-t-il? Celle de l'homme? Ce serait les jeter dans une perplexité étrange, car ils savent qu'ils composent à eux seuls toute l'humanité. La présence d'un animal, au contraire, n'a rien que

1. Elévations sur les mystères, VIe sem., 1re élév.

de naturel; celle du serpent ne pouvait, en aucune manière, être effrayante, dans cette ère de simplicité et d'innocence, où tout reconnaissait l'empire de l'homme. En l'entendant parler, Ève allait comprendre sans peine qu'elle se trouvait en rapport avec une de ces intelligences supérieures, dont elle n'était pas sans connaître l'existence. Accoutumée aux communications surnaturelles, n'ignorant point jusqu'où va la puissance de Dieu, comment pourrait-elle s'étonner de cette entrevue avec un personnage, qui se révèlerait immédiatement comme appartenant à un autre monde?

Chose remarquable! dans toutes les religions de l'Antiquité, le serpent joue un rôle à part. Le paganisme lui a presque partout prodigué ses adorations. Mais presque partout aussi il a représenté sous cette forme une puissance nocturne et malfaisante, contre laquelle les hommes ont à se prémunir. C'est ce que constate de plus en plus la science contemporaine, à mesure qu'elle pénètre davantage dans la connaissance des rites mystérieux

des premiers temps [1]. N'y a-t-il point là un ressouvenir de l'ancienne tradition et comme un vestige à demi effacé du récit de la déchéance?

Sans doute, Dieu permit que l'Ange rebelle se présentât sous ce déguisement, afin de mieux marquer tout d'abord son caractère. Car, ainsi que le fait observer Bossuet, l'Écriture en nous disant que *le serpent était le plus fin des animaux*, exprime qu'il s'insinuait de la manière la plus souple et la plus cachée, et qu'il représentait mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice [2].

Ce n'est donc point en un sens métaphorique qu'il faut prendre ce récit. En dépit des assertions de Philon et des écoles alexandrines, la Bible n'emploie point ici un langage allégorique, sous le voile duquel nous devrions chercher un fait purement naturel; à savoir la simplicité primitive perdue par le

1. Cf. Lenormant. *Origines de l'histoire d'après la Bible*, p. 99-102.
2. Elévat., *l. c.*

commerce sexuel de l'homme avec la femme. La foi chrétienne ne saurait s'accommoder de ces systématiques explications, auxquelles le texte résiste énergiquement. Tout deviendrait problématique dans les Écritures, si l'on ouvrait une fois la porte à une pareille exégèse.

Au fond, quelle différence y a-t-il entre la tentation de nos premiers parents et celles que nous éprouvons tous les jours, si ce n'est que la première affecta une forme sensible, tandis que les nôtres sont généralement tout intérieures? A part cette distinction, ne sont-ce pas les mêmes insinuations et à peu près le même langage?

Le tentateur procède d'abord par une question qui paraît simple, mais qui a le tort de livrer à la discussion le précepte divin. *Pourquoi Dieu vous a-t-il imposé ce commandement?* Recherche curieuse, inopportune, qui met la créature sur le pied de demander des comptes à son Créateur, de soumettre la loi à son contrôle personnel, et par suite, de la juger au lieu de l'accepter humblement.

C'était un premier piège tendu à l'intelligence féminine, naturellement avide de savoir. Ève s'y laissa prendre ; et au lieu de fuir un discours qui s'ouvrait d'une manière irrespectueuse, elle ne craignit point de s'y engager, fournissant par là-même à son adversaire des avantages dont il va aussitôt se prévaloir.

Après la discussion, la négation ; c'est la conséquence habituelle; d'un bond le perfide interlocuteur arrive jusque-là. Ève ayant allégué la sentence de mort, posée comme sanction à l'interdiction divine; celui que l'Évangile appelle le père du mensonge ne craint point d'opposer à cette menace un démenti formel : *Nequaquam moriemini.* Et voyant que cette parole blasphématoire n'a pas immédiatement soulevé l'indignation de celle à qui il s'adresse, voici qu'il va plus loin encore et accuse Dieu de dissimulation, de basse jalousie. A l'entendre, l'auteur de toutes choses n'ignore pas qu'immédiatement après avoir mangé ce fruit, ils verraient leurs yeux s'ouvrir, et qu'ils seraient semblables à lui, possédant la science du bien et du mal. L'affirma-

tion pleine d'équivoque se double ici d'un sous-entendu sacrilège. En même temps que la curiosité de la femme est éveillée, et que son désir inné de connaître se sent bercé de belles espérances, un soupçon lui est suggéré contre l'intention même qui a présidé au commandement ; comme si la Divinité redoutait de trouver dans l'homme un rival ; et comme si elle voulait lui interdire le moyen de s'élever jusqu'à elle. On voit que tous les mobiles sont mis en jeu par Satan pour tromper son interlocutrice, pour l'entraîner à la désobéissance. L'histoire de la première séduction ressemble beaucoup à celle de la plupart des autres ; la porte par laquelle le mal entre dans le monde est la même qui s'ouvrira encore, et jusqu'à la fin des temps, pour l'y propager.

Vers la fin de cette conversation inconsidérée, la compagne de l'homme commence à jeter sur le fruit interdit un regard qui n'a déjà plus la simplicité du premier moment. Elle est charmée de sa belle apparence et se sent attirée par le goût suave

qu'il semble lui promettre [1]. De cette complaisance funeste et même coupable, à l'acte d'étendre la main et de porter à ses lèvres l'objet de son désir, il y a bien peu de distance; et ce pas est immédiatement franchi. Fatale concession faite à un vain plaisir! Le résultat en fut que celle qui était toute pure apparut aussitôt souillée et déchue.

Maintenant, Messieurs, que va-t-il arriver?

Si Adam résiste aux sollicitations de son épouse, qui le presse d'imiter sa conduite, pourront-ils rester unis? Auront-ils la même condition et partageront-ils les mêmes destinées? Représentez-vous cet homme placé entre sa conscience et son amour. Lui n'a pas entendu le tentateur; il n'est pas séduit et ne partage point les illusions de la femme [2]. Mais peut-il renoncer à son amitié? Va-t-il la contrister par un refus désobligeant? Dans cet instant rapide, qui s'écoula avant la con-

1. Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum et pulchrum oculis, aspectuque delectabile. (Gen., III, 6.)

2. Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit. (I. Tim., II, 14.)

sommation de sa faute, le chef du genre humain dut apercevoir ces deux abîmes qui s'ouvraient devant lui. S'il se jetait dans l'un, il compromettait sa race entière; s'il s'arrêtait pour n'y pas être précipité, il tombait dans l'autre, en s'exposant à perdre ce qui faisait la joie de sa vie. On vit alors ce qui n'a lieu que trop souvent encore parmi nous; l'amour excessif inspiré par une femme l'emporta sur les considérations de l'ordre le plus élevé; la crainte de lui déplaire, ou de ne pas lui être semblable, prévalut, dans l'esprit du premier homme, sur la perspective des malheurs qui allaient sortir de sa prévarication; il sacrifia sa postérité à celle qu'il aimait, et n'hésita point, dans son aveuglement, à s'imprimer à lui-même, et à tous les siens, la plus durable des flétrissures, plutôt que de contrister sa compagne.

Tel est le récit de la Genèse. Ceux qui cherchent à le dénaturer ou à l'interpréter métaphoriquement, prouvent seulement qu'ils n'en ont point compris la profonde philosophie. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, que d'en-

seignements n'y trouvera-t-on pas? C'est toute l'histoire de l'humanité esquissée dans cette première page. Les deux sexes y apparaissent avec les tendances que nous leur connaissons; l'un crédule, curieux, facile à se laisser emporter à des désirs insensés ou puérils; l'autre plus fort du côté de l'esprit, mais tout aussi faible du côté du cœur; du reste, moins excusable encore dans l'oubli du devoir; et capable de renverser d'un même coup, et pour un simle caprice, tout un monde d'espérances ou de bonheur déjà certain.

Remarquez, Messieurs, que, d'après la théologie, Adam seul porte la responsabilité de notre déchéance commune. La femme que Dieu lui avait donnée péchait pour son propre compte; s'il avait su résister à ses insinuations, il se préservait du mal et nous en exemptait avec lui. En faisant reposer sur sa personne le sort de sa postérité entière, la Providence voulait donner une importante leçon à tous ceux qui seraient, après lui, chefs de famille et pères à leur tour. Aussi ne sauraient-ils méditer avec trop d'attention les

tristes conséquences de cette chute, qui devait être suivie de tant d'autres.

Le tentateur avait annoncé que les yeux de nos premiers parents s'ouvriraient. Ils s'ouvrirent, en effet, mais pour leur confusion et leur malheur. Qui ne sait qu'en fait de secrets honteux, mieux vaut l'ignorance, qui vient de la pureté de l'âme, qu'une science pernicieuse acquise aux dépens de la vertu? C'est cette connaissance humiliante, qui dérive pour eux de la violation même de la loi. Auparavant s'ils avaient quelque perception du mal, ce n'était qu'en théorie; ils le savent maintenant par expérience; et c'est parce qu'ils en ont goûté les fruits amers, que l'instrument de leur faute portera désormais ce nom sinistre d'arbre de la science du bien et du mal, *lignum scientiæ boni et mali;* non qu'il y eût en lui aucune efficacité mystérieuse pour agir dans l'ordre moral; mais du moment qu'il tombait sous l'interdiction divine, il avait suffi à l'homme d'y porter la main pour perdre cette bienheureuse simplicité qui marquait la première heure.

Toute une révélation se fait à l'instant. Plus haut, l'Écriture a fait observer que la nudité de nos premiers parents les laissait insensibles, et ne leur inspirait aucune pensée fâcheuse; voici qu'ils commencent à ressentir cette honte qui les fait rougir de leur état, parce qu'il y a là pour eux une source de troubles intérieurs. La concupiscence est née, ou plutôt elle a rompu la barrière qui la retenait captive; désormais elle travaillera les enfants du pécheur et ne pourra être domptée qu'à force de luttes.

La première nécessité qui se fait sentir aux coupables, est de couvrir à l'aide de feuillages ces membres que la grâce follement dissipée n'abrite plus contre leur propre déshonneur: *cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus et fecerunt sibi perizomota*[1]. Ce mot suffit pour exprimer la perte immense que l'homme vient de faire. Au lieu de l'ordre et de l'harmonie dans sa personne, il éprouvera une sorte de guerre intestine, toujours allumée entre les divers éléments dont il est formé; la

1. Gen., III, 7.

chair et l'esprit se combattront mutuellement, comme les enfants enfermés dans le sein de Rebecca luttaient l'un contre l'autre; et ce perpétuel antagonisme créera à la fois les déchirements les plus cruels, et les périls les plus redoutables; si bien que la ruine définitive du grand nombre n'aura, pour ainsi dire, point d'autre cause.

O père, que faites-vous en suscitant à vos descendants ces conflits intérieurs, auxquels ils ne sauront pas résister? Et vous, Messieurs, qu'avez-vous fait, lorsque, oublieux de ces périls, vous exposiez vos jeunes enfants à tout ce qui peut leur rendre la vertu plus difficile? En vain vous les proclamez innocents; comme vous, ils sont les fils d'un déchu, qui portent en eux-mêmes un feu impur, qui ont besoin de mille précautions, pour que la flamme ne monte pas davantage, et ne consume pas ce qu'ils ont de plus précieux. De grâce, ne les livrez pas au tentateur; si vous ne voulez les voir séduits, écartez d'eux le fruit défendu, de peur qu'à l'exemple de leur aïeul ils n'y portent bientôt une main téméraire.

II

A peine ce premier réveil de la conscience s'est-il opéré, que nous voici transportés à la scène du jugement divin.

Quelle est cette voix redoutable qui retentit tout à coup? On dirait un maître puissant et irrité qui parcourt l'étendue de l'Éden. Les coupables l'entendent et ne s'y trompent pas. Le moment précis est indiqué; le soleil a déjà franchi plus de la moitié de sa course; nous sommes à l'heure de la vengeance; plus tard, ce sera aussi celle de la réparation, par le grand sacrifice qui s'offrira au Calvaire.

Cependant le juge a beau manifester sa présence, ceux qu'il vient confondre ne se montrent point; la terreur dont ils sont saisis leur a fait chercher une retraite, à travers l'épaisse végétation qui couvre ce sol riche encore de sève et de jeunesse. Ce qui les retient, c'est la double confusion de la faute commise et de

l'état désordonné qui s'est tout à coup révélé en eux. Toutefois, si forte que puisse être cette chaîne, il faut bien qu'elle se brise à l'appel réitéré du Tout-Puissant. Il interroge à la manière humaine : Adam, où es-tu ? *Adam, ubi es ?* Comme s'il disait, suivant la remarque de saint Jean Chrysostôme : Qu'est-il arrivé, et comment se fait-il que je te trouve dans une situation si différente de celle où ma munificence t'avait laissé ? Quel malheur est survenu ? Quelle main perfide et cruelle t'a dépouillé de tant de richesses et réduit soudain à une si extrême indigence [1] ?

Pressé de questions si positives, le coupable n'avoue tout d'abord qu'une seule de ses hontes, confessant le trouble que lui cause sa nudité, taisant la prévarication qu'il sait en être la source. C'est la nature prise sur le fait ; ces réticences trouveront dans la suite plus d'un imitateur. Mais à quoi peuvent-elles servir vis-à-vis de Celui auquel rien n'échappe ?

1. Quid factum est? In alio statu te reliqui ; in alio te invenio... Quis latro vel fur sic semel omnem divitiarum substantiam auferens, in tantam te inopiam deduxit ? (Chrys.)

Il rétablit la vérité dont l'homme cherchait à voiler une partie. Il rattache la conséquence à son principe, en constatant que l'humiliation du dehors provient de la désobéissance qui a souillé l'âme au dedans.

Adam se voyant découvert, essaye de plaider les circonstances atténuantes. En quête d'excuses et de justifications personnelles, il rejette lâchement la faute sur son épouse. « *Cette femme que vous m'avez donnée comme compagne m'a présenté le fruit* [1]. Comme s'il disait : Celle qui devait être une aide et un auxiliaire est devenue un écueil et un obstacle. Tu te trompes, ô homme, si tu crois que cette allégation soit suffisante pour t'innocenter. Plus d'une fois sur ton chemin la femme sera, en effet, une tentation et un piège; mais n'as-tu pas la raison pour te conduire? n'es-tu pas assuré de la grâce pour résister aux sollicitations dangereuses? Plus intelligent et plus fort, c'est à toi à diriger, non à subir la loi; à toi à faire luire la lumière, et

1. Gen., III, 12.

non à te laisser entraîner en des voies ténébreuses.

Ève, interrogée à son tour sur les motifs qui l'ont fait agir, avoue ingénument qu'elle a été trompée, et que son illusion est la cause de sa faute ; *Serpens decepit me et comedi* [1]. On sent bien dans cette réponse le désir de se décharger en partie de la responsabilité du mal, en la rejetant sur le tentateur ; il me semble pourtant qu'on y trouve plus de sincérité, j'allais presque dire plus d'humilité que dans celle que nous entendions tout-à-l'heure. Qui ne sait, en effet, qu'il en coûte parfois davantage de reconnaître une erreur que de confesser une faiblesse? La première femme ne dissimule ni l'une, ni l'autre ; donnant ainsi à toutes celles qui viendront après elle, l'exemple d'une louable droiture. Heureuses si elles n'entreprennent point de déguiser leurs torts, et savent accepter avec courage ce qui en doit être la réparation !

Pour le démon, point d'interrogatoire ? sa

1. Gen., III, 13.

perte est sans remède; sa condamnation sans aggravation comme sans adoucissement. Aussi la sentence divine, en ce qui le concerne, ne porte-t-elle que sur la forme visible qu'il a adoptée. Encore le juge se contente-t-il d'attribuer un caractère pénal à des conditions d'existence toutes naturelles; par la raison que c'est l'homme qu'il s'agit d'instruire, et non l'animal qu'il s'agit de châtier. En voyant le serpent ramper sur le sol et mordre la poussière, on devra se ressouvenir que c'est sous cette figure abjecte et maudite que l'ennemi du genre humain s'est tout d'abord présenté. Le mépris et l'horreur que l'on concevra pour l'organe qu'il a choisi, retombera sur lui-même; tellement que l'Ange rebelle ne sera plus, aux yeux des sages, que ce serpent infernal, avec lequel, comme Dieu le dira tout-à-l'heure, il importe de n'avoir aucun commerce. Mais avant d'expliquer la prophétie qui renferme ces paroles, entendons la sentence prononcée sur nous tous, dans la personne de nos premiers parents.

La loi qui concerne la femme est double :

c'est d'abord une loi de douleur, ensuite une loi de soumission. La douleur sera désormais le prix de toute fécondité ; ce n'est qu'à travers de dures souffrances, et souvent au péril de sa vie qu'elle acquerra les honneurs de la maternité ; et cet accompagnement de tortures physiques, qui marquera pour elle l'entrée d'un homme en ce monde, sera comme le signe de la flétrissure qui se transmet avec le sang. Les générations naissantes apporteront avec elles cette preuve de la colère qui pèse sur leur berceau ; dans les larmes qu'elles auront coûté, on n'aura pas de peine à reconnaître la déchéance dont elles sont victimes. Ne dites pas : Comment la justice de Dieu s'accorde-t-elle avec ces pénalités imposées sans distinction à toutes les mères ? Nous avons fait remarquer précédemment que la souffrance est un fait naturel, dont l'homme ne pouvait être exempt que par une faveur gratuite. La faveur une fois retirée, nous rentrons dans l'ordre commun ; et nul n'a le droit de se plaindre d'être privé d'un privilège, qu'il ne possédait que par grâce.

La soumission de la femme à son époux est également une conséquence de sa condition; néanmoins elle est assignée en cet endroit comme faisant partie de son châtiment; et j'ai eu occasion déjà de vous expliquer cette économie. La sujétion à l'homme dans l'état d'innocence n'avait rien de pénible, parce qu'alors son autorité se confondait avec celle de la raison et de la vertu. Faudra-t-il en dire autant du joug que fera peser plus d'une fois sur sa compagne, l'homme déchu, éloigné de Dieu, qui se laisse entraîner à la fougue de ses passions, et sacrifie le devoir à l'empire qu'exercent sur lui ses convoitises? Que de tristes servitudes n'annonce pas, pour une moitié du genre humain, ce mot si court et si simple : *Sub viri potestate eris!* A prendre les choses dans leur généralité, on peut se demander si cette seconde partie de la sentence n'est pas aussi sévère que la précédente.

L'homme, de son côté, sera assujetti au travail. Ce n'est point lui qui est maudit, car Dieu n'a garde de prononcer l'anathème sur le chef-d'œuvre de ses mains; mais la terre

devient l'objet d'une malédiction qui lui enlève sa fertilité primitive ; d'elle-même elle ne portera plus que des productions inutiles à la vie humaine, et désignées ici sous le nom de ronces et d'épines. Pour en tirer le pain de chaque jour, il faudra qu'elle soit arrosée de sueurs et cultivée par un labeur incessant. Le partage des fils d'Adam sera donc la fatigue et la peine. Ils s'épuiseront successivement sur ce sol, auquel ils ne pourront autrement arracher leur nourriture ou leur richesse. Après une vie d'efforts, ils payeront à leur nature composée le tribut qu'exige tout ce qui est multiple et divers ; l'aggrégation formée pour un temps se dissoudra ; et les éléments qui y entraient, seront rendus à la masse commune, d'où ils étaient sortis. C'est ce que signifie en termes intelligibles pour tous cette divine affirmation : *Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.*

Pour peu qu'on examine attentivement ce jugement de Dieu, par rapport à la race humaine, on voit que toute sa sévérité consiste à nous ramener aux imperfections naturelles

de notre existence ici-bas, tandis que nous en devions être exemptés, si Adam était resté fidèle. Cette soustraction de prérogatives, accordées à l'humanité par pure bienveillance, n'en constitue pas moins une peine et une déchéance. Car, d'une part, notre destinée reste surnaturelle, et voilà que nous naissons dépouillés de la grâce, qui seule peut nous mettre en état de l'atteindre. D'autre part, quoique nous ne puissions accuser le Créateur, notre situation physique et morale n'en a pas moins été singulièrement détériorée[1]. Nous naissons *enfants de colère;* nous portons en nous le *foyer du péché*, c'est-à-dire la concupiscence ; nous sommes soumis au travail, à la douleur, à la mort. N'en est-ce point assez pour justifier cette expression traditionnelle que l'homme déchu est *spolié des dons de la grâce* et *blessé dans ses facultés naturelles?* Il est privé de cette sainteté intérieure, qui faisait de lui un enfant de Dieu ; et comme

1. C'est le mot du Concile de Trente, renouvelé de celui d'Orange, *Totum Adam secundum corpus et animam in deterius commutatum*. (Sess. v, can. 1.)

homme, il est déshérité de son plus bel apanage, qui consistait dans les immunités que nous avons signalées.

Ainsi tout appauvris qu'ils sont, les descendants du prévaricateur n'ont point à se plaindre de la justice divine ; mais combicn n'ont-ils pas à regretter la lâche conduite de celui qui fut leur premier père !

C'est là, Messieurs, je le répète, l'importante leçon qui nous est donnée. La solidarité que nous constatons dans la grande famille humaine, par rapport à son chef, existe encore à votre foyer. Nous sommes tous plus ou moins ce que nous ont faits nos ancêtres, portant en notre personne, et jusque dans notre sang, le vestige de leurs vices ou de leurs vertus ; héritiers de leur honneur, peut-être hélas ! chargés de leur honte et de leurs souillures. Le fleuve même de la grâce, bien qu'il soit dirigé exclusivement par la main de Dieu, arrive d'ordinaire avec plus d'abondance à ceux dont les parents lui ont ouvert un cours plus large ; tandis qu'il n'est pas rare de constater la soustraction de certaines

faveurs, dans les maisons où l'on a abusé des libéralités du Ciel. Malgré des exemples contraires, tout à fait indispensables pour prouver la liberté de chacun, les chances sont, en général, pour que les fils ressemblent à ceux de qui ils tiennent la vie ; en sorte que le courant soit de vertu, soit de perversité se continue là où il a pris son origine. En d'autres termes, vous êtes tous des Adams, qui tenez en main le sort de votre postérité. Gloire à l'homme généreux et fidèle qui saura lui léguer tout ce qu'il a reçu lui-même, et non point une succession entamée, amoindrie, dont il aurait dissipé la portion la plus précieuse !

III

Tout en frappant notre race avec sévérité, Dieu lui révélait déjà des espérances. Sur l'abîme ent'rouvert il faisait luire le rayon de la réparation et du salut. Un mot seulement

de cette perspective consolante, à laquelle nous ne pourrions nous arrêter, sans nous éloigner de notre sujet.

Rien ne témoigne davantage de l'unité divine de la religion que ces rapprochements et ces contrastes, dont nos Livres Saints sont remplis. Dans la scène que nous venons d'esquisser, on se trouve en présence de la première mère de l'humanité, comment n'évoquerait-on pas le souvenir de celle qui doit être la seconde ? La ruine présente est-elle sans remède ? et l'œuvre du chef coupable ne pourra-t-elle jamais être reprise par le chef d'une race nouvelle et régénérée ?

Ce sont les questions qui surgissent d'elles-mêmes et auxquelles Dieu va répondre. Le malheur du genre humain étant de se trouver engagé dans une alliance funeste avec l'ennemi de tout bien ; il se rencontrera une femme qui n'aura avec lui aucune relation et aucun contact ; les mêmes inimitiés existeront entre la race de cette femme privilégiée et celle qui reconnaît le Serpent pour père. Or, cette femme et le fruit béni sorti de son

sein écraseront la tête du serpent, qui se débattra sous leurs pieds et cherchera à les mordre au talon, comme pour se venger de la défaite qu'ils lui infligent.

Sous ces métaphores transparentes, la vérité éclate et la prophétie n'a rien d'obscur. Qui n'a reconnu, dans cette créature à part, celle que l'Église salue du nom d'Immaculée? Jugez vous-mêmes si elle a raison de l'appeler ainsi. Nous sommes au moment même où la contagion impure, qui doit infecter tous les hommes, commence à se répandre ; et l'oracle divin déclare qu'une femme seule en sera exempte, avec celui qu'elle doit mettre au monde ; en même temps, il annonce que, par elle et par son fils, l'empire de Satan recevra un coup mortel, bien qu'il ne doive pas être anéanti au point de ne pas leur susciter encore bien des luttes. Un dragon foulé sous un pied vainqueur, mais se débattant avec rage ; une mère exempte de toute souillure, et opposée à celle qui vient de compromettre tous ses descendants ; en présence d'une humanité souillée et perdue

par son premier représentant, la tige d'une humanité nouvelle qui échappe à la condamnation, mais non aux embûches, ni aux venimeuses morsures : voilà le tableau qui nous est présenté ; tableau grandiose et véridique, où l'on voit déjà se dérouler toute la succession des événements à venir. Cette première phase de l'histoire humaine fait entrevoir tout le reste. C'est la peinture exacte des forces qui entreront en conflit, avec l'indication de leur caractère, et la révélation du but qu'elles poursuivent. Partout le tentateur se trouvera ; mais partout aussi il rencontrera devant lui cette puissance supérieure qui le terrasse et le domine. S'il y a des femmes semblables à Ève et des chefs de famille prévaricateurs comme Adam, il y aura aussi, grâce au ciel ! des imitatrices de Marie, et des hommes qui marcheront sur les traces de Celui qu'elle appelle son premier né. Les deux lignées si différentes contracteront des inimitiés qui les amèneront à se combattre ; et cette lutte perpétuelle du bien et du mal, avec ses diverses péripéties, remplira les siècles de

son bruit, de même qu'elle résumera toute la vie des sociétés humaines.

Ils sont, en vérité, bien mal avisés ceux qui raillent ce récit ou le traitent de fabuleuse légende. Nous, au contraire, nous proclamerons hautement que si Dieu a voulu nous donner, dès le début, l'idée la plus vraie de notre condition ici-bas et de nos destinées futures ; s'il a voulu nous signaler les écueils et nous indiquer les remèdes, il ne pouvait mieux y réussir qu'en faisant écrire par Moïse cette page, où nous trouvons non seulement l'explication de nos origines, mais encore la clef de notre existence, et la solution des grands problèmes qui s'agitent autour d'elle.

La vie d'Adam qui, selon le texte sacré, dura neuf cents trente ans, s'écoula dans les regrets et le repentir. Chassé de ce lieu privilégié, où la vie lui avait été si douce ; condamné à porter en lui-même, et dans la personne de ses descendants, la peine de son infidélité, il eut la douleur de voir une main fratricide faire couler sous ses yeux le sang le plus pur, et lui ravir un fils sur lequel repo-

saient ses meilleures espérances. Il est vrai que Dieu lui en rendit un autre, comme dédommagement de cette perte cruelle ; mais, sous les yeux du vieux patriarche, la division commença à se mettre dans sa postérité ; deux courants opposés s'y formèrent. La descendance de Seth gardant la tradition paternelle, professait hautement le culte de Dieu, tandis que les enfants de Caïn n'imitaient que trop l'impiété de leur ancêtre.

Triste résultat d'une défaillance originelle ! Il faudra souvent qu'un père, pour s'être oublié une fois, assiste lui-même, et peut-être pendant de longues années, au spectacle désolant des vices et des désordres qui se seront introduits dans sa famille. Il aura beau être revenu de ses erreurs et chercher à les réparer par une conduite irréprochable. Le mal est plus contagieux que le bien ; une fois que la porte lui a été ouverte imprudemment, il est difficile de l'arrêter ou de l'obliger à retourner en arrière. C'est un des châtiments les plus redoutables que nous signale la Sainte Écriture car il est assez ordinaire

d'y voir les coupables punis moins encore en eux-mêmes que dans leurs fils. Comme si c'était trop peu de les frapper en leur personne, la vengeanee divine les poursuit et les atteint dans ce qu'ils ont de plus cher; et ceux qui devaient les consoler deviennent la cause principale de leurs tristesses.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, nul ne doit se laisser envahir par le découragement. Si le premier homme est tombé, il s'est relevé ensuite par sa pénitence. S'il nous a laissé le fatal exemple de sa chute, il nous a enseigné aussi le moyen de nous réhabiliter et de recouvrer en partie les avantages compromis. Ne pouvant plus se rendre au ciel par cette voie immaculée, qui lui avait été montrée tout d'abord, il a su rattacher ses espérances à la promesse de rédemption qui lui était faite, et inaugurer cette route nouvelle, par laquelle on remonte laborieusement jusqu'aux sommets d'où on était descendu, pour y retrouver l'amitié de Dieu et la perspective des joies éternelles.

La tradition catholique est presque una-

nime à admettre le salut du premier père. Que dis-je? l'Écriture elle-même n'affirme-t-elle pas que la Sagesse *le tira de son péché*, en même temps qu'elle lui donna le pouvoir de gouverner les êtres qui lui étaient soumis [1]? Aussi saint Augustin ne craint point de nous le faire voir délivré avec les autres justes, au jour où le Christ descend dans les limbes, pour introduire dans leur bonheur final ceux qui attendaient sa venue. Et il ajoute que sur ce point, à peu près toute l'Église étant d'accord, il faut regarder ce sentiment comme solidement appuyé, bien qu'on ne le puisse prouver par aucun texte explicite des Livres Saints. [2]

Je vous laisse, Messieurs, sur cette pensée consolante. Elle montre à ceux mêmes qui auraient pu avoir les torts les plus graves, et

1. Eduxit illum a delicto suo et dedit illi potestatem continendi omnia. (Sap., x, 2.)

2. De illo primo homine patre generis humani, quod Christus cum descendit ad inferos, inde eum liberavit, Ecclesia fere tota consensit, quod eam non inaniter credidisse credendum est, undecumque hoc traditum sit, etiamsi canonicarum scripturarum hic expressa non proferatur auctoritas. (Aug., ep. 164 ad Evod.)

compromettre les intérêts de leur famille, qu'il n'y a jamais lieu de désespérer de la bonté divine. S'il nous transmet par sa faute un héritage d'opprobre et de douleurs, le premier homme nous lègue en même temps un grand exemple de réhabilitation par la pénitence. Son repentir ne lui fait pas recouvrer, ni à sa race, certains privilèges perdus à jamais ; ce qu'il lui rend c'est l'espoir de recouvrer la grâce, c'est l'exemple de s'y montrer fidèle jusqu'à la mort, avec l'assurance qu'elle devient ainsi l'instrument d'un mérite certain et la source d'une gloire à jamais intarissable.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Les enfants d'Adam.

—

MESSIEURS,

Le premier combat de l'homme sur la terre avait été une défaite. Aux prises avec l'ennemi qu'il ne connaissait pas encore, mais qu'il devait désormais rencontrer si souvent sur son chemin, on l'avait vu céder, se rendre, presque sans lutte, oublier immédiatement ce qu'il devait à Dieu, ce qu'il se devait à lui-même et aux siens, pour chercher une vaine satisfaction ou s'abandonner par lâche complaisance.

Les tristes conséquences de la prévarication

n'avaient pas tardé à se faire sentir. Nous avons vu nos premiers parents ployant sous le poids de leur confusion, lorsqu'ils commencèrent à éprouver en eux-mêmes ces révoltes intérieures, que l'action d'une grâce spéciale avait précédemment arrêtées. Nous les avons vus hésiter à se présenter devant Dieu, parce qu'ils rougissaient de leur état ; puis forcés à comparaître, à avouer leur faute ; et malgré les excuses qu'ils s'efforcent d'alléguer, entendant la sentence sévère qui pèsera désormais sur toute la race humaine.

Les conditions sont changées. Au lieu d'une vie douce, paisible, dans l'abondance de toutes choses, l'homme aura en partage une existence travaillée par la douleur et les tentations, souvent entamée par la maladie, toujours sous la menace et le coup de la mort. C'est l'histoire qui commence ; mais une histoire pleine de larmes, de sang, qui ne se composera guère que de désastres et de catastrophes se succédant, pour ainsi dire, sans interruption sur la terre.

A la porte même de l'Éden, on va en voir

un sinistre exemple. La première fois que la mort apparaîtra dans le monde, ce sera avec un caractère de violence et de cruauté, qui en fera doublement un objet d'horreur. C'est par le fratricide qu'elle inaugurera son règne sur notre race; et le crime commis dès le début deviendra le prélude d'une longue série de meurtres et d'attentats, que les annales des peuples auront à enregistrer, d'un bout du monde à l'autre.

Mais tirons un voile sur ces sombres perspectives; aussi bien elles ne pourraient que nous éloigner de notre but; mieux vaut demeurer au point de vue particulier où nous nous sommes placés tout d'abord. C'est la famille que nous cherchons; c'est elle que nous allons trouver se complétant, s'étendant, grâce à la bénédiction que le Créateur lui a donnée dès l'origine. La parole divine : *Crescite et multiplicamini et replete terram* va s'accomplir à la lettre; et quoique l'Écriture se contente de faire passer sous nos yeux les personnages qui nous intéressent spécialement, elle en dit assez pour que nous puissions assister, en

quelque sorte, à ce développement rapide, favorisé par la longue vie des premiers patriarches. Pour le dire en passant, si quelqu'un de vous était étonné de cette longévité, si différente de la mesure actuelle, je lui ferais remarquer, d'une part, qu'elle était nécessaire dans le dessein de Dieu, qui voulait, comme dit l'apôtre saint Paul, tirer d'une seule souche de quoi couvrir la face du monde entier [1]; d'autre part, qu'elle pouvait être la conséquence de conditions climatériques très différentes de celles que nous connaissons; car s'il est vrai qu'à d'autres époques, la végétation, par exemple, s'est déployée avec une puissance et une ampleur dont nous avons à peine l'idée; pourquoi la sève humaine, alors dans toute sa force et placée dans un milieu très favorable, n'aurait-elle pu arriver à cette prolongation d'existence, sans avoir pour cela besoin d'autres secours que de ses ressources naturelles?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, j'ai à vous

1. Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ. (Act., XVII, 26.)

raconter aujourd'hui une histoire connue de chacun depuis longtemps. Aussi vous me permettrez d'abréger, de supprimer même certains détails, afin de pouvoir appuyer sur ceux qui nous intéressent, soit à raison des explications qu'ils semblent appeler, soit par rapport aux leçons qu'ils renferment et nous font entendre.

I

L'épouse d'Adam, donnant le jour à son premier-né, choisit pour lui une dénomination pleine de joie. Voilà que par la grâce de Dieu je suis en possession d'un homme; telle est l'idée résumée dans le nom de Caïn; tel est le cri de reconnaissance qui s'échappe du cœur maternel, la première fois que les douleurs prédites deviennent fécondes.

Vous remarquerez, Messieurs, que dans ces temps antiques, c'est ordinairement le privilège de la mère, de déterminer le nom que

portera l'enfant; nous en verrons de nombreux exemples qui semblent prouver que cet usage faisait loi. Et de fait, s'il est vrai que celui qui entre dans le monde appartient également aux deux auteurs de sa vie, il en est un pourtant qui n'a pas souffert, qui n'a pas risqué pour lui son existence; l'autre, qui n'engendre qu'en se sacrifiant, en s'exposant aux plus grands périls, peut bien sans doute faire valoir ses angoisses et en réclamer le prix; aussi la Providence a voulu que, pendant les premières années que nous passons ici bas, nous fussions plus particulièrement la propriété de nos mères et leur consolation. Leur devant davantage, nous sommes pour elles une plus grande jouissance; et nous suffisons, en quelque sorte, pour un temps, à remplir leur vie. *Possedi hominem*; cette possession si désirée, si ardemment attendue, transforme une femme et rend sa faiblesse même capable des plus grandes choses. Malheur à ceux qui ne comprendraient pas ce qu'a d'auguste et de divin cette fonction de la maternité!

Ève ne s'y trompait point, elle la rapportait à son véritable principe, et proclamait hautement que Dieu intervient ici comme cause principale. Elle semblait dire, en effet : Je ne suis qu'un instrument aveugle, inconscient, des merveilles qui s'opèrent au fond de mon être. Si l'ordre naturel a suivi son cours, si c'est lui qui a confirmé mon espoir, je n'ignore point quelle puissance a établi cet ordre, et quelle sagesse s'en sert pour appeler à l'existence les générations nouvelles, par mon intermédiaire.

Saint Jean Chrysostôme fait ici une belle réflexion. Rappelant la triste sentence portée contre l'homme, à la suite du péché, il dit que les enfants nous sont accordés comme consolation de la mortalité introduite dans le monde, et en même temps comme une image de la résurrection à venir ; *liberorum successionem quodammodo imaginem resurrectionis*[1].

Ce double caractère n'était pas de trop pour apporter quelque adoucissement à l'immense

1. Chrys., in h. l.

douleur que devaient ressentir, dans leur exil, les auteurs de notre race. Mais hélas! ils devaient bientôt apprendre, par leur propre expérience, combien de déceptions et d'amertumes se cachent souvent derrière les joies qu'excite l'augmentation de la famille.

Une seconde fois, Ève devient mère; et le nom qu'elle impose à ce deuxième enfant est plein de mélancolie; Abel signifie *vanité*. Comme si tant de siècles à l'avance, elle eut voulu faire entendre cette maxime du Psalmiste : *En vérité, la vie de l'homme n'est tout entière qu'une chose vaine*[1]. C'est qu'en effet, le Créateur lui a mesuré étroitement les jours de son existence terrestre, et que sa substance même n'est qu'un néant devant le Souverain Être[2]. Quelle haute philosophie dans ce simple mot prononcé dès l'origine! Tout le livre de l'Ecclésiastique n'en sera qu'un écho, lorsqu'il réduira à leur juste valeur les bagatelles

1. Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens. (Ps. xxxviii, 6.)

2. Ecce mensurabiles posuisti dies meos; et substantia mea tanquam nihilum ante te. (*Ibid.*)

dont nous faisons tant de cas, les chimères après lesquelles nous courons avidement et sans fin.

Comment durent être élevés ces deux premiers rejetons de la race humaine? Quel instituteur que ce premier père, auquel la chute elle-même n'avait rien enlevé de ses vastes connaissances, et qui savait de plus, par ses souffrances propres, ce qu'il en coûte de s'écarter de la voie du devoir! Quels récits n'avait-il pas à faire! quel tableau à tracer d'un bonheur trop tôt évanoui! La mère, de son côté, conservait un souvenir assez amer du tentateur, pour mettre ses enfants en garde contre la séduction qu'il exerce. Tous deux, instruits par leur faiblesse, éclairés par leurs malheurs, avaient tout ce qu'il fallait pour former ces jeunes âmes et y graver des principes à jamais ineffaçables. Où trouver une éducation qui ait pu être entreprise dans des conditions pareilles? Quelles leçons aussi persuasives que celles-là pour inspirer la crainte de Dieu et la haine du désordre moral?

Le père de famille qui aurait un instant dé-

mérité, devrait également faire servir au bien de ses fils les défaillances mêmes auxquelles il aurait été sujet. S'il a eu des écarts, s'il s'est fait dans sa vie des ruines, nul ne sera plus éloquent pour prémunir contre le danger, ni plus prévoyant pour écarter des siens toutes les occasions funestes.

Je ne sais si je me trompe, il me semble qu'Adam ne pouvait regarder ceux qui lui devaient le jour, sans ressentir une certaine honte. La rougeur devait lui monter au visage, en contemplant ces fronts innocents découronnés par sa faute. Surtout comment ne pas éprouver le plus profond regret, à l'aspect de pauvres deshérités, auxquels il n'avait plus à transmettre qu'une longue succession de tristesses, de douleurs, le tout aboutissant à la perspective plus cruelle encore de la mort. Toutefois, Messieurs, j'aime à croire, ou plutôt j'affirme avec certitude qu'aucun découragement ne s'empara ni de lui, ni de sa compagne, à l'endroit de leur postérité. Plus ils se sentaient coupables, plus ils mirent de zèle à former au bien les enfants

que Dieu leur confiait. Plus les conditions étaient changées, plus ils comprirent le besoin d'armer pour la lutte ceux qui ne pouvaient désormais pratiquer la vertu qu'en triomphant d'eux-mêmes et de toutes les excitations du dehors.

Réussirent-ils dans leur œuvre? Vous en connaissez les résultats si inégaux, ou pour mieux dire, si opposés.

Des deux frères formés à la même école, objet des mêmes tendresses, l'un devient le type admirable de pureté qui sera proposé à toutes les générations de l'avenir; l'autre rendra son nom exécrable par un crime affreux; sa main sera la première à se souiller d'un sang innocent, son nom restera en horreur à tous les siècles, comme le synonyme de la haine fratricide.

S'il en a été ainsi dès la première tentative, faudra-t-il s'étonner qu'encore aujourd'hui l'éducation paternelle, même la mieux entendue, n'arrive pas toujours à corriger certaines natures, ou être surpris que des enfants qui ont bu aux mêmes sources, qui ont été l'objet

des mêmes soins, se montrent absolument dissemblables dans la suite de leur vie! Etant donnée la liberté humaine, on doit s'attendre à ces contrastes. Il y a là une réfutation péremptoire de certaines théories de notre temps qui voudraient que l'homme, ainsi que la plante, ne fût qu'un produit entièrement déterminé par l'*action du milieu* auquel il appartient, c'est-à-dire par l'influence du temps, du lieu, des personnes, et de toutes les circonstances physiques ou morales qui encadrent son existence.

La vie pastorale et la vie agricole sont toutes deux représentées dans ces aînés de la grande famille. Ils accomplissaient la sentence divine qui condamnait toute la race à manger son pain à la sueur de son front. Ils frayaient aussi la route à ceux qui allaient venir après eux; car à ces époques reculées, telles seront le plus souvent les deux formes que prendra l'activité humaine. Les peuples pasteurs seront nomades et changeront facilement de résidence; au contraire, l'agriculture fixe les multitudes au sol et prépare

ainsi les établissements stables, qui donneront naissance aux premières cités. Mais n'anticipons pas sur le récit de la Genèse ; mieux vaut suivre les faits dans l'ordre où ils se déroulent, sous la plume inspirée de Moïse.

On demande parfois en quoi consistait la religion des premiers temps. Les hommes se contentaient-ils de louer Dieu dans leur cœur; ou leur culte s'exprimait-il déjà par des rites extérieurs et sensibles ?

Non seulement ces rites apparaissent, mais nous rencontrons, dès cette première heure, le plus solennel de tous, je veux dire le sacrifice. Les deux fils d'Adam ne se présentaient point devant Dieu les mains vides; chacun apportait une offrande conforme à la profession qu'il avait embrassée, Caïn, des fruits de la terre, Abel, des victimes choisies dans son troupeau. L'Écriture remarque, relativement au dernier, qu'il réservait pour l'autel ce qu'il avait de meilleur, *de primogenitis gregis sui et de adipibus eorum;* les plus grasses brebis, les premier-nés de ses agneaux étaient séparés par lui, comme

formant la part du Seigneur. Ce n'est, si vous voulez, qu'un détail, mais significatif; il montre les dispositions d'amour avec lesquelles ce premier des justes procédait à l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il est donc tout simple que la Divinité les ait eues pour agréables et qu'elle l'ait témoigné par un signe visible.

Quel fut ce signe? nous l'ignorons. Peut-être le feu du ciel dévora-t-il tout à coup l'holocauste présenté par des mains si pures. Toujours est-il que la réponse d'en haut fut entendue; et l'on comprit, comme dit le texte sacré, que le Seigneur avait regardé Abel et ses présents [1].

S'il n'en fut pas de même du sacrifice de Caïn, si Dieu se détourna, *non respexit*, de sa personne et de ses dons, la raison de cette différence doit beaucoup moins être cherchée dans la nature même de ce qu'il offrait, que dans la perversité de son âme et de ses pensées. C'est par la foi qu'Abel l'emporte, au té-

1. Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus. (Gen., IV, 4.)

moignage de l'Apôtre [1]; c'est sans doute par l'absence de cette vertu qu'un homme tout terrestre, et dont les préoccupations étaient entièrement tournées du côté des intérêts temporels, mérita de se voir repoussé par le Créateur. Il le sentit; et au lieu de reconquérir par la pénitence la bienveillance divine, suivant l'exemple paternel, il se laissa aller à la colère; il tomba dans une tristesse de mauvais augure.

La grâce d'en haut qui n'abandonne jamais ceux qui souffrent, même par suite de leurs passions désordonnées, vint au-devant de lui pour le tirer de cet état dangereux. « Pourquoi t'irriter? Pourquoi te laisser aller à ce sombre chagrin? N'es-tu pas après tout l'arbitre de ta destinée, puisque si tu fais bien, la récompense t'attend, et que si tu fais mal, le châtiment est inévitable. La concupiscence t'agite, mais elle demeure soumise à ta volonté, et c'est à toi de lui imposer un frein [2]. »

1. Fide plurimam hostiam Abel quam Cain obtulit Deo. (Heb., XI, 4.)

2. Quare iratus es? et cur concidit facies tua? Nonne si

Je traduis librement ce passage où l'hébreu et la vulgate ne sont pas sans présenter quelques divergences. Quelle que soit la leçon qu'on adopte, on reconnaîtra aisément dans l'avertissement donné à Caïn, le ton de la miséricorde et de la charité la plus touchante. C'est un appel adressé à celui qui s'égare; c'est un effort plein d'amour pour le ramener à la voie du devoir, avant qu'il achève de s'en écarter. Dieu fait ici l'office de père, comme toujours. Et si l'âme à laquelle il parlait n'eût déjà été endurcie, rien n'était plus propre à lui faire abjurer ses desseins haineux et sanguinaires.

Quel mal le jeune Abel avait-il fait à son aîné ? Vivant tranquille et sans soupçon près de lui, il ne demandait qu'à lui être agréable et à satisfaire ses moindres désirs. C'est assez d'une simple invitation, pour qu'il suive, exempt de toute défiance, celui qui a déjà décidé sa perte. Quand saint Paul dira plus

bene egeris, recipies; sin autem male, statim in foribus peccatum aderit? Sed sub te erit appetitus ejus et tu dominaberis illius. (Gen., IV, 7.)

tard que la charité est patiente, qu'elle n'est point jalouse, qu'elle ne s'arrête point à la pensée du mal [1], il peindra, pour ainsi dire, au naturel cette douce et gracieuse figure, qui nous est donnée comme le type de la pureté et de l'innocence, dans ce qu'elles ont de plus aimable. On dirait presque qu'Abel n'avait rien contracté de la souillure primitive et l'avait toute laissée à son frère. Aussi sa vie sans tache, et la mort violente qu'il endure, font-elles de lui une représentation et comme une prophétie du Rédempteur à venir. Oui, laissez-vous immoler, chaste et sainte victime de la fureur fraternelle ; un jour viendra que l'Abel véritable tombera, lui aussi, sous les coups d'une haine fratricide, en tout semblable à celle qui vous poursuit ; si votre sang versé demande vengeance, le sien criera miséricorde ; et sa voix plus puissante encore [2] sera entendue au Ciel, non pour la punition d'un

1. Charitas patiens est... non æmulatur... non cogitat malum. (I. Cor., XIII, 4.)

2. Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. (Heb., XII, 24.)

seul, mais pour la rédemption de tous.

La Sainte Écriture se tait sur la manière dont se passa cette scène tragique. S'il fallait en croire une vieille tradition juive, consignée dans le Targum de Jérusalem, le meurtre aurait été précédé d'une discussion roulant sur la Providence et la vie future, Caïn niant audacieusement ces dogmes fondamentaux; tandis que son frère affirmait la justice de Dieu et les récompenses réservées à la vertu, dans le siècle futur. Ainsi nous aurions, dans la personne d'Abel, non seulement un juste, mais un martyr. Du reste, sans même admettre cette controverse du dernier moment, ne sommes-nous pas en droit de lui décerner ce titre? S'il tombe, en effet, c'est qu'il est, au jugement du meurtrier farouche, la vivante expression du culte rendu à Dieu dans la sincérité du cœur, et dans la simplicité d'une vie exempte de souillure. Nul autre grief ne peut s'élever contre lui ; ce qu'on ne lui pardonne pas, c'est d'honorer son Créateur et d'avoir trouvé grâce devant ses yeux. Dès cette première heure du monde, apparaît un antago-

nisme qui durera autant que l'humanité.

On commence à y discerner ces deux races, que la prophétie faite à Adam caractérisait en termes si énergiques ; d'une part, les fils du Serpent, c'est à dire les hommes imbus de l'esprit satanique, vivant d'hostilités contre tout ce qui est bien, et ne reculant devant aucun crime, quand il s'agit d'assouvir leurs passions ; d'autre part, une lignée pure et sainte, qui se rattache à la femme bénie et au chaste fruit de sa fécondité. Abel est le premier représentant de cette famille, qui deviendra plus tard l'Église catholique. Il n'est pas étonnant que celle-ci le réclame comme sien, et lui donne une place d'honneur dans sa liturgie. Quand nous nommons, dans les sacrés mystères, le patriarche immolé à la porte même de l'Éden, nous attestons l'unité d'une religion qui remonte à l'origine de l'humanité ; nous semblons dire que notre autel ne diffère pas de celui qu'avaient tout d'abord élevé ces mains innocentes ; et que la victime offerte par nous ne se distingue de la sienne, que par la différence qui existe entre la figure

et la réalité. Puissions-nous, Messieurs, obtenir, nous aussi, sur notre sacrifice, une approbation pareille à celle qui vint du ciel sur les oblations d'Abel ! Dieu, dit l'Apôtre, rendait lui-même témoignage à ses présents ; et sa foi lui mérita d'être déclaré juste. *Per quam* (fidem) *testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo* [1]. Ce que la prière et de si dignes offrandes avaient commencé, méritait d'être consommé dans un holocauste de plus haute valeur.

En permettant le crime de Caïn, Dieu montrait d'avance à toutes les familles qu'il lui arriverait souvent de cueillir de bonne heure ce qu'il y aurait dans leur sein de meilleur et de plus précieux. Il faisait comprendre aux pères et mères que, quels que soient leurs droits sur les enfants élevés par eux, ces droits demeurent toujours subordonnés à une autorité supérieure. Seul le Créateur est le maître et l'arbitre des existences. Quand il le

1. Heb., XI, 4.

trouve à propos, pour des fins dont l'homme n'est point juge, il reprend le dépôt confié ; au prix de séparations cruelles, il retire de ce monde ceux dont il veut assurer la félicité. On pourra sentir vivement la blessure, mais on n'aura point à murmurer; car la main qui frappe, tout en paraissant cruelle, ne fait pourtant qu'exécuter un arrêt de miséricorde, et accomplir une œuvre d'intelligente tendresse.

Parmi les douleurs que le premier père vit sortir pour lui de la source empoisonnée qu'il avait ouverte, il n'en fut point sans doute de plus sensible que la perte d'un fils, sur lequel il avait compté si doucement. Néanmoins l'Écriture passe sous silence ce deuil paternel, comme si elle n'y voyait qu'un fait malheureusement trop ordinaire. En revanche, elle s'étend avec détail sur ce qui regarde le coupable, dont les mains sont encore teintes du sang fraternel.

Après un pareil crime, il aurait mérité, ce semble, d'être abandonné par le ciel. Mais non. Dieu continue à s'occuper de lui ; et si sa voix

se fait entendre pour lui adresser des reproches, c'est aussi pour le faire rentrer en lui-même et lui offrir à ce prix le pardon. *Ubi est Abel frater tuus ?* L'interrogation est la forme dont Dieu se sert vis-à-vis de Caïn, tout comme il avait fait avec nos premiers parents déjà pécheurs ? Qu'est-ce à dire, sinon qu'il feint l'ignorance, pour amener un aveu ; parce que l'aveu est la première condition du repentir, le premier pas vers la réhabilitation morale. Ainsi l'a-t-on compris partout ; il n'est point de tribunal qui ne procède selon la même méthode. Mais il y a cette différence, que le juge humain l'emploie pour arriver à la vérité ; tandis que le juge suprême, connaissant tout à l'avance, se propose seulement de tirer du cœur un fatal secret, qui doit nécessairement en sortir avant que la grâce y rentre.

Le fratricide ne comprend rien à cette économie pleine de bonté. Au lieu de saisir l'occasion qui lui est offerte, il s'obstine dans sa sombre dissimulation, et ne craint pas de répondre à Dieu par un mensonge. Vous me de-

mandez où est Abel ; je l'ignore ; suis-je donc chargé de la garde de mon frère ? [1] On voit d'ici tout ce qu'il y a d'arrogance maussade dans le ton avec lequel ces paroles sont prononcées. Loin de diminuer l'attentat qu'il a commis, il en aggrave encore la culpabilité, en y mêlant l'insulte à Dieu lui-même. Aussi la même voix qui lui a fait entendre la question, va maintenant prononcer sur lui la condamnation méritée.

Qu'as-tu fait ? Le sang de ton frère crie vers moi du sein de la terre, qui en a été abreuvée. Tu seras donc maudit sur cette même terre que tu as forcée à le boire ; en vain tu la travailleras, elle te refusera ses fruits ; tu seras fugitif et vagabond sur sa surface [2]. Dans cet arrêt motivé et formidable, remarquez, Mes-

1. Qui respondit : Nescio. Num custos fratris mei sum ego? (Gen., IV, 9.)

2. Dixitque ad eum : Quid fecisti? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. Nunc igitur maledictus eris super terram, quæ aperuit os suum et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua. Cum operatus fueris eam, non dabit tibi fructus suos; vagus et profugus eris super terram. (*Ib.*, 10-12.)

sieurs, les considérants que la justice divine fait valoir. Comme c'est le propre des âmes vertueuses d'être clémentes, la victime pourrait pardonner, intercéder pour son bourreau; mais alors même les éléments insensibles s'élèveraient encore contre lui; le monde souillé par son forfait réclame une punition éclatante. L'harmonie de la création a été troublée; l'ordre général serait en souffrance, si celui qui s'en est écarté par des actes pervers, n'y rentrait bientôt, ou de lui-même, par une pénitence volontaire, ou contraint et forcé, par le traitement rigoureux auquel il sera soumis. Telles sont les exigences du gouvernement providentiel; elles répondent à ce sentiment de justice que chacun trouve gravé au fond de sa conscience; elles constituent la loi imposée à toute créature douée de liberté et de responsabilité; et cette loi imprescriptible détermine quelle sera la destinée de chacun.

Caïn pouvait commencer à se libérer par un humble aveu. Il entrait alors dans la voie miséricordieuse, qui conduit l'homme pécheur à se purifier de ses souillures. Ayant repoussé

ce moyen, que lui reste-t-il? Rien autre chose que de subir le châtiment mérité. Dieu l'infligera pourtant avec mesure, donnant au coupable le temps de se reconnaître, et protégeant des jours qui peuvent encore lui servir à faire sa paix avec le ciel. Cette scène si instructive a besoin d'être présentée dans les termes mêmes dont se sert la Genèse.

Nunc igitur maledictus eris super terram. Adam n'a point été maudit après son péché; l'anathème divin, épargnant sa personne, n'est tombé que sur la terre pour lui enlever sa fécondité spontanée, et lui laisser seulement celle que le travail crée ou développe. Ici, au contraire, Caïn est frappé directement. La malédiction prononcée sur lui est personnelle, et rejaillit ensuite sur le sol pour le rendre rebelle à ses efforts. En outre, elle se manifestera par un état particulier qu'expriment ces paroles : *Vagus et profugus eris super terram*; ce qui signifie sans doute que le malheureux ne pourra se fixer nulle part; que poursuivi par ses remords, il mènera une existence vagabonde, fuyant le contact de ses

semblables et ne sachant où porter ses pas, pour éviter les terreurs qui l'assiègent.

En entendant cette condamnation, il se sent déjà saisi de crainte ; mais parce que ses pensées sont exclusivement charnelles, une seule chose le préoccupe, à savoir le soin de sa vie.

Mon iniquité, s'écrie-t-il, est trop grande pour que je puisse en espérer le pardon. Voici que vous me chassez de la terre où je suis né ; je me cacherai de votre face, je serai errant et fugitif ici-bas, et le premier qui me rencontrera me fera mourir [1].

Certes, la mort pour un homme assujetti à de pareilles conditions semblerait plutôt une délivrance. N'importe, le meurtrier n'a d'autre souci que de l'éviter ; au lieu de songer à se repentir et à s'assurer une vie meilleure après le tombeau, il se plaint seulement des périls qu'il peut courir de perdre cette existence

1. Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. Ecce ejicis me hodie a facie terræ et a facie tua abscondar, et ero vagus et profugus in terra : omnis igitur qui invenerit me occidet me. (Gen., IV, 13, 14.)

misérable. Le Juge n'a point l'intention de l'en priver si tôt. Il annonce que quiconque porterait la main sur Caïn serait puni sept fois plus sévèrement. Car l'homme a beau être criminel, il n'est aucun particulier qui ait droit d'exercer contre lui des représailles. Si la société était organisée, il y aurait dans son sein un pouvoir pour punir les malfaiteurs et venger le sang innocent. Ce pouvoir n'agirait ni au nom d'un prince seulement, ni au nom de la multitude; il agirait en vertu d'une délégation supérieure. Mais nous sommes à la naissance des choses, et jusqu'ici personne ne saurait revendiquer cette délégation. Aussi Dieu se réserve le malfaiteur ; si d'une main il le frappe, de l'autre il le couvre et le protège. Magnifique doctrine, pour nous enseigner le respect de nos semblables, alors même qu'ils sont tombés; et nous apprendre à ne point violer leurs droits, se fussent-ils compromis par les crimes les plus impardonnables.

Non content de prononcer cette parole préservatrice, Dieu marque le coupable et lui

imprime un signe spécial pour le soustraire à toute violence qui viendrait des hommes [1]. De quelle nature était ce signe ? L'Écriture ne nous le dit pas, et peut-être serait-t-il téméraire de le chercher. Parmi les conjectures que l'on a pu faire à ce sujet, la plus probable est celle des docteurs qui prennent acte de la traduction des Septante, pour décrire l'état du malheureux Caïn. En effet, au lieu de ces mots *vagus et profugus*, le texte grec porte *gemens et tremens*. Si on prend cette expression à la lettre, elle semble indiquer que le fratricide aurait été saisi d'un tremblement nerveux, qui en aurait fait, durant sa vie, un objet de pitié ou même de terreur aux yeux de tous. Exemple vivant du châtiment providentiel, bien propre à effrayer ceux qui auraient été capables de marcher sur ses traces ; triste victime de sa propre scélératesse que, sous l'indignation même causée par son forfait, nul ne devait se sentir tenté d'arracher à cette existence honteuse.

1. Posuitque Dominus Cain signum ut non interficeret eum omnis qui invenisset eum. (Gen., IV. 15.)

Quoi qu'il en soit, dès ce moment il était signalé à la race entière comme réservé à la vengeance divine, qui seule désormais avait droit de l'atteindre.

Vous me direz : Pourquoi ces craintes, ces précautions ? Y avait-il donc alors d'autres hommes sur la terre ? et cette simple supposition ne met-elle pas la Genèse en contradiction avec elle-même ?

Non, Messieurs, le texte sacré tait bien des détails ; mais il ne se contredit nullement. Selon toute apparence, lorsque le meurtre arriva, Adam avait environ cent trente ans ; et quoique Seth ne fut pas né, il est probable qu'il était père de nombreux enfants qui, eux-mêmes, avaient déjà une postérité. Un contemporain et ami du grand Newton, l'anglais Whiston a calculé que, d'après les lois ordinaires, il pouvait déjà exister à cette époque plus de 4,000 personnes. De fait, Caïn lui-même ne tarde pas à bâtir une ville, qu'il appelle Henochia, du nom de l'un de ses fils. Il n'y avait donc rien d'étonnant dans la terreur qui s'était emparée de lui ; et l'éventua-

lité contre laquelle il cherchait à se prémunir n'était point invraisemblable.

Et cependant, s'il fallait ajouter foi à une tradition juive, relatée par l'historien Josèphe, le meurtrier d'Abel serait mort lui-même de la main d'un de ses descendants. Lamech, son petit-fils, croyant tuer une bête fauve, aurait frappé Caïn ; et ce serait ainsi qu'il faudrait interpréter cette stance, le plus ancien morceau de poésie conservé par la Genèse :

Femmes de Lamech, entendez ma voix,
Écoutez la parole que je vous adresse ;
J'ai tué un homme qui m'a blessé,
Un homme qui m'a couvert de plaies ;
Si la mort de Caïn doit être vengée sept fois,
Celle de Lamech le sera septante fois sept fois.

A vrai dire, il ne semble guère que la légende israélite concorde ici avec le texte. Toujours est-il qu'avant d'arriver au terme de son existence, Caïn, nous venons de le voir, avait eu le temps de construire une cité, et peut-être à l'occasion même du crime qu'il avait commis. Car, suivant la remarque de M. Lenormant, dans l'antiquité, la fondation d'une

ville nouvelle se rattache souvent à un meurtre, et particulièrement à un fratricide.

Saint Augustin voit ici le commencement des deux cités dont la rivalité remplit l'histoire du monde. Deux races, en effet, se dessinent, dès ces premiers temps, avec des caractères entièrement opposés. Seth a été donné à Adam, pour le consoler de la mort tragique du jeune Abel ; et c'est dans cette famille que va se conserver la tradition du culte de Dieu. Là naîtra Énos, qui organisera le culte et donnera à la louange du Seigneur une nouvelle solennité. Là paraîtra Hénoch, qui à la différence de tous les autres, ne mourra point ; mais après qu'il aura marché avec Dieu tous les jours de sa vie dans une parfaite obéissance, il cessera d'être vu, parce qu'une main toute-puissante l'aura enlevé et réservé pour d'autres époques[1]. Là enfin viendra Noé, tige future de la race humaine après le déluge. Son père, à sa naissance, le saluera en disant : Celui-ci nous consolera parmi nos

1. Ambulavitque cum Deo et non apparuit, quia tulit eum Deus. (Gen., v. 24.)

peines et nos laborieux efforts, sur cette terre que le Seigneur a maudite [1].

En revanche, la postérité de Caïn se multiplie, et ses fils ne ressemblent que trop à leur devancier. L'Écriture nomme les principaux. Elle signale parmi eux les inventeurs des arts, qui ne sont que de simples mortels, tandis que le paganisme en avait fait des dieux ou des demi-dieux. Le progrès matériel commence à se produire. On dresse des tentes, on fabrique des instruments de musique, on connaît les métaux et l'on travaille l'airain et le fer. Quoique nous n'ayons ici que de rapides indications, elles sont précieuses pour nous reporter à la connaissance de ces origines.

Déjà il est à remarquer qu'en ce qui concerne la vie terrestre, c'est surtout parmi les *enfants des hommes* que se trouvent les initiateurs, tandis que les *enfants de Dieu* s'occupent davantage de ce qui regarde la vie re-

1. Vocavitque nomen ejus Noe dicens : Iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum, in terra cui maledixit Dominus. (Ibid., 29.)

ligieuse. Mais gardons-nous de croire que ces deux mouvements soient exclusifs l'un de l'autre. C'est au père digne de ce nom à concilier les deux intérêts, dans la personne de ceux qui lui sont chers. Que les questions de carrière et d'avenir humain ne priment pas tellement les autres dans sa pensée, qu'il sacrifie l'essentiel à ce qui en fin de compte n'est qu'accessoire. Et, d'autre part, que les préoccupations spirituelles, si légitimes qu'elles soient, ne lui fassent pas complètement perdre de vue les nécessités de la vie présente. L'homme complet qu'il s'agit de former, cherchera avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; mais s'il espère que le reste lui sera donné par surcroît, il ne tentera point le Ciel en l'attendant comme par miracle. Seulement qu'il prenne garde, en accordant un juste soin aux affaires d'ici-bas, de glisser sur la pente rapide qui l'entraînerait à n'avoir plus d'ambition, ni de souci que pour elles.

Aujourd'hui encore la distinction est tranchée entre les enfants de Dieu et les enfants

du monde. D'un côté, vous avez des esprits absorbés dans la matière, ne rêvant que progrès humain, et ne voyant rien au delà d'une invention ou d'une découverte. Ils ne s'aperçoivent pas que les admirables conquêtes de la science ou de l'industrie nous mènent tout droit à Dieu, si nous savons les comprendre. Ils oublient que l'exploitation tous les jours plus complète des forces naturelles ne suffit pas au bonheur de l'humanité ; et qu'eût-on surpris à cet univers tout ses secrets, on ne pourra sans Dieu établir rien de durable.

En fait, qu'est devenue la cité terrestre, bâtie par la postérité impie de l'homme sanguinaire ? Si cette race a fait faire quelques pas à la civilisation matérielle, son action a été surtout fatalement efficace pour la propagation du mal et de la corruption. Les deux lignées, parties de la même souche, mais qui s'y rattachaient par deux tiges si différentes, finirent par se confondre dans les mêmes désordres. Il en est toujours ainsi. Le mal est plus puissant que le bien sur cette terre. Si vous les laissez en contact immédiat, sans

précautions, sans défense pour le plus faible, il arrivera presque infailliblement que la vertu succombera et que le vice restera triomphant. Ce sont les enfants des hommes qui perdent les enfants de Dieu. L'unité, dont on parle tant, s'opère dans une dégradation de jour en jour plus générale. Tout s'abaisse, tout se détériore; telle est la loi de la nature. Unissez dans une même corbeille des fruits gâtés avec des fruits sains ; ce ne seront pas apparemment ceux-ci qui assainiront les autres, tout au contraire, les premiers ne tarderont guère à réduire à leur image ceux qui n'étaient pas encore attaqués.

La grande voix de l'histoire proclamera ce principe, que nous voyons apparaître ici pour la première fois. Il remonte, vous le voyez, jusqu'aux premières générations ; et celles qui viendront dans la suite ne feront qu'en confirmer la triste vérité. Avis à ceux qui sont chargés de maintenir la pureté parmi leurs descendants. S'ils voient se former près d'eux, comme il arrive parfois dans les meilleures familles, des courants opposés; qu'ils ne lais-

sent point un funeste mélange altérer ce qui jusque-là était demeuré limpide. Qu'ils élèvent plutôt des digues puissantes, qu'ils ne craignent point de créer des séparations, d'établir de salutaires distances, fallût-il même pour cela briser certaines relations de voisinage ou de parenté.

Heureuse la postérité de Seth, si elle avait su se garder toujours d'un commerce périlleux avec celle de Caïn ! Les rapprochements qui se firent entre elles, purent bien procurer à chacune quelques avantages, au point de vue des inventions nouvelles, qu'il s'agissait d'acclimater ou de perfectionner ; mais parce qu'ils s'accomplirent imprudemment, ils eurent pour résultat de communiquer à tous les souillures morales qui n'avaient été que le fait d'un certain nombre. Le genre humain en fut atteint presque en totalité ; et c'est ce qui amena sur lui le grand cataclysme, dont j'aurai prochainement à vous entretenir.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Le second père de l'humanité.

Messieurs,

Après l'histoire du premier homme et de ses descendants immédiats, voici celle d'un nouveau patriarche, qui va être à son tour le père commun de toute la race. L'humanité à laquelle nous appartenons, se rattachera à lui comme à sa tige, et il n'y aura pas un seul peuple en qui son sang ne se retrouve. C'est donc comme un second berceau de notre espèce, que le récit de la Genèse va nous présenter.

Observez, je vous prie, le plan que suit

l'auteur inspiré du livre de nos origines. Il procède par élimination ; il va constamment du général au particulier, resserrant son cadre, à mesure qu'il avance, pour arriver peu à peu à ne plus s'occuper que d'une seule famille.

Au début, c'était l'histoire de toute la race ; il le fallait bien, puisqu'elle était concentrée en nos premiers parents. Aussitôt que le monde commence à se peupler, l'écrivain sacré en rejette une partie dans l'ombre, pour fixer notre attention sur ce qui est de son choix. La descendance de Caïn est indiquée à grands traits ; mais c'est surtout celle de Seth qui figurera dans le tableau fourni par nos Livres Saints. En énumérant les divers anneaux de cette généalogie, Moïse a-t-il rencontré le nom de Lamech, père de Noé, c'est à cette maison qu'il s'arrête ; si bien que l'histoire générale va devenir, pour un temps, comme une simple monographie. Il est vrai que celui qui en est le héros résumera en sa personne et en celle des siens, toute l'humanité, puisque le reste sera détruit.

A peine sa postérité se sera-t-elle multipliée, le même procédé reparaîtra. Par des exclusions successives, nous verrons la ligne de Cham et celle de Japhet mises en quelque sorte de côté, pour ne laisser au premier plan que celle de Sem. Même parmi les Sémites, ce ne sera guère que la famille d'Abraham qui remplira la scène; et dans cette famille, Ismael d'abord, puis Ésaü ne se montreront qu'un instant, de façon qu'en fin de compte la Bible ne contiendra plus d'autres annales que celles des descendants de Jacob, ou, en d'autres termes, du peuple de Dieu.

Qu'il me suffise de vous avoir signalé cette marche. Il est bon de ne la point perdre de vue, si on veut se former une juste idée du caractère de l'histoire sacrée.

Au moment où nous sommes parvenus, nous allons voir se dérouler devant nous un des événements les plus tragiques, et en même temps les plus providentiels, dont les hommes aient gardé le souvenir. Il intéresse au plus haut point la famille; c'est à ce titre que nous devons l'aborder. Un coup d'œil rapide sur

l'époque, puis l'œuvre entreprise d'après l'ordre du ciel et enfin les résultats obtenus : tels sont les points principaux que vous allez trouver dans ce récit.

I

Cum cœpissent homines multiplicari super terram. La parole divine avait été féconde ; le genre humain avait pris de rapides accroissements et commençait à couvrir le sol. Sans doute, de nombreux essaims avaient pris leur essor en des directions diverses ; et la famille primitive avait enfanté plusieurs peuples. Mais hélas ! depuis le péché, la multiplication des enfants d'Adam est plus féconde pour le vice que pour la vertu. On n'ignore pas les instincts qui dominent généralement dans les multitudes ; et partout où nous trouvons des agglomérations considérables, il est à craindre que nous ne rencontrions aussi une profonde corruption.

Qui ne sait que les vastes cités deviennent d'ordinaire des foyers de désordre ? Qui ne voit que les grands centres industriels sont loin d'être un lieu sûr pour la jeunesse qui voudrait conserver son innocence ? C'est le péril. Les hommes en se rapprochant les uns des autres se communiquent aisément leurs maladies morales. Le mal est contagieux. L'air aspiré par un trop grand nombre de poitrines s'imprègne de miasmes impurs, qui atteignent promptement certains organismes, surtout ceux qui sont faibles et d'avance prédisposés aux affections morbides ; et il s'en trouve toujours davantage, à mesure que la masse est plus étendue ou plus compacte. C'était, nous l'avons dit, la première fois qu'on faisait l'expérience de cette vérité, qui devait si souvent dans la suite trouver son application.

Mais encore, de quelle manière et par quelles voies s'opéra la propagande funeste ?

Les *Enfants de Dieu*, dit le texte sacré, voyant la beauté des *Filles des hommes*, prirent pour épouses celles d'entre elles qui leur

avaient plu [1]. La version des Septante ayant traduit le mot hébreu *enfants de Dieu* par *Anges de Dieu*, il s'en est suivi que plusieurs Pères, entre autres Tertullien, S. Justin, Athénagore et saint Cyprien, ont cru qu'il s'agissait ici d'un commerce charnel entre les anges déchus et de simples mortelles.

La saine théologie ne saurait admettre cette interprétation, ni l'excuser d'erreur. La nature angélique, qui est toute spirituelle, se refuse absolument à de semblables unions. D'ailleurs l'expression *Beni Elohim* du texte original s'applique tout naturellement aux enfants de Seth, qui sont les fils de Dieu, ou, si l'on veut, les fils des puissants. Les deux races ayant été signalées précédemment et mises en opposition l'une avec l'autre, c'est leur mélange que la Sainte Écriture constate en ce moment ; ce sont d'imprudents mariages, contractés au point de vue de l'attrait sensuel et de la volupté, qui vont devenir la source d'une con-

1. Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant. (Gen., VI, 2.)

tagion générale. La portion de l'humanité qui s'était gardée pure n'avait dû sa préservation qu'à une séparation sévère et traditionnelle d'avec la partie déjà gangrenée. Les descendants de Seth et ceux de Caïn formaient deux courants absolument distincts ; tant que chacun d'eux suivit la direction héréditaire, la souillure du second ne se communiqua point au premier. Mais pouvait-il en être de même du moment qu'ils venaient à se rejoindre ? Pouvait-on espérer que l'élément intact rendrait sain celui qui ne l'était plus ?

En vérité, il semble au premier abord que cet espoir aurait été raisonnable. Vous voyez, en effet, suivant quelles conditions s'opère le rapprochement. Dans les alliances dont on nous parle, c'est l'homme qui apporte avec lui ses principes, les habitudes de sa race vouée au culte de Dieu, tandis que c'est la femme, plus faible, plus ignorante, qui représente l'idolâtrie et les vices qu'elle entraîne avec elle. Qui des deux sera plus en état d'imprimer à la nouvelle famille un caractère décisif ?

Ici encore l'expérience parle assez haut. Déjà

Adam a senti, à son détriment, ces influences de la femme, si puissantes pour le bien, plus efficaces encore quand il s'agit d'entraîner au mal. Les meilleurs descendants du vieux patriarche vont maintenant imiter ses fatales complaisances. Les épouses qu'ils ont choisies sans consulter le ciel, pèseront lourdement sur leurs destinées, afin d'apprendre aux siècles à venir combien il est fâcheux d'exclure le souvenir de Dieu de l'acte le plus important qu'on ait à faire pendant sa vie.

Nous ne pouvons nier, Messieurs, qu'il n'y ait une grande philosophie dans ce récit en apparence si simple. Malheur à l'homme qui voulant se donner une compagne, recherche avec trop d'empressement certains avantages fragiles et brillants, qui sont loin d'être toujours unis à la vertu ! Vous vous êtes laissés séduire par l'éclat extérieur ; et vous ne vous êtes pas même demandé si ces grâces de la jeunesse et ce charme de la beauté recouvraient une âme digne de la vôtre et capable de la porter au bien. Au lieu d'une religion éclairée, vous allez rencontrer peut-être l'ido-

lâtrie sous sa forme moderne, je veux dire l'adoration de soi-même, le culte de son propre corps, avec des instincts sensuels, matérialistes. Voilà ce qui, de nos jours encore, fait dégénérer les enfants de Dieu. Eût-on reçu l'éducation la plus chrétienne, il faut une trempe plus qu'ordinaire pour résister à ces féminines fascinations, qui ont tant de prise sur notre faible nature. Le passage que nous étudions nous donne un triste spécimen de ces *mésalliances*, qui consistent moins dans l'inégalité de la fortune, ou même du rang, que dans l'opposition des idées, des principes, surtout en matière religieuse. Ceux-là ne sont guère faits pour vivre ensemble qui n'adorent pas le même Dieu ; mais surtout si c'est l'épouse qui se proclame athée ou qui n'admet que de fausses divinités, l'union présentera je ne sais quoi de monstrueux, d'où l'on n'aura guère à attendre que des accidents sinistres.

De ces mariages relatés par la Bible, résulta une race nouvelle qui se fit remarquer par sa force et son audace. Les *Nephilims* que

la vulgate appelle *Gigantes*, ne se distinguaient pas tant par leur taille extraordinaire, que par l'énergie physique dont ils étaient doués. *Ceux-ci furent des hommes puissants et fameux dans le siècle*[1]. En effet, telle est la tradition qu'on retrouve partout. Qui ne connaît les Titans de la Grèce, les héros ou demi-dieux de la Chine, de l'Égypte, de la Scandinavie? On voit encore à Baalbeck des pierres cyclopiennes, qui semblent des témoins de ces vieux âges. Ce sont des blocs de granit taillé qui mesurent cinquante-six pieds de long sur quinze à seize de large. « Je crois, écrit Lamartine, que ces pierres gigantesques ont été remuées soit par ces races d'hommes que toutes les histoires appellent géants, soit par les hommes antédiluviens[2]. »

Il y a donc eu, à cette époque lointaine, une humanité pleine de sève et de vie; d'une force colossale, si on la compare avec celle de nos contemporains; arrivée à un degré de

1. Isti sunt potentes a sæculo viri famosi. (Gen., VI, 3.)
2. Lamartine. Voyage en Orient, t. II, p. 24.

civilisation déjà avancée, puisqu'elle connaissait les inventions utiles et qu'elle avait l'usage des métaux, en même temps qu'elle cultivait les arts. Seulement l'absence de la pensée de Dieu faisait tourner ces ressources au profit de la vie sensuelle. La société d'alors s'abîmait dans un matérialisme pratique, dont l'Évangile nous trace en quelques mots le tableau saisissant. Boire, manger, contracter de nouvelles unions formait toute la préoccupation de ces hommes abaissés, qui semblaient ne plus exister que pour jouir[1]. Avec la longévité qu'ils possédaient encore et cette force herculéenne dont ils étaient doués, on peut se figurer jusqu'où le mal poussa ses excès. Le texte sacré nous dit que la terre entière était couverte de corruption et remplie d'iniquités[2]; que la perversité des hommes était arrivée à son comble, et que toute pen-

1. Sicut iniverant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes, etc. (Matt., XXIV, 38.)

2. Corrupta est autem terra coram Deo et repleta iniquitate. (Gen., VI, 11.)

sée en tout temps était tournée au mal [1]; si bien que Dieu fut réduit, pour ainsi parler, à se repentir d'avoir fait une humanité qui dégénérait de plus en plus et trompait ses desseins sur elle. Aussi, après avoir abrégé le temps de la vie, et placé à cent vingt ans sa limite extrême, il finit par décréter l'abolition de cette race impie, et par suite, la destruction du règne animal qui n'avait été créé que pour elle.

Cependant, au milieu de la multitude des pécheurs, un juste se rencontra, dont la vertu était si grande, dit saint Jean Chrysostôme, qu'il mérita d'être loué par le Seigneur lui-même [2]. C'est ce que signifie ce mot de la Genèse, qu'il avait trouvé grâce devant Dieu [3]. Moïse ajoute qu'il était un modèle d'équité et de perfection parmi les hommes de son temps, marchant avec Dieu, c'est-à-dire en sa pré-

1. Videns autem Deus quod multa esset malitia in terra hominum et cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore. (Ibid., 5.)

2. Tanta erat virtus illius ut a Deo laudari promeruerit. (Chrys. in. h. l.)

3. Invenit gratiam coram Domino. (Gen., vi, 8.)

sence et dans l'accomplissement de ses lois [1].

Cette existence si pure, si irréprochable formait le contraste le plus frappant avec les souillures de son époque. C'était une grande et admirable figure, qui se détachait seule sur le théâtre d'horreurs où elle était placée. Certes, il fallait à cet homme une force d'âme peu ordinaire pour résister, lui et les siens, au torrent des mœurs générales et à des entraînements sans exemple. Autour de lui se répandait un déluge d'immoralité, auquel il lui était plus difficile de se soustraire qu'il ne le fut ensuite d'échapper à la grande inondation où périrent ses contemporains. Il y a là un beau spectacle, qui rappelle le *Justum ac tenacem propositi virum* du poète romain. Car c'est de Noé, et de lui seul, que se vérifie à la lettre ce sublime éloge :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ [2].

1. Vir justus atque perfectus in generationibus suis, cum Deo ambulavit. (Ibid., 9.)

2. Le monde brisé croulât-il sur lui, ses ruines l'enseveliraient sans l'émouvoir. (Horace).

Pour moi, je l'admire surtout avant la catastrophe, tandis qu'il l'annonce à de nombreux contradicteurs, se moquant de sa prétendue simplicité. Sans autre secours que sa foi, il leur tient tête, ne se laissant impressionner ni par leurs insultes, ni par leurs sarcasmes. Quelle différence entre ce second père de l'humanité et celui que nous avions sous les yeux précédemment ! Au lieu qu'Adam cède en présence d'une tentation facile à vaincre, et qu'il est terrassé dès la première attaque ; voici que son descendant subit pendant un siècle entier les assauts de l'incrédulité, au sein de laquelle il vit, sans jamais être ébranlé dans sa croyance à la parole divine, ou ralenti dans son ardeur à exécuter l'ordre reçu d'en haut. Faut-il s'étonner qu'il sauve les siens, tandis que son aïeul les a perdus ? Véritable modèle des chefs de famille, qui auront à s'inspirer de sa conduite, à reproduire, au moins en partie, et sa constance, et sa fermeté. C'est par là, en effet, que nous allons le voir conquérir cette place d'honneur qui lui appartient dans la généalogie humaine. Grâce à

Noé, la race ne sera pas complètement éteinte; que dis-je? il sera la souche d'une postérité nouvelle, où viendront se concentrer toutes les bénédictions célestes. Le grand évêque de Constantinople ne peut taire son admiration pour un pareil personnage : « Voilà celui qué j'appelle *homme*, s'écrie-t-il, celui qui par la la forme humaine a trouvé son salut[1] » Puisse un éloge semblable être mérité, en un certain sens par ceux à qui je m'adresse!

II

L'œuvre de Noé présente plus d'un rapport avec celle que chaque père de famille doit lui-même accomplir. Qu'il nous suffise de le faire remarquer chemin faisant, en suivant, pour ainsi dire, pas à pas le récit de la Genèse.

Le patriarche a été chargé de construire

1. Hominem illum dicimus qui imaginem hominis salvam retinet. (Chrys., in. h. l.)

une arche dont les dimensions lui sont données. Le bois dont elle sera faite devra être travaillé avec soin; elle sera divisée en compartiments et revêtue de bitume à l'extérieur et à l'intérieur[1].

Je ne m'arrêterai pas, Messieurs, à réfuter les objections qui ont été mises en avant au sujet de ce récit; elles n'offrent plus guère de difficultés à l'heure qu'il est, vu la connaissance plus approfondie que nous avons de ces époques reculées.

Quelques critiques, par exemple, ont prétendu que Noé n'avait aucun moyen de construire un pareil bâtiment. Tout ce que nous avons vu précédemment prouve le contraire. Il y avait longtemps déjà que les arts mécaniques étaient nés. On connaissait les métaux, du moins l'airain et le fer; les ouvriers ne manquaient pas, puisqu'on avait été en état de bâtir des villes. Il serait par trop puéril de traduire le texte, comme si Noé avait dû tout

1. Fac tibi arcam de lignis lævigatis ; mansiunculas in arca facies et bitumine linies intrinsecus et extrinsecus. Gen., VI, 14.)

faire à lui seul. On sait assez que dans la Bible, le verbe *facere* et autres semblables s'appliquent à ceux qui commandent, qui dirigent l'action des autres, en un mot, à quiconque se met à la tête d'une entreprise et en assume la responsabilité.

Mais, s'écrie-t-on, comment admettre que l'arche fût suffisante pour contenir tout ce que suppose le texte sacré? La famille du patriarche, tous les animaux rassemblés par lui, avec les provisions nécessaires à leur nourriture pendant une année entière ; quelle charge pour une pareille embarcation, et quelle impossibilité d'y réunir tant de choses !

S'il en était besoin, nous donnerions ici une réponse mathématique, et nous l'emprunterions aux calculs scrupuleux que des hommes compétents ont faits sur cette question. Prenant pour base les dimensions que la Genèse assigne au vaisseau construit sur l'ordre de Dieu, et supputant le nombre des espèces d'animaux qui devaient y entrer, ils n'ont pas de peine à prouver que la place ne manquait ni aux hommes, ni aux autres êtres vivants,

pas plus qu'à tout ce dont il avait fallu se pourvoir pour faire subsister les uns et les autres[1].

Toutefois nous ne croyons pas que la défense de la vérité exige qu'on descende à ces détails. Ceux qui cherchent à trouver la Bible en défaut, suscitent ici une foule de difficultés qu'ils regardent comme insolubles. Était-il au pouvoir d'un homme de réunir des couples de tous les animaux qui couvraient la surface du globe? Quelle invraisemblance dans cette cohabitation des bêtes féroces avec des voisins pacifiques, pendant une période de temps considérable! et quelle apparence que la famille de Noé ait pu suffire aux soins qu'exigeait l'entretien de pareils hôtes!

Il est vrai que dans un récit où tout

1. Ce travail a été fait plusieurs fois. Nous citerons entre autres celui de M. le vice-amiral Thévenard, qui porte le nombre des espèces à 2280 et celui des individus à 4560, chiffre évidemment exagéré, puisqu'il s'agit des mammifères et des oiseaux, et que nous sommes loin aujourd'hui encore d'en connaître un aussi grand nombre V. *Mémoires relatifs à la marine* par le vice-amiral Thévenard, t. IV, p. 253.

est surnaturel, rien n'empêche d'admettre des interventions multiples du miracle. Mais nous croyons, avec de savants interprètes, qu'il y a une explication plus simple, qui ne fait aucune violence aux termes employés par l'écrivain sacré.

Que nous dit-il, en effet ? Qu'avec Noé et ses enfants entrèrent dans l'arche des représentants des animaux purs et impurs, ainsi que des oiseaux et de *tout ce qui se remue sur la terre*[1]. S'il fallait prendre à la lettre cette dernière expression, nous devrions envelopper dans sa généralité les insectes, les poissons et une foule d'espèces vivantes, qui à coup sûr ne doivent pas figurer dans l'énumération mosaïque. C'est donc dans le sens ordinaire et consacré par nos Livres Saints qu'il convient d'expliquer ces termes. Plus tard l'auteur du Pentateuque donnera d'une manière explicite la classification des animaux purs et impurs ; et l'on verra qu'il

1. De animantibus quoque mundis et immundis et de volucribus et ex omni quod movetur super terram. (Gen., VII, 8.)

ne s'agit là que des espèces connues, avec lesquelles les Israélites se trouvaient en rapport, pour les usages communs de la vie. C'étaient assurément celles que l'humanité ancienne avait intérêt à préserver du grand cataclysme. En rassembler des couples selon l'ordre reçu d'en haut, les loger, les nourrir pendant un laps de temps assez long était sans doute une grande entreprise; mais elle n'offre aucune des impossibilités qu'il serait peut-être difficile d'écarter, si on se plaçait dans une autre hypothèse.

Vous me direz : Mais alors, comment les autres espèces purent-elles être conservées ? Ceci, Messieurs, suscite une nouvelle question, sur laquelle je vous exposerai l'opinion qui semble prévaloir de nos jours.

Que le déluge ait été universel par rapport à la race humaine, c'est ce qu'ont admis jusqu'à présent tous les interprètes orthodoxes. Il est vrai que dernièrement un savant distingué [1], qui s'est plu à rassembler toutes les

1. M. F. Lenormant.

traditions des différents peuples sur ce grand événement, après avoir formé un magnifique ensemble de ces témoignages, a déclaré qu'il n'avait rien trouvé de semblable chez la race noire; et, par suite, il a émis l'idée que cette race n'aurait point été ensevelie sous les eaux avec les autres. Sans vouloir qualifier ce sentiment, nous nous garderons de le proposer comme probable, tant à raison de sa nouveauté, qu'à cause des textes si formels avec lesquels il semble difficilement se concilier [1].

1. Dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, recueil dont l'orthodoxie est bien connue, nous trouvons un travail fort sérieux où l'on soutient, au moins comme hypothèse plausible, la non-universalité du déluge, même par rapport à l'humanité.

L'auteur part de ce fait, que chez la race noire on ne trouve aucun souvenir de ce grand cataclysme, et que les vestiges qui en existent dans les traditions de la race jaune paraissent être d'importation moderne. D'autre part, des récentes constatations de l'archéologie et de la science ethnologique, il semblerait résulter que l'homme était répandu sur la plus grande partie de la surface du globe, dès l'âge des grands carnassiers et des grands pachydermes d'espèces éteintes, sans qu'aucune interruption brusque ou violente puisse être aperçue dans la série des générations, jusqu'à une époque relativement récente. Ce serait donc la

Mais si l'humanité tout entière a péri dans le châtiment providentiel, rien ne nous oblige à croire que toutes les espèces animales ont été détruites. Celles qui vivaient dans les eaux avaient peu à redouter la grande inondation; et une partie au moins de leurs représentants aura été conservée. Quant aux espèces terrestres, la question est de savoir si le déluge s'est étendu à toutes les contrées du globe sans exception, ou seulement à cette portion qui était alors le séjour des descencendants du premier homme. Or, pour vérifier les expressions de la Bible, il suffit de les entendre dans ce dernier sens.

race blanche toute seule qui aurait été détruite par les eaux. Les autres, se rattachant à la descendance de Caïn, seraient pour ainsi dire non avenues pour l'écrivain sacré, qui après avoir indiqué les fils du fratricide (Gen., IV) les quitte définitivement pour n'y plus revenir, pas même dans la table ethnologique d'une si admirable précision, qu'il trace au ch. X, et où il omet de parti pris un grand nombre de peuples. (*L'humanité primitive et ses origines*, art. de M. Jean d'Estienne octob. 1882). Nous n'avons pas qualité pour apprécier cette exégèse toute nouvelle; et nous ne croyons pas que dans l'état actuel de la science on soit obligé d'y recourir; nous nous en tenons donc à l'interprétation traditionnelle des Pères et des Théologiens.

En effet, nos Livres Saints n'affectent pas un langage scientifique ; leur terminologie est en rapport avec la géographie de l'époque; le monde des écrivains sacrés est celui qui était connu de leurs contemporains, celui avec lequel ils sont en relation. Il faut même parfois restreindre singulièrement certains mots, qui pris à la lettre dénatureraient leur pensée. Quand Moïse nous parlera un peu plus tard de la famine qui régnait dans le monde entier *in universo orbe* [1], cela devra s'entendre de la Palestine et des pays voisins. Quand le livre des Rois nous dira que toute la terre souhaitait un regard de Salomon [2], on n'aura pas de peine à saisir la portée de cette hyperbole. Du même prince, le psalmite ne craindra point d'affirmer que sa domination s'étend d'une mer à l'autre, et du fleuve jusqu'aux extrémités de l'univers [3]; ce qui ne peut être vrai, dans le sens littéral qu'en réduisant ces formules à leur juste mesure.

1. Gen., XLI, 54.
2. III. Reg., X, 24.
3. Dominabitur a mari usque ad mare et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. (Ps. LXXI, 8.)

Je n'irai pas plus loin. Ces exemples suffisent pour vous montrer le caractère propre de la langue scripturaire. Nous pouvons donc croire, avec bon nombre d'exégètes catholiques de notre temps, que Noé se borna à faire entrer dans l'arche les animaux qu'il connaissait, ceux qui peuplaient les contrées habitées par les hommes, ainsi que les oiseaux qui étaient à leur portée ; sans s'occuper des races sauvages, ni de tout le reste de la faune qui pouvait exister à cette époque. Remplissant l'ordre de Dieu, tel qu'il avait dû le comprendre, il laissait à la Providence le soin des autres êtres, dont il n'avait pas à s'inquiéter, et qui purent apparemment se conserver dans des contrées lointaines, où le déluge n'étendit par ses ravages.

De fait, les naturalistes d'aujourd'hui enseignent que chaque continent a sa faune particulière ; et rien ne semble indiquer que les animaux soient primitivement partis d'un centre commun, comme ils auraient dû le faire, dans l'hypothèse d'une submersion totale et simultanée du globe. Pour les hom-

mes, c'est le contraire. Plus nous étudions les origines des peuples, plus nous reconnaissons que leurs migrations ont un point de départ unique, ainsi que l'occasion se présentera peut-être de vous le faire remarquer dans la suite. Avec l'interprétation que je vous propose, tout devient simple et relativement facile. Toutefois, Messieurs, lors même que l'ampleur des expressions employées par la Genèse vous semblerait incompatible avec cette explication, la vérité du récit ne pourrait péricliter. Les témoignages sont si nombreux, les traditions des peuples si unanimes, que, même en dehors de toute révélation, la réalité du déluge ne saurait être révoquée en doute ; sinon, il faudra dire qu'il n'est plus un seul fait historique qui soit encore en état de rester debout.

J'ai dit, Messieurs, que votre œuvre avait de la ressemblance avec celle de Noé. Vous aussi, en effet, vous avez à vous préserver vous-mêmes, et à sauver ceux qui vous appartiennent, d'un fléau encore plus redoutable. La corruption morale qui inonde le monde,

surtout de nos jours, est plus à craindre mille fois que ces eaux meurtrières où tout allait être englouti. Les ruines dont nous sommes témoins ne sont guère moins étendues que celles d'alors ; heureux qui échappe à ces courants d'iniquité, et qui surnage sur ces flots impurs, sous lesquels demeurent ensevelies tant de pauvres victimes !

Le seul moyen de conservation, c'est que le père de famille bâtisse solidement l'arche de ses principes, et qu'il y enferme ses fils, sans qu'aucun d'eux soit tenté d'en sortir. Ou plutôt, cette arche, ce n'est pas lui qui la construira ; car elle est faite d'avance, et non point de main d'homme. Il y faut pénétrer ; il y faut établir les siens. On y entre, vous le savez, par le baptême d'abord, et ensuite par l'éducation chrétienne. Les convictions religieuses, les grandes et saintes affections nous maintiennent dans ce navire du salut, auquel appartiennent toutes les grandes promesses que Dieu a fait entendre par la bouche du chef de l'humanité nouvelle. Voguez, arche sainte, dont celle de Noé n'était qu'une

figure; aussi bien, c'est du côté du ciel que vous prenez votre jour; vers la terre, vous n'avez qu'une porte, qui demeure close lorsque vous avez reçu dans votre sein tous ceux que vous deviez arracher à la mort. La puissance divine guide elle-même à travers les abîmes le vaisseau sacré dont elle a tracé le plan, dont elle a fixé la forme et les dimensions. Nouveaux Noés, soyez-y à votre poste, car quiconque n'aura pas pris place dans son enceinte, périra infailliblement dans les eaux du nouveau déluge.

III

Ce n'est pas seulement le fait de la grande catastrophe qui se trouve relaté d'une manière générale dans les traditions des divers peuples. Des savants contemporains se sont donné la peine de comparer ces récits; et ils n'ont pas manqué d'y reconnaître un fond commun, même à travers une foule de détails lé-

gendaires. Une destruction de l'humanité par les eaux qui envahissent la terre ; un vaisseau construit ; une famille qui y entre et qui est sauvée ; un homme, appelé de noms divers, devenant la tige d'une race nouvelle; tels sont les traits qui se retrouvent à peu près partout et que l'on n'a pas de peine à discerner, malgré les altérations ou les surcharges de toute nature, qu'y a introduites l'imagination des anciens. Il est donc facile de remonter à la donnée primitive, qui est évidemment celle du récit mosaïque. Ainsi, envisagée historiquement, la vérité de cette narration est hors de toute atteinte.

Pouvons-nous ajouter que scientifiquement elle est aussi solidement établie? Plusieurs l'ont cru, il en est qui l'affirment encore. Mais le *diluvium* dont la géologie retrouve partout les traces paraît remonter à une époque beaucoup plus reculée ; c'est en outre une catastrophe dont la durée a dû être notablement plus longue, car il serait impossible de renfermer dans l'espace d'une année les immenses résultats produits par cette dernière révo-

lution. Les sédiments, les dépôts, toute la formation des terrains quaternaires accusent une période dont il nous est impossible de calculer exactement l'étendue, mais qui, en tout cas, se mesure par siècles plutôt que par mois ou par années. Cependant si la science, dans son état actuel, ne prouve pas péremptoirement le déluge biblique, il faut du moins avouer qu'elle le rend vraisemblable, puisqu'elle est obligée d'admettre une foule de faits analogues. Que dis-je? Si elle n'est pas sûre d'en retrouver la trace, c'est qu'après tout, ce dernier cataclysme ne paraît plus qu'un simple accident, en comparaison des bouleversements bien autrement prodigieux qui s'étaient succédé durant de longs siècles sur notre globe.

Ne me demandez pas, Messieurs, de quelle manière le fait s'est produit. Sont-ce seulement des pluies torrentielles qui ont inondé la terre? Est-ce un soulèvement subit de montagnes qui a changé le régime des eaux et rompu l'équilibre des mers? Nombre d'hypothèses sont présentées; aucune n'arrive

à nous donner la certitude. Il faut s'en tenir aux paroles de la Bible. *Toutes les sources du grand abîme furent rompues, les cataractes du ciel s'ouvrirent ; et la pluie tômba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits* [1]. C'est sur la signification précise de chacune de ces formules que l'on pourra discuter. Quand il s'agit de les traduire en langage scientifique, les exégetes ne sont pas d'accord. Ce qu'il faut dire, c'est d'une part, que les diverses interprétations ont leur valeur ; et de l'autre, que la plupart des difficultés s'évanouissent, du moment qu'on explique l'universalité du déluge par son extension simultanée à toute la race humaine, plutôt qu'à l'ensemble des continents.

Quoi qu'il en soit, c'est, sans contredit, le plus grand de tous les fléaux dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. La destruction des cinq villes coupables, parmi lesquelles se trouvait Sodome, ne fut qu'un châtiment lo-

1. Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cæli apertæ sunt, et facta est pluvia super terram quadraginta diebus et quadraginta noctibus. (Gen., VII, 11. 12.)

cal. Il faut en dire de même du désastre de Jérusalem du temps de Titus ; bien qu'au rapport de Josèphe 1,100,000 juifs perdirent la vie pendant le siège, sans compter 100,000 autres vendus en esclavage. Ici ce n'est plus seulement un peuple qui périt, c'est l'humanité entière qui disparaît, à l'exception d'une famille privilégiée. Et pourquoi ? Parce qu'au témoignage de Jésus-Christ lui-même, les hommes de ce temps demeurèrent insensibles jusqu'à la dernière heure. En vain Noé leur annonçait la vengeance du ciel ; ils ne songeaient qu'à faire bonne chère et à se livrer au plaisir. *Erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes ;* leur incrédulité les rendait aveugles, et ils ne voulaient pas croire à leur malheur, jusqu'au moment où ils y furent tous enveloppés à la fois, *et non cognoverunt donec venit diluvium et tulit omnes* [1]. Point d'obstination comparable à celle-là. Point d'état, en apparence, plus désespéré relativement au salut éternel.

1. Matth., XXIV, 38.

Et pourtant, Messieurs, de ces infortunés surpris par le désastre auquel ils n'avaient pas voulu ajouter foi, un certain nombre se repentit et put recouvrer la grâce de Dieu avant le dernier soupir. C'est ce que nous atteste équivalemment l'apôtre saint Pierre, dans sa première lettre canonique.

En effet, il nous représente l'âme du Christ descendant aux limbes, après la mort sanglante de la croix, et trouvant parmi les esprits retenus en ce lieu, ces hommes autrefois incrédules à la voix de Noé, alors que le patriarche construisait à leurs yeux l'arche où il devait trouver son refuge au moment de la ruine universelle [1]. Le but de l'écrivain sacré n'est pas d'insister sur ce détail; mais le seul fait de l'avoir relaté nous donne une preuve de plus que la miséricorde divine s'exerce au sein même des plus grands désastres.

1. Et his qui in carcere erant spiritibus prædicavit; qui increduli fuerant aliquando, quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe, quum fabricaretur arca; in qua pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt per aquam. (I. Pet., III, 10-11).

Qui ignore que dans ces enfers où descendit le Sauveur, il n'y avait que des âmes justes attendant leur libération ? Si parmi elles se trouvaient des victimes du déluge, c'est donc que le châtiment même qui avait fait périr les corps, avait du même coup transformé les cœurs. Les eaux où ils expirèrent furent pour plusieurs de ces coupables comme un baptême vivifiant où ils laissèrent leurs souillures. Supposé que la colère du ciel les eût épargnés, ils continuaient leur existence criminelle, et mouraient, selon toute vraisemblance, dans leur incrédulité. Mais se sentant frappés, ils crièrent vers Dieu et obtinrent leur pardon. Ne nous hâtons donc pas d'accuser les sévérités du ciel, car elles deviennent souvent la cause de notre véritable bonheur. Ne désespérons pas non plus du salut de ceux que nous voyons le plus accablés ; et rappelons-nous qu'ici-bas les colères du Très-haut sont toujours tempérées par des visées de clémence et d'amour.

C'est ce que votre foi vous fera reconnaître Messieurs, et dans les calamités qui frappe-

ront vos contemporains, et dans celles qui pourraient vous atteindre vous-mêmes. Notre siècle a été fécond en cataclysmes de plus d'une espèce; nous avons assisté à bien des effondrements successifs. Ceux qui croyaient à la stabilité des choses humaines, s'étonnent de se voir tout à coup entourés de ruines, et se demandent parfois comment Dieu permet de semblables bouleversements. Ce n'est point le moment d'entrer dans la discussion de ce redoutable problème. Mais ce qu'il faut dire du moins, c'est que la Providence ne perd jamais de vue les intérêts de ses élus. Elle trouve le secret de former des saints au moyen de ces catastrophes, qui sauveront peut-être plusieurs de ceux qu'on aurait cru perdus, et contribueront à faire monter plus haut des chrétiens dont la vertu serait demeurée à un niveau inférieur.

Ce n'est pas Noé seulement qui grandit dans l'épreuve. Bien d'autres après lui devront en partie leur valeur morale aux circonstances difficiles où ils auront été placés; je veux dire aux contradictions dont

ils seront devenus l'objet, ou aux efforts insolites qu'il leur aura fallu faire pour résister au torrent du mal et ne pas imiter la perversité de la multitude. Et dans cette multitude même, qui semble vouée à la perdition, plus d'un se retournera vers Dieu, à l'heure des suprêmes angoisses, quand tout espoir humain aura disparu, et qu'il ne restera plus d'autre jour que du côté des choses éternelles.

Voilà pourquoi un père de famille ne devra point se laisser abattre, alors même que les résultats auraient trompé toutes ses espérances. Il arrivera souvent qu'un de ceux qu'il a le plus aimés, et qu'il désirait plus ardemment soustraire au péril, sera entraîné hors de l'arche. Peut-être cet éloignement n'est-il que momentané. Après quelques expériences malheureuses, on verra l'imprudente colombe revenir en hâte au centre béni dont elle ne devait pas s'écarter ; le père, s'il le faut, étendra la main pour la ressaisir ; du moins il lui facilitera l'accès et ouvrira la porte au bon mouvement qui ramène vers lui un en-

fant égaré. Mais alors même qu'il aurait longtemps attendu en vain, qu'il ne croie point encore à une perte définitive.

Il est, à vrai dire, des douleurs paternelles qui semblent ne comporter aucune consolation. Supposons qu'après avoir roulé d'abîme en abîme, un jeune homme ait fini par laisser au fond du précipice non seulement sa moralité et son honneur, mais encore sa santé et sa vie, que dire à de pauvres parents qui pleurent? Quel espoir évoquer pour eux, en face d'une destinée qui semble à jamais compromise?

S'il arrive que nous soyons témoins de ces désolations, nous serait-il défendu de leur rappeler le fait attesté par le prince des Apôtres. Dans cette race corrompue et tristement impénitente que le Ciel irrité ensevelit sous les flots, la Sainte Écriture nous montre des âmes justifiées par le repentir de la dernière heure. Pourquoi refuser d'admettre qu'une dernière lueur ait pu se lever même sur ces morts tragiques, même sur ces dénouements qu'aucun signe de grâce ou de repentance n'a

marqués, et qui venaient clore une existence pleine d'agitation et de désordre ?

Je n'en dirai pas davantage. Qu'il me suffise d'avoir ouvert ces horizons, qui appartiennent essentiellement à notre sujet. Personne d'entre vous, j'en suis sûr, n'aura jamais besoin d'y jeter les yeux pour ce qui le concerne. Car, avec l'aide du Ciel, vous verrez tous ceux que vous avez fait entrer avec vous dans l'arche des principes chrétiens, y demeurer constamment et y trouver la sécurité. Conduits ensemble par la main d'une Providence attentive, ils seront préservés du désastre commun ; ils contribueront à former des générations nouvelles supérieures à celles qui les avaient précédés, et capables de réparer leurs fautes.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Les trois fils de Noé.

MESSIEURS,

Après la destruction, voici une ère nouvelle qui va s'ouvrir. La vieille humanité n'est plus. Il semble que ses vices et sa corruption doivent rester à jamais ensevelis dans ces gouffres immenses du déluge, que la colère divine avait ouverts. A ce premier rayon d'un soleil qu'on avait pu croire éclipsé pour toujours, sur cette terre qui vient d'émerger de l'abîme, quel est le spectacle qui va tout d'abord s'offrir à notre regard ?

Une seule famille est survivante ; et c'est sur elle que reposent toutes les espérances de l'avenir. A sa tête, je vois un homme dont la Sainte Écriture n'a pas craint de tracer le portrait, en lui attribuant une beauté morale qui ne saurait guère être surpassée. Noé, nous dit-elle, a été trouvé d'une perfection accomplie ; c'est un juste, et en des temps de colère c'est lui qui a opéré la réconciliation avec le Ciel[1].

Une époque qui possède un pareil trésor ne saurait paraître complètement deshéritée. Quels qu'aient pu être ses malheurs, ils ne seront pas absolument irréparables ; car il y aura un point d'appui sur lequel on pourra encore édifier de grandes choses. Aussi avait-il deviné juste, le père de cet homme, lorsque choisissant un nom pour son enfant, il s'était écrié : *Celui-ci nous consolera de toutes nos peines, de tous nos travaux sur cette triste terre que le Seigueur a maudite*[2]. L'accomplis-

1. Noe inventus est perfectus, justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. (Eccli., XLIV. 17.)

2. Iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum in terra cui maledixit Dominus. (Gen., V. 29.)

sement de cet oracle commence. Le patriarche que nous avons vu si habile à conserver les siens au milieu du désastre qui frappait tous les autres, va maintenant les initier à la nouvelle existence qui va leur être faite. Vous le savez, ce séjour dans l'arche n'a qu'un temps. Tôt ou tard il faut en sortir et faire acte de sa liberté, sous sa responsabilité personnelle.

L'influence du père, dans cette seconde période, n'est plus aussi efficace, aussi décisive que dans la première. Tout dépendait de lui, lorsqu'on était à l'abri sous le toit qu'il avait préparé, enfermé dans le vaisseau façonné de sa main. L'heure sonne bientôt où chacun de ces fils si soigneusement tenus à l'écart du péril, va marcher de lui-même et prendre une direction à ses propres risques. Cette heure-là est souvent pleine d'angoisses pour le chef de famille. Cette sortie de l'embarcation providentielle l'inquiète, lui cause mille soucis pour ceux qu'il aime. Car le sol où ils vont mettre le pied leur est encore inconnu ; si on a lieu de le croire suffisamment solide, après

que la colombe a rapporté le rameau d'olivier, il est pourtant fort à craindre qu'il n'offre en beaucoup d'endroits une surface mouvante, trompeuse, sorte de limon et de marécage, où rien n'est plus ordinaire que de s'embourber et de se voir exposé à périr. L'expérience est dangereuse, la transition délicate.

Et de fait, sur ces trois jeunes hommes, gardés si merveilleusement et destinés à devenir la triple tige de l'humanité nouvelle, nous ne tarderons pas à constater que deux seulement sauront rester dignes de leur père, et de la protection exceptionnelle dont ils ont été l'objet, tandis que leur frère s'oubliera misérablement, au point d'encourir la malédiction paternelle.

C'est ce tableau éminemment instructif que nous avons à retracer aujourd'hui. Aurai-je besoin d'en faire ressortir les applications ? Les faits que nous devrons rappeler ne parlent-ils pas d'eux-mêmes ? Cela nous permettra d'être court. Quelques traits empruntés à nos Livres Saints suffiront pour nous mettre à même de recueillir les leçons

renfermées dans cette histoire. Le second berceau de l'humanité ne nous en offre pas moins que le premier ; et celles-ci pour être plus voisines de nous, ne perdent rien de leur opportunité, ni de leur éloquence.

I.

Les eaux, sur l'ordre de Dieu, avaient envahi le globe et venaient de détruire la race coupable. La même puissance qui leur avait lâché la bride, dut bientôt les faire retourner en arrière. Est-ce que les lois naturelles ne sont pas dans la main de celui qui les a établies? D'ailleurs, qui sait si ce n'était point assez de les laisser à leur action propre, pour amener d'abord les effets qu'en attendait la divine justice, ensuite, ceux que réclamait la suprême miséricorde ?

L'équilibre un moment troublé tend à se refaire. Poussées par la gravitation à laquelle la matière est soumise, les mers rentrent dans

leur lit, les fleuves retrouvent le bassin où ils recueillent les eaux éparses de toute une contrée. Comme au jour de la grande division que Moïse a signalée à l'origine, on voit de nouveau émerger les continents, tandis que l'immensité des océans remplit le reste de l'espace. C'est alors qu'au signe donné par le Ciel, s'opère la sortie de l'arche, après que Noé et ses enfants y étaient demeurés sept mois entiers.

Le premier soin du patriarche échappé avec les siens au grand cataclysme, fut de prouver sa reconnaissance à la Divinité. Le récit sacré nous le montre contruisant un autel, puis choisissant parmi les animaux purs qu'il avait sauvés avec lui, des victimes dignes d'y être immolées; il offre ainsi successivement toute une série d'holocaustes; comme si chacun des groupes miraculeusement préservés devait payer son tribut à part, en même temps que tous servent à attester la gratitude de l'homme leur roi et leur maître.

On conçoit sans peine de quels sentiments profonds devaient être pénétrés ceux qui seuls

avaient survécu à l'universelle destruction. Au milieu de ces spectacles de mort, quelle joie pour eux de se retrouver pleins de vie ! De quels yeux remplis d'émotion le fils de Lamech devait-il regarder ses enfants, unique espoir de l'humanité nouvelle, qui lui devenaient plus chers encore, depuis qu'il avait tant fait pour les soustraire à la ruine commune ? Alors sans doute l'amour de Dieu déborda dans son cœur ; le besoin qu'il éprouvait de rendre grâces le pressa, avant tout autre soin, d'accomplir ces rites religieux, où il est facile de retrouver de nouveau toute la religion de ces anciens temps.

Vous remarquerez, Messieurs, que c'est le père de famille qui exerce les fonctions du sacerdoce. Plus tard, viendra la loi qui attribuera cet office à la postérité d'Aaron. Jusqu'à présent nul commandement positif n'a été promulgué, et l'on reste sous l'inspiration de la nature. Or la nature veut que le chef de la maison soit l'organe de ses subordonnés dans les rapports qu'ils ont avec Dieu. Vous observerez aussi que la pratique du sacrifice san-

glant s'est conservée. Dans l'histoire d'Abel, nous en avons constaté l'origine ; des siècles se sont écoulés sans rompre cette chaîne des vieilles traditions; et l'ère nouvelle qui va s'ouvrir est inaugurée par le même acte.

Bien que ces offrandes d'animaux n'aient pas de valeur par elles-mêmes, elles en empruntent une considérable aux dispositions de celui qui les fait. Voilà pourquoi la Sainte Écriture ajoute que l'oblation de Noé monta vers le ciel en odeur de suavité ; non que Dieu se plaise dans la vue du sang ; mais le parfum qu'il respire avec délices, c'est la foi de cet homme et sa persévérance au milieu des contradictions ; c'est l'obéissance dont il a fait preuve en construisant l'arche ; c'est la patience résignée qu'il a déployée dans cette réclusion forcée durant un temps considérable.

Heureux père, combien il diffère de celui par la faute duquel le monde entier est encore sous l'anathème ! Le premier homme avait, pour ainsi dire, ouvert l'écluse par laquelle un déluge d'iniquités s'était précipité sur la terre;

Le second a trouvé le secret de ne point être submergé par les grandes eaux; et parce qu'il en sort victorieux, il lui sera donné de remplir dignement le rôle où son ancêtre s'est compromis. Que dis-je? il aura l'honneur de représenter un autre Adam, qui viendra un jour peupler l'univers d'une humanité nouvelle et régénérée.

Nos témoignages de reconnaissance envers le ciel appellent immédiatement sur nous de plus grands bienfaits. Aussi la réponse de Dieu au sacrifice que Noé lui a offert ne se fait pas attendre. Et cette réponse est une promesse de ne plus détruire la race humaine par un sinistre semblable à celui qu'elle vient de subir. Le déluge noachique sera le dernier; c'est un engagement que prend le Créateur; et désormais les saisons se succéderont dans un cours régulier; la nuit et le jour alterneront sur les deux hémisphères [1].

1. Nequaquam ultra maledicam terræ propter homines. Non igitur ultra percutiam omnem animam viventem sicut feci. Cunctis diebus sementis et messis, frigus et æstus, æstas et hiems, nox et dies non requiescent. (Gen. VIII, 22.)

Comme gage de cette promesse, Dieu assigne à son serviteur l'arc-en-ciel. Ce qui ne veut pas dire que son apparition soit autre chose qu'un phénomène naturel, un résultat des lois physiques; mais rien n'empêche d'attacher à un fait semblable le souvenir du pacte divin ; surtout s'il est vrai, comme plusieurs le pensent, qu'il ne s'était point encore produit aux yeux des hommes, à raison des conditions climatériques dans lesquelles on avait vécu jusqu'alors. En effet, Messieurs, le monde peut bien être une machine parfaitement montée, où chaque changement arrive à son heure, en parfaite correspondance avec le plan providentiel, sans qu'il soit besoin d'y multiplier les miracles.

Mais alors même que la formation de l'arc lumineux dans les nues n'aurait pas eu à cette époque un caractère de nouveauté, Dieu ne pouvait-il lui donner une signification parfaitement conforme à sa nature, qui est d'annoncer la cessation de la pluie ou du moins de montrer qu'elle n'est que locale? Désormais chaque fois que le phénomène se

produit, il semble rappeler aux hommes la promesse divine et leur dire : Soyez sans crainte, si les eaux du ciel tombent sur certains champs en abondance, le soleil brille ailleurs ; par conséquent ce n'est pas le renouvellement du fléau qui pourrait vous faire craindre une nouvelle destruction de l'espèce humaine [1].

Le patriarche et ses fils reprenant possession de la terre délaissée par les eaux, une nouvelle investiture semblait nécessaire. Aussi voyons-nous qu'ils sont installés solennellement dans leur domaine, comme Adam au premier jour de la création. Ils auront sous leur puissance tous les animaux de la terre ; mais ils respecteront la vie de leurs semblables, sous peine d'attirer sur eux le courroux du ciel. Puis la bénédiction féconde déposée à l'origine sur la famille humaine est renouvelée : *Croissez*, leur est-il dit, *multipliez-*

1. Arcum meum ponam in nubibus et erit signum fœderis inter me et inter terram ; cumque obduxero nubibus cœlum, apparebit arcus meus in nubibus. Et recordabor fœderis mei vobiscum... et non erunt ultra aquæ diluvii ad delendam universam carnem. (Gen., IX. 13-15.)

vous et couvrez le globe. On se croirait revenu à l'aurore des temps.

Mais non, tout est changé. L'homme n'est plus innocent, comme au sortir des mains de Dieu ; les animaux ne lui sont plus soumis, et il faudra employer la violence pour les faire obéir : *Terror vester ac tremor sit super cuncta animalia terræ*[1]. Leur chair est assignée en nourriture aux hommes, ce que nous n'avions pas vu avant le déluge ; et pourtant il ne faudrait pas se hâter de conclure que le régime avait été jusqu'alors exclusivement végétal ; mais voici qu'à cette occasion, intervient une interdiction positive, qui rappelle la défense portée dans le paradis terrestre.

Au premier homme Dieu avait imposé de s'abstenir d'un fruit marqué de sa main ; de l'humanité nouvelle, qui reconnaîtra Noé pour père, il exige de même un signe de soumission. On ne mangera pas le sang de la victime avec sa chair, *excepto quod carnem cum sanguine non comedetis*[2]. Pas plus que l'ancienne, cette

1. Gen., IX, 2.
2. Ibid., 4.

restriction ne découlait de la loi naturelle; c'était une volonté spéciale de Dieu et un commencement de loi positive. Or, à la différence du commandement de l'Éden, celui-ci sera durable et traversera les siècles; obligatoire de tout temps pour Israël, promulgué de nouveau par les Apôtres, au moment même où ils déclarent les chrétiens affranchis des prescriptions mosaïques. On se rappelle en effet que le concile de Jérusalem enjoint de s'abstenir non seulement des viandes immolées aux idoles, mais aussi du sang et des animaux suffoqués [1]. C'était bien le précepte antique, renouvelé sous le règne de la grâce; mais il n'est plus désormais qu'une mesure disciplinaire que le temps abolira, quand les raisons qui l'avaient fait maintenir auront cessé.

Son principal motif, on le comprend, avait été d'inspirer aux hommes l'horreur du sang versé, et par conséquent d'adoucir leur caractère. Voilà pourquoi cette défense était immé-

1. Ut abstineatis vos ab immolatis simulacrorum et sanguine et suffocato. (Act., xv. 29.)

diatement suivie de la peine portée contre l'homicide. La vie de la créature intelligente est si précieuse aux yeux de Dieu, qu'il se charge lui-même d'en être le vengeur contre quiconque, homme ou animal, viendrait à y porter atteinte [1].

La parole divine ajoute : Celui qui aura versé le sang de son frère, on versera aussi son sang, car l'homme a été créé à l'image de Dieu. Voilà, Messieurs, ce redoutable droit de vie et de mort, sur lequel on a tant discuté depuis. Le voilà reconnu à l'humanité nouvelle, conféré collectivement, non point à tel ou tel particulier, mais à l'ensemble, à la société qui déjà est en germe dans cette famille, puis qu'elle en va sortir. Nous avons là une réfutation péremptoire des erreurs qui ont surgi de notre temps autour de la question. Réfutation de ceux qui nient l'existence de ce pouvoir redoutable ;

1. Sanguinem enim animarum vestrarum requiram de manu hominis... Quicumque effuderit humanum sanguinem fundetur sanguis illius ; ad imaginem quippe Dei factus est homo. (Gen., IX. S. T.)

réfutation de ceux qui tout en le reconnaissant, ne voudraient lui assigner qu'une origine tout humaine. Ces derniers, sans s'en apercevoir, détruisent leur propre affirmation. Car si on ne remonte plus haut que l'individu, plus haut que la société elle-même, il est impossible de donner une base solide au droit de punir, et surtout de punir en ôtant la vie. De là ces théories nouvelles et insensées qu'on émet encore dans certains livres.

Ce n'est point le lieu d'aborder une discussion qui nous entraînerait trop loin de notre but. Qu'il nous suffise, Messieurs, de retenir cette sentence prononcée par Dieu même, à savoir que l'homme ayant été fait à l'image de son Créateur, attenter à ses jours est un crime qui doit être lavé dans le sang du coupable.

Le patriarche reçut-il alors une révélation plus complète ?

Il est un ensemble de préceptes qui se sont conservés traditionnellement sous son nom, sorte de décalogue anticipé, qui devait suffire avant celui du Sinaï. Ces *Com-*

mandements de Noé ne sont guère qu'une traduction des règles de la loi naturelle, rangée sous sept chefs principaux : 1° obligation de rendre à Dieu un culte extérieur et de fuir l'idolâtrie ; 2° respect pour le nom du Seigneur ou horreur du blasphème ; 3° prohibition de l'homicide ; 4° ordre des mariages ; 5° respect de la propriété d'autrui ; 6° soumission au pouvoir ; 7° interdiction d'user de la chair sanglante des animaux.

La Sainte Écriture se tait sur l'existence de cette communication divine. Mais ce qu'il est impossible de révoquer en doute, c'est que celui qui avait été choisi pour être la tige de la nouvelle race, lui conservait le dépôt des anciennes révélations. Il lui gardait aussi la connaissance des arts, telle qu'elle existait avant le déluge. Rien n'était perdu de ce que le travail et le génie des découvertes avaient précédemment acquis. Aussi verrons-nous l'humanité renouvelée prendre rapidement son esssor ; heureuse si ses progrès moraux étaient en rapport avec le développement matériel de la civilisation et du bien-être !

II

Le nom des trois enfants de Noé se lit encore, à l'heure qu'il est, dans les trois grandes familles entre lesquelles se répartissent les peuples. La race Sémitique ou Syro-Arabe, la race Aryenne ou Indo-Germanique, et la race Chouschite ou Chamitique sont comme les branches-mères qui, partant du même tronc, donnent ensuite naissance aux ramifications secondaires. Et non seulement l'existence de ces divisions ethnographiques correspond au récit de la Genèse, mais leur situation morale se rattache de même à ce que nous raconte le texte sacré.

Rien de plus connu que ce récit. Noé cultivait la vigne; ayant pour la première fois trouvé le moyen d'exprimer le vin, il en expérimenta les effets et tomba dans une ivresse involontaire. On se rappelle l'insultante attitude de Cham vis-à-vis de son père endormi,

et la respectueuse conduite des deux autres frères. A son réveil, le patriarche s'indigne et prononce une malédiction dont l'efficacité se fera sentir à travers tous les siècles.

Ce ne sont point nos seules Écritures qui ont conservé ce souvenir ; il se retrouve presque avec les mêmes termes, dans les traditions des Indiens. Les Espagnols abordant en Amérique rencontrèrent aussi cette croyance parmi les habitants de Cuba ; peut-être faut-il en reconnaître quelques traces dans le mythe de Saturne et de ses trois fils[1]. Toujours est-il que ce fait, si simple qu'il paraisse, a une portée considérable dans l'ordre moral et devait singulièrement servir à l'instruction de tous.

Remarquez, en effet, Messieurs, que le fondement de la famille humaine est le respect du père. Dès lors, quoi de plus important que d'imprimer fortement cette vérité dans les esprits, par un exemple saisissant et facile à comprendre ? En outre, pour que l'homme

1. Cf. Darras. Hist. de l'Egl. tom. 1. p. 321 et suiv.

garde sa dignité, rien n'est plus nécessaire que de lui faire concevoir une horreur profonde de cette profanation de lui-même ou des autres, qui s'appelle l'immoralité. Un regard impur est déjà une dégradation. Un sourire messéant, une plaisanterie malsaine constituent une souillure. Telles sont les deux grandes leçons qui vont ressortir du récit biblique. Et pour les rendre plus frappantes, la Providence divine va les incarner, en quelque sorte, dans toute une race, qui portera sur elle le stigmate de la faute paternelle.

Le chef de cette race, dit saint Jean Chrysostôme, se rendit coupable d'insulte envers l'auteur de ses jours; il oublia le respect que les enfants doivent à leurs parents; il publia la honte de son père, et chercha à attirer ses frères à lui faire la même injure[1]. Il n'est donc point étonnant que ce mépris des lois les plus saintes attire sur lui un terrible châtiment. Objet d'une sollicitude toute spéciale

1. Contumeliosus fuit patri, oblitus est honoris quem debent parentibus filii, prodidit peccata, fratres suos voluit allicere et socios facere suæ contumeliæ. (Chrys. in. h. l.)

de la part de Dieu, qui l'a préservé, lui aussi, de la grande destruction; béni récemment encore, en compagnie de ceux qui sont sortis avec lui de l'arche, il est d'autant moins excusable qu'il a reçu du ciel plus de bienfaits, et que, devant faire souche pour la nouvelle propagation du genre humain, sa responsabilité était par là-même plus étendue. Rien donc ne sera mieux motivé que l'indignation de Noé à son réveil, ainsi que la malédiction qui va sortir de sa bouche. Toutefois l'anathème paternel respectant celui qui a été personnellement l'objet de la bénédiction divine, l'atteindra d'une manière plus sensible dans son fils Chanaan et dans toute sa postérité.

Il nous faut entendre cette parole solennelle qui se vérifie encore de nos jours. Les bénédictions du juste, dit saint Chrysostôme sont en même temps une prophétie [2]. Sous l'action de l'Esprit de Dieu, Noé va lever en partie le voile qui recouvre l'avenir, pour marquer chacun de ses enfants du caractère qui lui

2. Non aberrabit quis si dixerit benedictiones justi prophetias esse. (Chrys. in. h. 1.)

sera propre, et révéler d'avance les destinées de leur race. Il s'adresse d'abord au fils du coupable :

Maudit soit Chanaan,
Il sera l'esclave des esclaves de ses frères [1] !

C'est la première fois que le mot sinistre exprimant la servitude se rencontre dans nos Livres Saints [2]. Auparavant une noble et raisonnable égalité régnait parmi les hommes. Ils se servaient eux-mêmes et l'honneur était pareil entre tous [3]. Le péché renverse ce bel ordre. C'est lui qui introduit la sujétion d'une part, la domination de l'autre. Il y aura des infériorités de race, faciles à constater dans tous les temps ; si bien que, quand même l'égalité aura été établie par la loi, elle se refusera encore à entrer dans les mœurs, parce qu'elle semblera exclue par la nature.

1. Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis. (Gen., IX. 25.)

2. C'est la remarque de saint Augustin : Nusquam scripturarum legimus servum, antequam hoc vocabulo Noe justus peccatum filii vindicaret. (de Civ., Dei., l. XIX. 15.)

3. Sibiipsis quique ministrabant eratque par omnium honor. (Chrys., in. h. l.)

Les Chamites ou Chananéens furent de bonne heure profondément corrompus. Leur religion même était empreinte d'un matérialisme abject, comme le témoignent les monuments qui nous restent encore des époques les plus reculées. Ce que nous connaissons du symbolisme adopté par eux, révèle un sensualisme plein de honte ; et l'on peut dire que c'est de cette source infecte que dériva ce qu'il y avait de plus immoral dans le polythéisme des Grecs et des Romains.

Néanmoins cette race arriva promptement à une sorte de civilisation brillante. C'est elle qui peupla en partie la Chaldée, l'Assyrie, la Palestine, l'Arabie, l'Égypte, l'Éthiopie; mais presque partout pour céder bientôt la place aux Sémites. De même, dans la Perse et dans les Indes, les colonies Phéniciennes seront supplantées par les Aryas descendant de Japhet. Nulle part aujourd'hui les fils de Cham n'ont une existence nationale tranquille et assurée. On connaît le mot d'Annibal : *Agnosco fortunam Carthaginis.* Ce mot résume la situation de la race entière. Ce n'est point

un *fatum* aveugle; c'est la malédiction prononcée par le vieux patriarche, qui plane, en quelque sorte, sur elle, montrant à tous les siècles quelle est l'effroyable portée d'un anathème sorti de la bouche d'un père, et que Dieu a confirmé. Vous diriez presque, dans cette grande famille, la transmission héréditaire d'un second péché originel; toutefois celui-ci n'imprime pas par lui-même de tache aux âmes; ses effets sont surtout extérieurs, et c'est à l'ordre temporel qu'ils appartiennent, du moins directement. Ils n'en sont pas pour cela moins visibles, ni moins durables.

Du reste, la race dont nous parlons ne les a que trop mérités dans tous les temps. Si elle a créé des empires florissants, ils n'étaient point fondés sur la vertu, j'entends même sur cette vertu purement humaine, qu'on a pu trouver dans les autres civilisations. Or, à la longue ce sont les populations viriles et honnêtes qui l'emportent, tandis qu'on voit tomber à un rang inférieur les races corrompues et dégénérées. Telle est la loi de l'histoire; c'est elle qui assure d'avance la

supériorité aux descendants des deux autres frères.

III

Béni soit le Seigneur Dieu de Sem
Et que Chanaan soit son esclave [1] !

Pourquoi la bénédiction du vieux patriarche remonte-t-elle à Dieu au lieu de descendre sur son fils ? C'est répond Saint Jean Chrysostôme afin de devenir plus efficace, car la main du Seigneur s'ouvre plus large sur ceux à l'occasion desquels on lui a offert plus d'actions de grâces [2]. Le sens de cette parole de Noé est facile à saisir, et, comme nous le voyons, il renferme une double prophétie.

Quelle sera la bénédiction particulière des Sémites ? Avant tout, c'est que Jéhova sera leur Dieu d'une manière spéciale. Ce sont eux

1. Benedictus Dominus Deus Sem ; sit Chanaan servus ejus. (Gen., IX. 26.)

2. Tum uberior solet istis benedictio dari propter quos ipse benedicitur. (Chrys., in. h. l.)

qui le connaîtront, qui conserveront son culte au milieu de l'idolâtrie devenue générale. Ils formeront la nation choisie qui sera placée sous sa protection, pour laquelle il multipliera les miracles, à qui sera confié le dépôt des divines promesses. Que de choses contenues dans ce simple mot : *Deus Sem!* Ce n'est pas que les autres races soient répudiées ; mais celle-ci est adoptée d'une façon plus expresse. Le Dieu de Sem deviendra bientôt le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob. Les plus illustres représentants de cette branche aînée seront en même temps les serviteurs les plus dévoués de la divinité adorée par l'ancêtre commun. C'est de leur sang que se formera le peuple duquel le Psalmiste pourra dire : *Benedictus populus cujus Dominus Deus ejus* [1]. En cette fidélité à la religion antique et aux traditions des premiers jours consistera la supériorité de la descendance du premier fils de Noé. Elle n'a pas besoin d'une autre bénédiction, car celle-ci les ren-

1. Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. (Ps., CXI, III, 18.)

ferme toutes. Heureuse, dirons-nous à notre tour, la famille qui garde fidèlement le trésor de sa foi ! Heureux le père qui lui a laissé en mourant ce legs précieux, dans lequel consistera sa principale richesse ! Un pareil héritage lui vaudra mieux que ces colossales fortunes que plusieurs voudraient transmettre après eux, et qui ne sont souvent qu'une cause trop féconde de douleurs.

Le patriarche renouvelle pour Sem, ce qu'il a déjà affirmé d'une manière collective pour lui et pour son frère : *Sit Chanaan servus ejus !* Un jour viendra, et il n'est pas bien loin, où cet oracle s'accomplira à la lettre. Dieu donnera lui-même aux Sémites la terre possédée par les fils de Chanaan. Ceux-ci, vaincus par le chef du peuple choisi, seront en grande partie voués à l'extermination ; et quant au petit nombre auquel on fera grâce, comme aux Gabaonites par exemple, ils resteront dans un état de dépendance et d'infériorité vis-à-vis des tribus victorieuses.

IV

La bénédiction du troisième fils de Noé suppose celle que nous venons d'entendre :

Que Dieu dilate Japhet et qu'il habite dan les tentes de Sem.
Et que Chanaan soit son esclave [1].

Il y a ici une allusion intraduisible au nom même de Japhet, qui dans la langue sacrée signifie *étendre* ou *dilater*. Rien n'est plus en rapport avec l'événement que cette promesse. Des trois races, c'est celle qui s'est multipliée davantage et a occupé de plus vastes espaces. On a dit avec raison que *l'audax Japeti genus* a rempli l'univers. C'est à lui qu'appartient cet ensemble de peuples que les Juifs avaient coutume d'appeler *les Nations* ; et nous-mêmes nous nous rattachons à cette descendance.

1. Dilatet Dominus Japhet et habitet in tabernaculis Sem ; sitque Chanaan servus ejus. (Gen., IX. 27.)

Mais que veut dire la seconde incise de l'oracle : Que Japhet *habite dans les tentes de Sem?*

Deux interprètes autorisés de la tradition vont nous le faire comprendre. Le patriarche, dit saint Jean Chrysostôme, indique par là que les nations jouiront un jour des biens spirituels qui avaient été préparés aux Israélites en si grande abondance [1]. C'est, reprend à son tour saint Augustin, comme si Noé s'écriait : Que Sem habite dans les églises, que les fils des prophètes, c'est-à-dire les Apôtres, auront construites [2]. Les deux explications fournissent le même sens. On voit par là combien le regard inspiré du vieillard plongeait au loin dans l'avenir et en décrivait fidèlement les phases. Les gentils sont venus prendre possession de ces trésors que gardait avec soin le peuple de Dieu. La postérité du troisième fils a hérité des richesses possédées par celle de son aîné. Nous sommes des enfants de Japhet qui habitons dans les tabernacles de Sem.

1. Significat gentes frui cæpisse iis quæ Judæis parata et adornata erant. (Chrys., in. h. l.)

2. Habitet in ecclesiis quas filii prophetarum Apostoli construxerunt. (Aug. cont. Faust., xii. 24.)

Ainsi la voie est ouverte devant les descendants des trois patriarches. Mais les directions qu'ils vont prendre seront bien différentes. La tradition qui leur est commune s'altérera rapidement chez la plupart d'entre eux, jusqu'à ce que vienne le jour qui doit les rassembler enfin de nouveau dans une même croyance et dans une même adoration.

Avant de conclure, tirons de ce récit deux instructions qui sont faites pour nous.

Vous remarquerez d'abord, Messieurs, que l'admirable vertu de Noé ne l'a pas empêché d'avoir un fils indigne. Faudra-t-il s'étonner que le même fait se reproduise parmi nous, à la grande douleur de quelques-uns, et peut-être à la honte des noms auparavant les plus purs. Tel est le résultat inévitable de la liberté humaine. Si c'est une sorte de loi qu'il y ait ressemblance entre les pères et les enfants, cette loi souffre de nombreuses exceptions ; et le cas n'est pas rare où au lieu de rapprochements on ne trouve que des contrastes. Dieu veuille épargner à tous les chefs de famille la triste nécessité où se trouva le patriarche, de

lancer sur le coupable une si effroyable malédiction! Mais aussi quel cœur dénaturé que celui qui n'a pu être fléchi ni par la piété filiale, ni par la reconnaissance envers son sauveur. N'était-il pas deux fois père, l'homme qui, après avoir engendré selon la nature, avait ensuite par sa vertu mérité de préserver les siens du désastre universel? C'était peu pour lui d'avoir fondé une famille, s'il ne la tenait à l'abri de la corruption devenue générale, et, par suite, s'il ne l'exemptait des fléaux que cette corruption ne manque presque jamais d'attirer sur le monde. Avec tant de titres à la gratitude de ses fils, il ne peut parvenir à trouver grâce devant l'un d'entre eux. Devrons-nous, encore une fois, être surpris de rencontrer çà et là au foyer domestique, le même oubli des bienfaits, le même mépris du devoir le plus sacré et le plus élémentaire?

Il n'est point d'homme si bon, si dévoué, qui puisse absolument se promettre de faire persévérer dans le bien ceux qui lui doivent tout. Il aura beau les avoir garantis comme par miracle aux époques dangereuses de la

vie ; restés sans atteinte au milieu du déluge, ils trouveront moyen de se perdre, alors que ne s'ouvrent plus auprès d'eux que des abîmes faciles à éviter ; tant il est vrai qu'on ne saurait jamais répondre du lendemain, et que c'est folie de s'abandonner à une sécurité trompeuse ! Des hommes dont la jeunesse était demeurée pure se démentent plus d'une fois quand l'âge mûr est arrivé. Ceux pour qui Dieu et la famille avaient fait davantage tomberont plus bas que les autres, s'ils n'ont soin de se garder et d'exercer sur leur cœur une incessante vigilance.

Disons-le, néanmoins : au risque de rencontrer un Cham ou un Chanaan, ce que nous pouvons souhaiter de plus heureux, c'est de voir à la tête des familles des justes qui rappellent Noé. Un seul de ces justes a sauvé l'humanité d'une complète destruction ; plusieurs imitateurs de sa vertu ne pourraient-ils aujourd'hui nous faire échapper au naufrage ? J'aime à croire que le Ciel compterait avec eux, comme il l'a fait avec leur prédécesseur.

Aussi, dans les moments où tout périclite et semble compromis, nous tournons avec empressement nos regards vers ce petit nombre de chrétiens intrépides, qui s'enferment dans leurs croyances comme dans une arche, de peur d'être entraînés par le courant des nouvelles doctrines. Si notre génération doit être épargnée, ce sera sûrement en leur considération. Et lors même qu'un jugement sévère serait irrévocablement porté contre nos contemporains, eux du moins sauront surnager au milieu des flots, avec la gloire de réserver pour l'avenir le germe d'une humanité meilleure.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Abraham, sa vocation.

Messieurs,

Je vous disais au début de ces conférences que les familles dont nous parle la Bible, ne sont point prises, pour ainsi dire, au hasard. Si l'Esprit Saint les a choisies entre toutes les autres, pour immortaliser leur mémoire dans la Sainte Écriture, c'est afin que tous les connaissent et puissent en faire l'objet de leurs méditations.

Aussi les docteurs chrétiens reviennent-ils souvent sur l'étude de ces personnages. On

peut dire que, pendant de longs siècles, tel a été le fond de la prédication des Pères et des hommes apostoliques. Et pour que cet enseignement devînt plus populaire, on l'offrait aux yeux en même temps qu'on le propageait par la parole. Nos monuments religieux sont pleins de ces grands souvenirs. Les scènes de l'Ancien Testament y alternent avec les épisodes évangéliques ; et dans une apparente confusion, ils s'éclairent mutuellement, s'expliquent ou se commentent les uns les autres. Un grand intérêt dogmatique s'attache sans aucun doute à ces représentations; mais la leçon morale qui en sort n'a pas moins d'importance.

C'est surtout à ce second point de vue que nous nous plaçons dans les considérations que nous avons entreprises. Encore, vous le savez, avons-nous soin d'en limiter l'étendue, en demandant seulement aux faits et aux personnes de nous faire mieux comprendre les devoirs de la vie domestique.

Or, nous voici en présence d'un modèle à qui nul ne disputera la première place.

Il est, en effet, un nom entouré d'une popularité sans égale, surtout en Orient. Quelles que soient les dissensions civiles ou religieuses qui divisent ce pays, tous le respectent également et tiennent à honneur de s'y rattacher. Abraham est le père commun de ces races diverses; il est pour toutes les sectes l'ancêtre vénéré, la grande figure qui domine l'histoire; tandis que juifs et chrétiens saluent en lui le père des croyants, les enfants de Mahomet révèrent sa mémoire et gardent sa cendre avec de jalouses sollicitudes.

Non content de reconnaître sa grandeur réelle, l'arabe lui a fait une légende et, pour le rehausser, il ajoute à son histoire je ne sais quelles anecdotes fantastiques ou bizarres. En vérité, il n'en était pas besoin. Le récit de la Genèse suffit amplement pour mettre ce grand caractère dans tout son jour, et pour lui assurer l'admiration de tous les siècles.

Ainsi, Messieurs, je n'aurai guère autre chose à faire que de suivre fidèlement avec vous la narration du Livre sacré. S'il est des détails qui appartiennent moins à notre sujet,

vous me permettrez de les laisser dans l'ombre. Si la distance où nous sommes de ces temps reculés, ainsi que notre ignorance d'une foule d'usages si différents des nôtres, jetait çà et là quelque obscurité sur les faits, nous n'aurions point à nous étonner de ne pas tout comprendre.

Toutefois, j'ai hâte d'ajouter que les découvertes contemporaines ont singulièrement éclairé les côtés de cette histoire, qui auraient pu présenter certaines difficultés. Grâce aux travaux des assyriologues et des égyptologues, nous sommes désormais en mesure d'avoir une idée plus juste de ces époques primitives. Nous pénétrons, pour ainsi dire, dans le milieu où les patriarches ont vécu; nous voyons renaître des sociétés qu'on croyait éteintes ; les morts recommencent à parler, les hiéroglyphes se font comprendre, les textes cunéiformes, longtemps muets pour nous, racontent au long l'histoire de ces vieux jours; il n'est pas jusqu'aux salles funéraires où dorment les momies égyptiennes, qui ne rendent les plus précieux té-

moignages. A cette lumière bien des détails du texte sacré prennent une clarté nouvelle, en même temps que ses assertions sont confirmées.

Il nous sera permis de le constater en passant. Sans mettre le pied sur le domaine de la science, nous profiterons des résultats désormais acquis pour expliquer certains faits ou pour suppléer à certaines lacunes. Le cadre étant tracé d'une manière plus exacte, les personnages y apparaîtront plus en relief; nous comprendrons mieux leurs mouvements, nous nous rendrons mieux compte de leurs actes. Il faut rendre grâce à cette multitude de pionniers courageux qui, sans le savoir peut-être, sont occupés à nous frayer la route; car tout profite à la science religieuse, de même que toute parcelle de vérité conquise va grossir le trésor que possédera désormais l'humanité.

Ne poussons pas plus loin ces observations préliminaires, et abordons immédiatement la biographie du patriarche hébreu.

I

Celui qui devait être le père du peuple choisi appartenait à une race sémitique. Il était fils de Tharé, dont la famille habitait Ur-Kasdim, autrement dit la ville des Chaldéens. Longtemps on a discuté sur la véritable situation de cette cité antique. La science contemporaine proclame aujourd'hui qu'il faut l'identifier avec Mughéir, où l'on voit amoncelées en grande quantité des briques portant le signe idéographique qui correspond à Ur ou Uru. Ces ruines occupent un espace ovale de 1 kilomètre de long sur 7 kilomètres de large; et l'enceinte est encore assez bien dessinée. A l'époque reculée où nous nous reportons, Ur était la capitale du pays qui s'étend de l'Euphrate au golfe Persique. C'était une cité importante, où florissaient les sciences, les arts; elle avait ses astronomes, ses poètes, ses scribes sur argile, et ne le cédait

point encore à Babylone, dont la grandeur devait l'effacer plus tard et la faire rentrer dans l'obscurité[1].

Parmi les découvertes faites sur l'emplacement qu'elle occupait, une des plus curieuses est celle d'un temple consacré à la Lune sous le nom de Sin. Ce temple, construit en larges briques, était à étages rectangulaires d'une orientation parfaite; leurs débris forment un amas qui s'élève encore à soixante-dix pieds de hauteur, ce qui peut faire juger de ce qu'étaient les dimensions de l'édifice. On sait que dans ces contrées brûlantes, la lune avait le pas sur le soleil, suivant les ap-

1. Les fouilles de Chaldée, dues à M. de Sarzec, qui vient de fournir à notre musée du Louvre une nouvelle collection, prouvent l'existence d'un art très ancien, qui a précédé de beaucoup l'art d'Assyrie et de Ninive. D'après ces découvertes faites à Tello, dans le voisinage de Mugheïr, on voit que la Chaldée à l'époque d'Abraham devait déjà jouir d'une civilisation relativement avancée. Elle avait des artistes habiles, que la dureté de la matière sur laquelle ils travaillaient ne rebutait pas, et qui parvenaient à donner à leurs œuvres un fini de détails qu'on ne retrouve pas au même degré dans les monuments d'Assyrie. Les ruines de Tello prouvent qu'on en doit dire autant de l'architecture dans ces temps reculés.

préciations du vulgaire, parce que les ardeurs du jour sont excessives et malfaisantes, tandis que les nuits sont ordinairement délicieuses. Le nom actuel de Mughéir signifie ville de l'asphalte; c'est que cette matière y abonde, comme si le fond du sol était tout entier formé de bitume.

La Chaldée, en effet, est une terre d'alluvion, due au dépôt des deux grands fleuves qui l'arrosent et la circonscrivent. Ces dépôts s'augmentent de siècle en siècle; il s'ensuit que la mer recule constamment vers le sud. On a calculé que le continent gagne sur elle l'espace d'un mille anglais par période de soixante-dix ans. Il est même des explorateurs qui vont plus loin, et qui affirment qu'une période de trente années lui suffit pour conquérir cet accroissement aux dépens du golfe Persique.

A l'époque où naquit notre patriarche, cette contrée ressemblait à une sorte de paradis terrestre; sol enchanté, où les récoltes rendaient jusqu'à deux fois le centuple ; où l'on rencontrait de véritables forêts de palmiers,

cet arbre si précieux auquel, dit M. de Humbolt, tous les peuples ont attribué le prix de la beauté.

Selon toute apparence, la famille de Tharé était une des principales parmi celles qui habitaient le pays. Cependant elle ne résidait point dans la ville elle-même. Bien que Ur-Kasdim eût déjà ses maisons nombreuses et solidement construites, selon l'usage du temps, le père d'Abraham, en sa qualité de pasteur, élait nomade ainsi que les siens. Il avait trois fils : Aran, l'aîné de tous, qui mourut avant son père, laissant après lui un enfant mâle du nom de Loth, et deux filles appelées Melcha et Jescha. Le second fils de Tharé était Nachor, dont nous retrouverons plus loin la famille; il épousa sa cousine Melcha et ne suivit point son frère dans les lointaines migrations qu'il entreprit sur l'ordre de Dieu.

Abraham, qui n'était encore connu que sous la dénomination d'Abram (père élevé) était le troisième des frères. C'était lui qui allait jeter le plus grand lustre sur la

famille entière, et lui mériter d'être connue de tous les peuples jusqu'à la fin des siècles. Il avait épousé une femme qui s'appelait encore Saraï (ma princesse), en attendant qu'elle reçût de Dieu même le nom de Sara (la princesse), la suppression de l'affixe suffisant pour exprimer qu'elle avait vis-à-vis de tous la même excellence que son époux reconnaissait en elle. Elle était en même temps sœur d'Abraham par son père Tharé, bien que d'une mère différente; toutefois ce terme de *sœur* comme celui de *frère* ayant dans la langue sacrée une certaine extension, il est des interprètes qui identifient Sara avec Jescha la seconde fille d'Aran. Le patriarche se serait alors allié non à sa sœur paternelle, mais à sa nièce.

Vous me direz sans doute : Pourquoi ces mariages en famille et à un degré si rapproché ? Je réponds, Messieurs, qu'aucune loi positive ne les interdisait encore à cette époque, et qu'en outre, ils avaient leur raison d'être dans la difficulté de rencontrer, au sein d'une population idolâtre, de jeunes filles res-

tées pures de la contagion et fidèles à l'adoration du vrai Dieu. Il n'est pas même certain que tous les membres de cette famille, sur laquelle le choix de Dieu allait tomber, se fussent préservés du culte païen. Nachor qui refusera de partir avec son frère, ne tardera pas à avoir ses *Téraphim*, sorte de représentations superstitieuses et idolâtriques, que l'on trouvera dans la maison de son fils Laban, et qui deviendront l'occasion d'une violente querelle. C'est pourquoi Josué résumant plus tard l'histoire des ancêtres d'Israël, en face du peuple, ne craindra point de dire: Au commencement vos pères ont habité de l'autre côté du fleuve... et ils ont servi des dieux étrangers[1].

Pour Abraham du moins, rien de semblable. Aussi la première apparition divine dont il est favorisé, a lieu dans ce pays même de Chaldée, appelé quelquefois par extension du nom de Mésopotamie[2].

1 Trans fluvium habitaverunt patres vestri ab initio.. servieruntque diis alienis. (Jos. XXIV, 2.)

2. Dominus gloriæ apparuit patri nostro Abraham cum

Que lui dit alors la voix qui venait du ciel? *Sors de cette terre que tu habites, abandonne ta parenté et viens dans la contrée que je te montrerai*[1]. C'était un sacrifice pénible que lui demandait le Seigneur. Abraham n'hésite point et accomplit immédiatement l'ordre qu'il a reçu. « A la différence de son père, qui était idolâtre, dit Bossuet, Abraham ne voulut point adhérer au culte impie des Chaldéens, qui le persécutèrent[2] ».

Allait-il trouver ailleurs une liberté religieuse plus assurée, plus complète? Le patriarche ne paraît pas s'en inquiéter. Il lui suffit de connaître la volonté de Dieu. Sûr de sa protection et décidé à suivre ses ordres, il se met en mesure d'émigrer dans la direction qu'on lui indique, sans savoir même où il ira planter sa tente et fixer sa demeure. Le vieux Tharé se décida alors à l'accompagner.

Peut-être avait-il compris que le troisième

esset in Mesopotamia, priusquam moraretur in Chanaan. (Act. VII, 2.)

1. Exi de terra tua et de cognatione tua et veni in terram quam monstravero tibi (Ibid).

2. *Elévat.* VII[e] Sem. 7.

de ses fils était l'élu du ciel, sur qui allaient reposer toutes les promesses faites autrefois à Sem, le chef de leur race.

Quoi qu'il en soit, ce n'était point une entreprise si facile que de se rendre dans le pays de Chanaan, avec toute une caravane formée par la famille, les serviteurs et les nombreux troupeaux. On dut traverser immédiatement l'Euphrate et le longer quelque temps à gauche, afin d'éviter les plaines stériles et désolées qu'il aurait fallu parcourir sur l'autre rive. L'usage des bateaux et des radeaux était connu depuis longtemps. On en a la preuve dans le récit cunéiforme relatif au déluge. Mais la marche était lente. On avançait à petites journées, comme font encore les Arabes et les Bédouins conduisant avec eux tout ce qui leur appartient, suivant la coutume des nomades.

Où s'arrêtèrent les émigrants partis de la ville des Chaldéens ?

L'Écriture nous montre Abraham s'établissant tout d'abord à Haran, au nord de la Mésopotamie, dans une plaine renom-

mée pour sa fertilité. C'était une ville importante pour l'époque. Les maisons bâties en forme de pain de sucre et sans ciment recevaient la lumière par leur extrémité supérieure. Le patriarche n'en construisit point à son usage ; il campait en pleine campagne et vivait sous la tente. Ce qu'il cherchait surtout, c'étaient des pâturages pour ses troupeaux; c'était aussi cette eau vive, si rare, si précieuse, dans un pays toujours brûlé par le soleil. Aussi commença-t-il à creuser la terre pour y trouver des sources ; et l'on voit encore dans ces contrées un puits qui porte le nom de Rébecca, bien que cette femme ne dût entrer que plus tard dans la famille privilégiée.

La ville d'Haran est la Charres des Grecs célèbre dans les temps postérieurs par la victoire des Parthes et la défaite de Crassus. La civilisation de l'Assyrie, à cette époque lointaine, apparaît évidemment comme une importation de la Chaldée. Abraham n'y fut probablement point étranger. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons un moyen de

retrouver une partie des connaissances qu'il apportait avec lui, du pays où les siens avaient leur origine. La langue des Hébreux contient, en effet, un nombre considérable de noms usuels empruntés à l'idiome chaldéen. De part et d'autre, ce sont les mêmes mots qu'on emploie pour signifier les armes, les métaux, les boissons fermentées et une foule d'objets nécessaires à la vie, preuve évidente que les premiers émigrants connaissaient toutes ces choses au point de départ ? Les termes dont on se sert pour exprimer les attributs de Dieu, ont également une grande ressemblance. Mais en Chaldée chacun de ces attributs était devenu une divinité distincte, et de là sortit le polythéisme. Il en est qui font d'Abraham l'inventeur des mathématiques. C'est à tort qu'on lui attribuerait cet honneur, car elles remontent à une époque plus reculée ; mais il emporta avec lui son système de numération, de même que son calendrier et ses poids et mesures.

Le séjour de la famille patriarcale à Haran fut marqué par un grand deuil. Là, en

effet, elle perdit son chef, vieillard vénérable âgé de deux cent cinq ans. Tharé avait quitté son pays pour suivre Abraham; il mourut avant d'avoir vu la terre de la promesse, car celle où il se trouvait n'était encore qu'une première étape. Si on s'y était arrêté, ce n'était que provisoirement; peut-être par égard pour ce vieux père, auquel un déplacement nouveau aurait été trop pénible. Lui disparu, les pérégrinations recommencent. Il faut se diriger vers la contrée que la voix de Dieu désigne. D'ailleurs, il entre dans la destinée d'Abraham de ne guère demeurer en repos, en aucun pays du monde, de ne se fixer sur aucune plage.

D'après l'avis reçu d'en haut, il abandonne l'établissement déjà formé, et reprenant le bâton de pèlerin, il part avec son épouse et tous ceux qui lui appartiennent.

L'Euphrate est à deux journées de Haran. Il le traversa vraisemblablement vers le gué de Zeugnea, puis passa par Damas qui est à sept journées du fleuve. Les souvenirs d'Abraham n'ont point péri dans cette cité. L'historien

Josèphe affirme que de son temps on y montrait encore l'habitation où il s'était arrêté. Le serviteur favori, le fidèle Éliézer est qualifié *Damascenus*; et ce fut sans doute lors du passage de la caravane qu'il s'attacha au service du patriarche. Néanmoins la halte ne pouvait se prolonger[1]. Bientôt poursuivant son chemin, celui qui doit être le père du peuple élu met le pied sur le sol réservé à sa race. C'était le pays de Chanaan, tout au pouvoir des descendants de Cham. Toutefois la population n'était pas si dense que des étrangers ne pussent aisément s'établir dans les vastes campagnes dont personne ne réclamait la propriété. Surtout la vallée du Jourdain offrait aux pasteurs plus d'un emplacement favorable. Abraham planta sa tente près de la ville de Luza, qui fut depuis appelée Béthel, c'est-à-dire *maison de Dieu*, en raison même de l'apparition qu'il y avait eue et de l'autel

1. Nos missionnaires de Syrie nous écrivent que la tradition du pays veut qu'Abraham ait été roi de Damas. C'est sans doute une légende arabe, mais qui atteste le passage du patriarche dans cette ville et l'impression qu'il y avait laissée.

qu'il y avait dressé pour témoigner au ciel sa reconnaissance.

Avant de le suivre dans ses voyages ultérieurs, arrêtons-nous un instant pour nous rendre compte de l'impulsion à laquelle il a obéi. C'est la foi, nous dit l'Apôtre, qui a été sa lumière et l'a guidé dans sa marche. Plein de confiance en l'appel qu'il a entendu, il ne songe qu'à obéir et part sans savoir où il va, à la recherche de cette contrée qui doit lui être donnée en héritage [1]. Sa fidélité à la grâce ne tarde pas à être récompensée, et chacun de ses pas est marqué par de nouvelles bénédictions. Quelle instruction pour nous et quel modèle !

Il y a, Messieurs, deux sortes de familles. Les unes fondent leur prospérité et leur grandeur uniquement sur les ressources de la sagesse humaine. Les autres, au contraire, attendent tout de leur foi et de la protection du ciel. Il ne manquait point en Chaldée de

1. Fide qui vocatur Abraham obedivit in locum exire quem accepturus erat in hæreditatem, et exiit nesciens quo iret (Heb., XI, 8.)

ces hommes prudents selon la chair, qui ne pensaient qu'à s'enrichir par leur travail, ou à jouir paisiblement du bien-être déjà acquis. Ceux-là s'étonnèrent sans doute de voir s'éloigner le vertueux Abraham. Où s'en va-t-il, s'écriait-on, et sur la foi de quels oracles? Pourquoi ne pas demeurer avec les siens, dans cette contrée opulente, sur les bords fleuris de ces larges fleuves, qui assurent au pays qu'ils baignent une si admirable fertilité?

L'homme de Dieu les laissait dire et ne s'inquiétait pas de leurs censures. Son frère même refusait de le suivre. Celui-là raisonnait comme la foule, s'associait à ses sentiments, ne craignait pas d'adopter les superstitions qu'il y trouvait en vigueur; et quoiqu'il ne fût point indifférent pour sa famille, il aimait mieux se voir séparé de son père et de sa parenté, que de renoncer à l'existence agréable qu'il s'était faite, au milieu de ses compatriotes. Nachor est ici la personnification de cette prudence toute terrestre, qui n'a rien de commun avec les inspirations d'en haut.

Combien la conduite d'Abraham est plus

sage, dans son apparente folie! Fidèle à une première grâce, il en recevra d'autres encore plus précieuses; et les faveurs qui lui sont faites iront s'accroissant de jour en jour. Le premier résultat de sa foi est d'en faire un juste; *Credidit Abraham Deo et reputatum est illi ad justitiam*[1]; effet immédiat, qui n'attend pas même, pour se produire, le rite extérieur de la circoncision. Ce rite, en effet, viendra plus tard et n'en sera que le signe.

En outre, quelle perspective s'ouvre aussitôt aux yeux du patriarche! Il deviendra père d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Toute cette contrée si riche et si belle où Dieu l'envoie, sera plus tard sa possession et l'héritage de ses enfants. C'est sa race bénie qui portera en elle les espérances de l'humanité, puisque d'elle naîtra un jour celui en qui tout doit être renouvelé dans le monde. Telle est la magnifique récompense qui déjà lui est montrée pour prix de ses sacrifices; sans compter qu'il en attend une autre,

1. Rom., IV, 3.

qu'il l'a salue de loin comme devant combler tous ses désirs. Allez donc sans crainte, immortel pèlerin, suivez votre étoile, je veux dire cette parole divine qui vous arrache à vos plus chères affections et vous révèle vos sublimes destinées ; nulle part vous ne prendrez racine ; même dans cette terre de la promesse, vous vous regarderez encore comme un étranger et vous ne passerez que comme voyageur ; mais à travers ces migrations et ces exils, vos yeux ne perdront point de vue le terme bienheureux qu'on vous montre ; vous attendrez cette cité, dont les fondements sont inébranlables, parce que son architecte et son fondateur n'est autre que Dieu lui-même [1].

Si le Père des croyants a inauguré cette voie, ne faudra-t-il pas que ses enfants y viennent à sa suite. Le chef d'une famille chrétienne doit être avant tout l'homme de la foi. Il aime

1. Fide demoratus est in terra repromissionis tanquam in aliena, in casulis habitando.... Expectabat enim fundamenta habentem civitatem cujus artifex et conditor Deus. (Heb., XI, 9, 10.)

les siens, il aime son pays ; mais il y a pour lui un amour supérieur qui prime tous les autres ; non certes que cet amour les fasse taire ou les affaiblisse, mais plutôt parce qu'il les éclaire, les informe et en donne la légitime interprétation.

Cet amour, né de la foi, devient le principe de toutes nos démarches. Irez-vous en ce lieu ou en cet autre ? Fixerez-vous votre demeure en tel ou tel milieu ? L'homme du monde ne consultera pour se décider que des motifs d'un ordre purement humain. Vous, au contraire, et dans ces circonstances, et même en d'autres plus minimes, vous chercherez toujours l'indication de la volonté du ciel.

S'il était nécessaire de changer de contrée et d'aller fonder ailleurs un établissement nouveau, on ne s'arrêterait à aucun parti avant d'avoir pris conseil du guide suprême dont l'œil ne nous perd jamais de vue. Cette fidélité à suivre les ordres de Dieu aura pour récompense une confiance sans bornes en l'intervention de sa providence. Comment ne pas compter sur lui, quand on s'efforce de

faire ce qui lui plaît? Ce droit une fois acquis devient une grande force, à travers les difficultés qui pourront survenir.

Si le patriarche hébreu n'avait quitté la Chaldée que pour une question d'intérêt ou de plaisir, se trouvant engagé dans la suite en des situations périlleuses, soit parce que les peuples au milieu desquels il habitait ignoraient Dieu et ne se souciaient guère de la justice, soit parce qu'il fallait pour sauver les siens entreprendre des expéditions difficiles ; il n'y aurait point eu à s'étonner que le cœur lui manquât, ou du moins qu'il se sentît livré à de terribles perplexités. Tout au contraire, nous le verrons toujours et partout exempt d'hésitations comme de défaillances. En Égypte d'abord, puis dans le pays de Gérara, on lui enlève son épouse. Il l'avait prévu ; mais il sait que le ciel la protège, qu'elle lui sera rendue sans avoir subi aucune affront, fallût-il pour cela un miracle. Un de ses parents vient d'être fait captif par une coalition ou cinq rois ont uni leurs forces. Il n'a à leur opposer que trois cents de

ses serviteurs; n'importe, confiant en l'aide de Dieu, il marche sans douter même un instant de la victoire.

Nous verrons plus tard que cette confiance ne se démentait pas, lors même qu'il se trouvait en présence d'une sorte d'impossibilité physique. C'est qu'il savait bien que la Providence ne fait jamais défaut à ceux qui n'ont foi qu'en elle. Les prudents, les sages de ce monde sont souvent dupes de leurs propres conseils; l'homme que guide uniquement le bon plaisir divin, n'aura jamais à craindre d'être déçu, ni abandonné dans ses entreprises.

De plus, Messieurs, nous apprendrons du nomade d'Orient à nous regarder toujours comme pèlerins en ce monde. En vous plaçant à ce point de vue, les choses reprendront leur vérité. Cette maison que vous avez acquise ou même construite, vous semblera moins une propriété qu'une hôtellerie et un lieu de passage. La vraie demeure ne se rencontre point ici-bas. Vous la chercherez comme l'ancêtre d'Israel; vous aurez l'ambition de vous y éta-

blir vous et vos enfants; vous ne la perdrez jamais de vue, à travers les péripéties d'une vie plus ou moins agitée. N'est-ce pas l'espoir qui console? N'est-ce pas la perspective qui soutient et raffermit les courages?

Supposons qu'infidèle à la voix qui l'appelait, Abraham se fût obstiné à rester dans le pays de ses pères : tout porte à croire qu'il y aurait mené une vie douce et honorée, selon les idées du monde. Cette vaste intelligence s'appliquant exclusivement aux affaires terrestres, pouvait réussir à créer une fortune importante. Que dis-je? ce génie guerrier dont nous aurons bientôt la preuve, aurait peut-être fait de lui un grand capitaine. Ur-Kasdim possédant ce chef pouvait assujettir les cités rivales et fonder un empire qui arrachait pour longtemps le sceptre à Babylone. Dans cette hypothèse, que devenait le troisième des enfants de Tharé? Un personnage plus ou moins bruyant comme tant d'autres; mais non ce patriarche vénéré, que l'Orient tout entier entoure d'un respect filial, ou plutôt que tous les croyants appellent leur père : *Pater cre-*

dentium. Cette mémoire bénie vaut bien sans doute la trace sanglante qu'aurait pu laisser dans le monde un conquérant ou un ravageur de provinces. Au renom souillé mais retentissant qu'obtiennent ceux qui ont été le fléau de leur époque, il a préféré cette gloire sans tache des héros que la religion exalte et qu'elle se charge de rendre immortels.

Combien de familles chrétiennes ont obtenu leur principal lustre de la fidélité d'un de leurs membres à suivre une vocation divine ! Quand le père d'un Stanislas Kostka s'irritait du départ de son fils, obligé de fuir en secret pour suivre l'appel qu'il avait entendu, se doutait-il que son nom ne serait guère connu dans la suite, que par l'éclat que lui donnerait la sainteté de ce jeune homme ? Le frère d'Ignace de Loyola, soupçonnant l'action de la grâce, qui allait transformer tout à coup un brillant chevalier en un pauvre mendiant, s'indignait du déshonneur qu'une pareille métamorphose allait jeter sur les siens, et cherchait à conjurer ce qu'il regardait comme une honte. Si son regard avait pu plonger

dans l'avenir, il aurait reconnu que de ces volontaires humiliations rejaillirait sur sa famille une impérissable gloire.

Ne craignons pas, Messieurs, les appels de Dieu ; gardons-nous de nous y opposer. Supposons qu'un de ceux qui dépendent de vous croie entendre la voix qui retentit autrefois à l'oreille d'Abraham, qu'il se sente attiré, lui aussi, à ce grand abandon de la terre où il est né, de la maison où il a grandi ; vous pourrez peut-être demander des preuves et prendre vos sûretés contre le danger des illusions ; mais le dessein providentiel une fois constaté, n'allez pas interposer votre volonté propre. Ne regardez point comme perdus pour vous et pour leurs frères ceux qui vont sans savoir où, si ce n'est qu'ils suivent leur étoile, et qu'ils se dirigent du côté où ils la voient briller : *Exiit nesciens quo iret.*

Cette étoile c'est leur foi ; elle les conduit à une terre promise, qui doit être leur héritage. S'il ne vous est pas permis de les accompagner, comme fit Tharé pour Abraham ; s'il vous faut, ainsi que Nachor demeurer dans

cette Chaldée pleine d'idoles et de scandales, où vos croyances ne trouvent guère que des contradicteurs et votre vertu que des périls; du moins laissez toute liberté à ces heureux émigrants, qui laissent derrière eux le monde et lui préfèrent une contrée moins souillée. Dans la famille du Père des croyants, ceux-là sont les aînés, qui suivent de plus près le patriarche. Sans aller aussi loin, les autres n'en seront pas moins ses héritiers, s'ils s'attachent aux traditions qu'il leur lègue et s'ils marchent à la lumière qu'il leur a laissée.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

Abraham en Égypte. Expédition contre Chodorlahomor.

Messieurs,

Nous avons entendu l'appel que Dieu avait adressé à son serviteur pour le tirer de son pays natal, et l'amener dans une autre région promise à sa race. Cet événement important fait époque dans l'histoire sacrée. La vocation d'Abraham y pose une date, après celle du déluge et celle de la création.

C'est, en effet, un nouvel ordre de choses qui commence. Outre la Providence générale, qui dirige le cours des choses et préside aux

destinées de l'humanité, il y en aura une spéciale pour le peuple élu. Il sera, en quelque sorte, conduit par la main, comme un enfant préféré ; chacun de ses pas sera marqué par des bienfaits ; et on le verra soumis à une direction à laquelle les autres nations ne sauraient avoir part. L'étude de ces interventions presque incessantes de la puissance divine mérite bien de fixer notre attention.

D'ailleurs, pour nous autres chrétiens, c'est là une histoire de famille. Ce patriarche est notre ancêtre, sinon par le sang, du moins par la foi. La lignée d'Israël dont il est la tige, se continuant dans les disciples du Christ, nous formons sa postérité à plus juste titre que celle-là même qui descend de lui selon la chair ; car elle a brisé avec sa tradition, tandis que nous la gardons fidèlement ; nous sommes ses enfants légitimes et les héritiers des promesses qn'il avait reçues.

De là l'intérêt puissant qui s'attache pour nous à rappeler ces glorieuses origines. Si les représentants d'une race illustre tiennent à connaître les faits qui ont signalé leurs aïeux ;

s'ils rougiraient de paraître étrangers à ces souvenirs et de s'ignorer, pour ainsi dire, eux-mêmes; comment pourrions-nous rester insensibles à ce qui porte si haut et si loin le renom de notre noblesse, et devant Dieu, et devant les hommes ?

Toutefois, Messieurs, nous ne nous laisserons point tellement absorber par ces considérations que nous perdions de vue l'objet spécial de ces conférences. Ce que j'ai à vous montrer dans Abraham, c'est moins le grand homme, ou même le serviteur fidèle du Très-Haut, que le père dévoué aux intérêts des siens jusqu'à l'oubli de lui-même et jusqu'au sacrifice de sa propre personne. Le tableau que je viens vous tracer aujourd'hui va nous le présenter à ce point de vue. Il nous donnera l'occasion d'admirer à la fois son désintéressement et son courage.

I

Nous avons laissé le patriarche dans cette terre de Palestine dont la possession était promise à sa postérité. Pour lui, menant une vie nomade, il ne pouvait avoir d'établissement fixe. Campé tout d'abord entre Béthel et Haï, il avançait progressivement vers les régions méridionales, à mesure que les ressources du pays s'épuisaient. En ces temps antiques, la main de l'homme aidait peu la terre à devenir féconde. Les productions spontanées du sol suffisaient à l'élevage des troupeaux ; et la frugalité des maîtres eux-mêmes ne cherchait rien audelà. Mais il s'ensuivait de fréquentes famines. Un accident atmosphérique venait-il à déranger les saisons, à supprimer ou à retarder les pluies si nécessaires en ces climats brûlants, les pâturages faisaient défaut, la contrée se transformait en un désert ; et force était d'aller chercher ailleurs ce que refusait une terre aussi stérile en

temps de sécheresse, qu'elle est admirablement fertile quand les eaux du ciel lui accordent leur tribut.

Ce fut précisément ce qui eut lieu peu de temps après l'arrivée d'Abraham, et ce qui devait se renouveler plus d'une fois durant la vie de ses fils.

En pareille circonstance, on tournait tout naturellement les yeux vers l'Égypte. N'était-elle pas à portée? Ne savait-on pas combien elle était riche en céréales, grâce aux débordements périodiques de son fleuve? Et faut-il s'étonner que les patriarches aient été demander leur pain à celle qui devait être un jour le grenier de Rome elle-même? Il est vrai que le Nil a, lui aussi, ses caprices; et qu'en certaines années, il s'obstine à rester dans son lit. Ces années-là l'Égypte, à son tour, est envahie par une horrible disette. Il n'en était point de la sorte, au moment dont nous parlons. Le pasteur, après avoir replié sa tente, put en toute sécurité venir demander à la terre des Pharaons ce qu'il ne trouvait plus dans celle qui avait été

assignée comme héritage à ses descendants.

Mais si le sol était hospitalier, les habitants le seraient-ils?

Il arriva alors un de ces épisodes qu'il ne faut point vouloir apprécier selon nos idées actuelles. Trop de distance nous sépare de ces mœurs, pour y appliquer les règles de conduite auxquelles nous croirions aujourd'hui devoir nous conformer. Replacé dans son cadre et considéré dans son vrai jour, le fait n'a rien que de simple et de très explicable.

Rappelons-nous qu'Abraham est poussé vers ces régions par la nécessité, qu'il n'a pas le choix du lieu où il devra porter ses pas. D'autre part, c'est un homme qui sait son monde, et n'ignore point les dangers auxquels l'expose la beauté remarquable de son épouse. Certes, les découvertes faites de nos jours donnent tout à fait raison à ses terreurs. Les monuments les plus authentiques nous apprennent qu'en ces temps reculés, tout devait, bon gré, mal gré, servir aux plaisirs du

monarque. Qu'il nous suffise de citer un ou deux exemples.

Dans le *Roman des deux frères*, dont nous aurons peut-être occasion de parler plus tard, et qui a tant de ressemblance avec l'histoire de Joseph, il est rapporté qu'une mèche de cheveux avait été trouvée dans le Nil. Tout aussitôt les scribes égyptiens déclarent que celle à qui elle appartient possède en elle *la sève de tous les dieux.* On se met à sa recherche, et la jeune fille une fois trouvée devient la favorite du prince. Dans un autre papyrus, il est question d'un ouvrier qui réclamait au tribunal supérieur contre un gouverneur de nome, lequel lui avait pris son âne. Sa femme qui était séduisante, est enlevée au profit du roi ; en revanche, il est lui-même nourri aux dépens du trésor.

Ainsi les craintes d'Abraham par rapport à son épouse, étaient loin d'être chimériques. Regardant comme certain qu'il serait mis à mort, s'il avouait les liens qui l'unissaient à elle, il préfère dissimuler, dire seulement qu'elle est sa sœur, ce qui est vrai aussi;

quant au reste, il s'en remet à la Providence; car elle l'a désormais accoutumé à compter sur elle en toute circonstance.

L'événement ne tarde guère à justifier ses prévisions. Saraï est enlevée pour le sérail royal; mais Dieu châtie le Pharaon, qui comprend aussitôt sa faute et se hâte d'appeler Abraham afin de lui restituer sa femme. Pour celui-ci, on l'avait comblé de présents, en sorte que bientôt il prospère et voit chaque jour augmenter ses richesses.

Or, en examinant de près l'énumération que fait ici le livre de la Genèse, nos savants interprètes n'ont pas de peine à y reconnaître tous les signes d'une couleur locale non douteuse. Il y est question de brebis, de bœufs, d'ânes, de chameaux ; et ce sont bien en effet les animaux qui figurent sur les monuments contemporains. Pourquoi le texte ne parle-t-il point de chevaux ? C'est qu'ils ne furent introduits en Égypte que plus tard, c'est-à-dire dans l'invasion des Hyksos. Si bien qu'ils n'apparaissent dans les représentations monumentales qu'à partir de la XVIe dynastie.

Une difficulté a été soulevée par rapport aux chameaux, qui ne se montrent point non plus sur les stèles remontant à cette époque. Mais à défaut d'images, les textes en parlent assez pour prouver qu'ils étaient connus ; les fouilles géologiques ont également révélé la présence de leurs ossements. On sait d'ailleurs qu'ils abondaient dans les pays voisins, et que s'en passer sous un pareil climat, dans un pareil pays, serait une chose absolument impossible.

La famine ayant cessé, Abraham revient à son campement de Béthel. Il retrouve l'autel qu'il avait précédemment élevé au vrai Dieu et le charge de nouvelles offrandes. Chacun de ses pas est ainsi marqué par les actes d'un culte religieux ; car il marche à la lumière de sa foi, et sans perdre jamais de vue la main toute-puissante qui le protège.

Mais voici de nouvelles complications.

Le patriarche et Loth son neveu sont devenus riches ; la maison de chacun est nombreuse et leurs troupeaux couvrent de vastes

espaces. Comment des rixes fréquentes ne s'élèveraient-elles pas entre leurs serviteurs ? Ils ont beau, pour eux-mêmes, s'entendre à merveille et vivre dans la plus complète harmonie ; peuvent-ils éviter ces querelles entre gens qui campent côte à côte et dont les intérêts sont différents ? Empêcheront-ils que les contacts journaliers suscitent à chaque instant des conflits et introduisent le trouble dans le sanctuaire même de la famille patriarcale ?

Il est difficile, vous le savez, d'assembler habituellement deux ménages en un seul. C'est souvent une imprudence aux parents, de prétendre garder sous leur toit ceux de leurs enfants qui viennent d'entrer dans la vie conjugale. A combien de froissements mutuels, et par suite, à quel refroidissement des cœurs n'expose point cette cohabitation toujours délicate et souvent impossible ? S'il faut rompre enfin cette société, mieux eût valu, sans doute, ne la pas créer à l'origine.

Abraham n'hésite point. Il préfère se séparer de celui qu'il appelle *son frère*, puisque

leur union devient pour plusieurs une occasion de discorde. Le territoire où ils avaient élu domicile ne pouvant suffire à tous deux, il propose lui-même l'option à Loth: «Je vous en conjure, lui dit-il, qu'il n'y ait point de différend entre vous et moi, entre vos bergers et les miens; car nous sommes frères. Voici que tout le pays est devant vous, éloignez-vous, je vous prie. Si vous allez à gauche, je me dirigerai vers la droite; si c'est tel côté que vous préférez, je prendrai l'autre pour moi [1].»

On ne peut qu'admirer une semblable condescendance. Ce n'était point au chef de famille à s'en remettre aux caprices de son subordonné; l'oncle avait bien le droit de demeurer chez lui, et de commander à son parent d'aller chercher une autre demeure. Abraham est l'homme de la paix, et pour la garder avec tous, il est prêt à sacrifier ses intérêts per-

1. Ne quæso sit jurgium inter me et te, et inter pastores meos et pastores tuos... Ecce universa terra coram te est; recede a me, obsecro; si ad sinistram ieris, ego dextram tenebo; si tu dextram elegeris, ego ad sinistram pergam (Gen. XIII, 8, 9.)

sonnels. Que le jeune homme choisisse ; qu'il se décide pour ce qui lui plaît davantage ; quand il aura pris son parti, le patriarche à son tour adoptera le sien, aimant mieux céder par modération, que d'exercer une pression même légitime sur la conduite que son neveu voudra suivre.

Il y a pour les familles un problème toujours difficile à résoudre. Faut-il faire des partages? Faut-il rester dans l'indivis? Mille circonstances peuvent modifier la réponse que l'on devra donner à cette question; et il est impossible de la trancher d'une manière générale. Ce que nous enseigne le trait biblique en présence duquel nous sommes, c'est que plus les intérêts de chacun seront nettement définis, en d'autres termes, moins il y aura d'enchevêtrement entre eux, et dans les propriétés qui les représentent, plus aussi il y aura de chances de paix et de bon accord parmi ceux qui appartiennent à un même sang, ou qui se rattachent à un seul centre.

Loth, quoique, lui aussi, serviteur de Dieu et qualifié de *juste* par l'Écriture, était loin

d'avoir la prudence et la sagesse d'Abraham. Promenant son regard sur les contrées voisines, il se laisse éblouir par la beauté du pays qui se déploie au sud de la mer Morte ; les flots ne l'avaient point encore recouvert, et il offrait l'aspect d'un véritable paradis terrestre. C'était le territoire de Sodome, de Gomorrhe, vallée fertile, abondamment arrosée, dont la vue rappelait les provinces les mieux partagées de l'Égypte. Loth opta pour cette résidence ; il se dirigea vers le sud-est et vint se fixer au centre de la Pentapole.

On voit ici l'homme préoccupé des avantages matériels et trop peu soucieux des intérêts d'un ordre supérieur. Tandis qu'il se laisse séduire par les charmes d'une nature ravissante, il oublie de considérer une autre question, qui aurait dû prendre le premier rang dans sa pensée. En quel milieu va-t-il se trouver ? Quelle est la société au sein de laquelle il lui faudra vivre ?

Cette région si agréable en apparence est peuplée par des hommes de mœurs corrompues et abominables. Les Chananéens, sans doute,

étaient loin d'être purs; néanmoins leurs vices, si odieux qu'ils fussent, n'approchaient point de ceux qui souillaient Sodome et les cités voisines. Aussi c'étaient déjà des villes maudites; et elles n'allaient pas tarder à attirer sur elles le feu des vengeances célestes.

Abraham se serait bien gardé de s'exposer à leur contagion. Craignant tout contact avec les idolâtres, il continuera d'habiter sous la tente, il évitera toute immixtion des siens avec ceux qui n'ont ni le même Dieu, ni les mêmes habitudes. Son neveu ne fait pas ainsi ; d'emblée il a couru s'établir parmi les habitants de Sodome. C'est une faute qui lui coûterait cher, si la protection du ciel ne consentait pas à l'y suivre. Nous allons voir qu'à deux reprises différentes, il n'échappe que par miracle à la ruine dont il était menacé; exemple bien propre à faire réfléchir ceux qui ne craignent point assez le voisinage des impies ou le mélange avec une race perverse.

Dieu semblait attendre le moment où Abraham serait resté seul pour lui renouveler les promesses qui lui avaient été faites précé-

demment. « Élève ton regard, lui dit-il, promène-le en tout sens du nord au midi, de l'orient à l'occident; toute cette terre que tu aperçois je te l'attribuerai à toi et à ta race, pour un long avenir; tes enfants égaleront les grains de poussière qui couvrent le sol, et on ne pourra pas davantage en faire la supputation; lève-toi donc, parcours ce pays en long et en large, puisque je dois te le donner un jour[1]. »

Le patriarche, à ces mots, replia sa tente; il vint camper dans la vallée de Mambré qui est le territoire d'Hébron; et tout de suite il y érigea un autel au Seigneur.

C'est là, en effet, une station importante, qui sera consacrée à la fois par le culte de Dieu et par la religion des tombeaux. Abraham y choisira le lieu de sa sépulture et pour lui, et pour les siens. En attendant, il fait alliance avec Mambré, le chef d'une tribu d'Amorrhéens, ainsi qu'avec Escol et Aner, les frères de Mambré. Ce n'était point trop d'être

1. Gen. XIII, 14-17.

assuré de la paix dans la demeure qu'il avait choisie, puisque bientôt il allait se trouver engagé dans une expédition lointaine et périlleuse.

II

Les rois dont il est question dans l'Écriture, à cette époque, n'étaient guère que des chefs de clans ou de tribus ; et ces tribus elles-mêmes avaient été à l'origine de simples familles, qui s'étaient multipliées rapidement, soit dans la personne des maîtres, soit dans celle des serviteurs. Le père, ou celui des enfants qui lui avait succédé, y exerçait une autorité à la fois domestique et civile. Le voisinage d'autres chefs et d'autres familles, dont les intérêts étaient différents, faisait des hommes autant de soldats, toujours prêts à marcher au premier signal. Des conflits, en effet, ne pouvaient manquer d'éclater fréquemment entre les diverses peuplades ; mais la guerre

ne consistait guère qu'en de simples razzias, la tribu victorieuse s'emparant aussitôt de tout ce qui avait appartenu à sa rivale, pillant, ravageant le pays, et s'en retournant chez elle avec le butin dont elle s'était emparée. Cette manière de faire, qui est encore celle des Arabes et des Bédouins, remonte, on le voit, jusqu'aux débuts de l'histoire.

Or, il s'était formé une ligue entre plusieurs petits princes pour aller dépouiller les riches cités de la Pentapole. Grâce aux découvertes des assyriologues, nous sommes aujourd'hui en état de mieux comprendre l'épisode biblique et de connaître plus à fond chacun des confédérés; les monuments en effet nous font lire des noms homonymes, nous parlent des royaumes que ces hommes gouvernaient, ou nous racontent parfois des expéditions toutes semblables.

Le Roi d'Élam joue ici le principal rôle. Son nom Chodorlahomor, montre qu'il appartenait à la dynastie *Kuduride*. Et celle-ci, d'après les inscriptions d'Assurbanipal (le Sardanapale des Grecs), semble avoir conquis la Baby-

lonie et réduit sous sa puissance les chefs de plusieurs cités. Les trois autres noms que cite ici la Génèse, sont donc vraisemblablement ceux de vassaux ou de princes soumis, que le chef de l'expédition entraîne à sa suite. Après avoir ravagé une partie du pays de Chanaan, ils se précipitent sur les contrées méridionales, dont l'opulence était faite pour tenter leur cupidité. Pris à l'improviste, les rois des cinq villes livrent une bataille où ils sont défaits, mis en fuite. Le résultat naturel est que les vainqueurs font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent. Les richesses de Sodome, de Gomorrhe et des cités alliées deviennent leur proie; les hommes sont emmenés en esclavage, et avec eux le neveu du patriarche, ainsi que sa famille tout entière.

Heureusement un des capitfs parvient à s'évader et en apporte la nouvelle à Abraham.

Que va faire le serviteur de Dieu? Faudra-t-il accepter le fait accompli, et abandonner à son malheureux sort celui qu'il a toujours regardé comme un frère? Une telle pensée ne traverse même pas un instant l'esprit d'un

homme si généreux. Sans faire appel à des étrangers, il saura trouver dans sa propre maison assez de bras à armer pour venger l'injure faite à son sang. Trois cents hommes lui suffisent. Il les choisit lui-même parmi ses gens et se met aussitôt en marche à leur tête.

Il lui fallut traverser tout le pays de Chanaan, en remontant vers le nord ; passer par Bethléem, Salem, Béthel, franchir les montagnes d'Ephraïm, traverser les plaines de Sichar et de Jesrahel. Le soir du quatrième jour, il se trouvait en vue de l'ennemi du côté de Laïs, qui fut depuis appelé *Dan*, lorsque les enfants de ce patriarche s'en emparèrent [1].

Des hauteurs où il se trouvait, rien ne lui était plus facile que d'apercevoir les vainqueurs se reposant sans défiance près de l'une des sources du Jourdain. En Orient, les précautions qu'on prend ailleurs en temps de guerre sont chose inconnue. Point de gardes, point de sentinelles ; les princes victorieux étaient tout entiers à la joie d'emporter chez

1. Cf. Jud. XVIII, 29.

eux un riche butin, et ne pensaient à rien moins qu'à une attaque. Dans ces conditions, il était facile de les surprendre.

Le patriarche ayant formé de son petit corps diverses escouades, tombe sur eux à l'improviste, de tous les côtés à la fois. La confusion, l'épouvante se mettent parmi ces étrangers, qui se hâtent de fuir, abandonnant tout pour sauver leur vie. Mais Abraham ne lâche pas si facilement sa proie. Il les poursuit jusqu'à Hoba, situé à la gauche de Damas, puis revenant en arrière, il rentre en possession des trésors enlevés par les Chaldéens, rend la liberté à Loth son neveu, ainsi qu'à toutes les personnes de sa maison. Le roi de Sodome, sauvé en même temps, vient à la rencontre de son libérateur, auquel il offre de laisser toutes les richesses reconquises. Mais le serviteur de Dieu a l'âme trop haute pour profiter du malheur de ses protégés. Content du bien qu'il a fait, il jure qu'il n'aceptera pas un fil de toutes ces dépouilles reprises sur les ravisseurs; car il rougirait qu'homme au monde pût se vanter d'avoir enrichi Abraham. Il

réclame seulement pour ses alliés d'Hébron, Aner, Escol et Mambré, le juste salaire de leur entreprise, et la récompense du concours qu'ils lui ont prêté dans l'expédition présente.

Ai-je besoin de faire ressortir cette grandeur de caractère, qui s'allie à la rapidité du coup d'œil et à la promptitude de l'exécution?

Celui qui sera le père des croyants se révèle ici comme un homme de guerre. Concevoir un plan de campagne, improviser des moyens, gagner à marches forcées un ennemi qui a sur lui plusieurs jours d'avance; juger en un instant d'une situation, fondre sur ses adversaires avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître; ne point se contenter d'un premier avantage, mais pousser la victoire jusqu'au bout; puis, après l'avoir assurée, refuser généreusement toute compensation et ne vouloir que l'honneur d'avoir servi les autres; n'est-ce pas se révéler en véritable héros? Un fait de cette nature suffirait peut-être à illustrer une autre vie. Dans celle que nous étudions, ce n'est qu'un trait isolé, où nous voyons entre autres choses quelle était la

tendresse du patriarche pour les siens, et jusqu'où il portait l'oubli de lui-même, quand il s'agissait de se dévouer pour quelqu'un des membres de sa famille.

Ici se place un événement d'une haute signification au point de vue religieux. Nous n'en dirons qu'un mot, parce qu'il ne rentre pas dans notre cadre.

Au moment où le vainqueur regagnait son campement de la vallée de Mambré, il vit venir à lui un personnage mystérieux, que l'apôtre saint Paul présente comme n'ayant ni père, ni mère, ni ancêtres, parce que contrairement à sa coutume, le texte sacré ne nous fait point connaître sa descendance. C'est Melchisedech, roi de Salem, la Jérusalem future, en même temps prêtre du Dieu vivant. Il offre un sacrifice non sanglant, dont la matière nous montre d'avance quelle sera un jour celle de l'Eucharistie. Aussi est-ce à son sacerdoce que le Prophète-Roi rattachera celui du Messie à venir ; et l'Apôtre traitant à son tour ce sujet évoquera cette auguste figure, en en signalant quelques traits, en

laissant le reste dans l'ombre, parce que, comme il le dit, il y a là des mystères sublimes, qui dépassent la portée de notre intelligence[1].

De fait, il est peu de spectacles plus imposants que la rencontre dont nous parle ici la Genèse. Voici en présence deux hommes qui résument en eux ce qu'il y a de plus grand sur la terre. D'une part, le père du Testament Ancien, l'adorateur du vrai Dieu, choisi au milieu d'un peuple idolâtre, pour fonder la nation sainte qui sera dépositaire des divines promesses. D'autre part, un ministre du Très-Haut, suscité, on ne sait par quelle voie cachée, du sein des descendants de Cham, et dans une contrée adonnée au culte des faux dieux. Il n'apparaît qu'une fois, il n'a pour ainsi dire qu'un moment dans l'histoire ; mais ce moment suffit pour le révéler dans toute sa dignité. Abraham, si haut qu'il se soit placé et devant Dieu, et devant les hommes, n'occupe ici que le second rang. Il s'incline

1. *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad diecndum.* (Heb., v. 11.)

pour recevoir la bénédiction de son interlocuteur ; il lui offre la dîme de tout ce qu'il a entre les mains, double signe non équivoque de la supériorité qu'il reconnaît en sa personne et en son caractère. Écoutons, Messieurs, cette formule solennelle : « Que béni soit Abraham devant le Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre! et que béni soit le Dieu Très-Haut, dont la protection vous a fait triompher de vos ennemis! » Ce double vœu ne résume-t-il pas dans sa brièveté toute l'action du sacerdoce?

Le prêtre, en effet, doit faire remonter vers le ciel la louange et la reconnaissance, à l'occasion de tout événement heureux. Chaque succès obtenu étant moins l'œuvre de l'homme qu'une bénédiction accordée par la Divinité, il est juste de rendre à celle-ci ce qui lui appartient, au lieu de l'attribuer à notre faiblesse. Mais en même temps, sur cette faiblesse de l'homme il faut appeler le secours du Maître souverain, qui sait opérer des merveilles même avec des instruments débiles. De là ces deux bénédictions qui suivent des

directions contraires. L'une remonte, l'autre redescend ; l'une a pour objet la puissance miséricordieuse qui se manifeste en nous faisant du bien ; l'autre vise l'infirmité de notre nature et appelle sur elle la grâce qui doit la fortifier.

Vous avez, vous aussi, Messieurs, votre sacerdoce à exercer, comme chefs de la société domestique. Mais surtout vous avez à réclamer le secours d'un sacordoce plus complet, que l'Église place tout exprès à côté de vous. Imitez ce que vous voyez ici. Dans les événements heureux qui intéressent la famille, chargez le prêtre d'offrir le sacrifice d'actions de grâces, et de payer au ciel le tribut de votre gratitude. Après quoi, vous lui demanderez également d'élever de nouveau ses mains pour vous bénir. Il sera votre intermédiaire accrédité, soit pour la prière, soit pour le remercîment. Comme le vieux patriarche d'Orient, vous n'éprouverez point de honte à vous courber devant lui ; au contraire, vous estimerez que c'est grandir que de fléchir le genou devant Dieu et devant son ministre. Vous le charge-

rez d'offrir l'hostie non sanglante, tantôt pour reconnaître les bienfaits du ciel, tantôt pour en implorer de nouvelles faveurs ; ou encore, pour hâter la libération des membres de la famille dont la place est vide au foyer, et qui sont tombés dans une servitude plus dure que celle où gémissaient Loth et toute sa maison. Abraham ne se donna point de repos qu'il n'eût affranchi les captifs ; vous aussi, vous irez au secours de ceux qui souffrent ; vous saurez les atteindre, non seulement en des lieux éloignés, mais au delà même du tombeau, où les rejoindra votre foi et votre prière. Le culte des morts deviendra pour vous comme une expédition sainte, entreprise pour la délivrance de ceux que vous avez perdus. Et vos efforts, unis à la vertu du sacrifice divin, finiront par les arracher à l'exil et les rendre à la liberté des enfants de Dieu.

HUITIÈME CONFÉRENCE

La promesse d'un fils.

—

Messieurs,

L'importante victoire remporté sur Chodorlahomor et les princes alliés avait porté au loin le renon d'Abraham. On voyait désormais en lui un guerrier redoutable ; ses voisins le considéraient comme un prince puissant, avec lequel il fallait compter ; ils n'étaient pas même sans s'apercevoir de cette assistance du ciel, qui s'attachait à sa personne et le suivait dans ses démarches.

Nous aurons à revenir sur les relations que le patriarche dut nécessairement nouer avec

eux et qui constituent comme le côté politique de sa vie. Pour le moment, il nous faut pénétrer plus avant dans son existence privée et domestique. Là nous trouverons des chagrins, des épreuves, qui nous feront comprendre que les amis de Dieu n'échappent pas plus que les autres à ces tristes conditions de notre pèlerinage ici-bas.

Celui qui devait être par excellence l'homme de la foi et le père des croyants, n'avait-il pas comme mission de montrer à tous la constance par laquelle on triomphe, la patience que les âmes fortes doivent garder au milieu des tribulations de toute sorte qui viennent les assaillir? Il y a sur le champ de bataille intérieur des victoires à remporter, qui valent bien celles qu'on aurait pu gagner sur les ennemis du dehors. Rien n'est grand comme ce spectacle d'un homme que rien ne déconcerte, ou ne fait sortir de lui-même, ni de la ligne qu'il s'est tracée, pas même les incertitudes où il se trouve, pas même les contradictions apparentes que semble présenter ce qui fait l'objet de sa foi.

Remarquez, Messieurs, que les promesses de Dieu à son serviteur sont d'abord pleines de réticences. C'est peu à peu qu'elles se développeront, qu'elles s'expliqueront; mais en attendant, et pendant de longues années, elles restent mystérieuses et obscures. Le ciel semble prendre plaisir à multiplier les ombres, à rendre son oracle invraisemblable, impossible même, du moins selon la raison et la sagesse humaine. Tout autre se serait déconcerté, aurait refusé de croire. Mais, loin de là, à mesure que le dédale se complique, Abraham tient plus fortement le fil conducteur de sa foi. Plus il semble y avoir de difficultés à admettre les paroles de Dieu, plus il s'y attache avec une croyance ferme et inébranlable. Tout croule, et il reste debout; les appuis sur lesquels il avait compté se dérobent l'un après l'autre, et il n'hésite pas sur le résultat final. Tel est, Messieurs, le tableau que j'aurai à vous présenter dans cette conférence et dans les suivantes. Puisse-t-il se graver si puissamment dans notre mémoire, que, soutenus par cet exemple, nous n'en venions

jamais dans l'avenir à ou nous sentir ébranlés dans nos convictions, ou à nous trouver hésitants et incertains dans nos espérances.

I

De toutes les contrées du monde, nulle ne convenait mieux que la Palestine au dessein particulier que Dieu avait formé pour la race d'Abraham. Ce pays, fermé d'un côté par les montagnes et par le désert, d'autre part, isolé par la Méditerrannée et dès lors sans voisinage à l'Occident, était tout préparé pour une population destinée à vivre dans l'isolement, à ne point se mêler au mouvement des nations étrangères.

Israël devant se suffire à lui-même ne pouvait trouver mieux que cette terre féconde, où, suivant l'expression de l'Écriture, coulait le lait et le miel. La vallée du Jourdain lui offrait comme un jardin produisant toute sorte de fruits; les bords du lac

de Génézareth, les plaines d'Esdrelon, de Saron, de Jéricho et tant d'autres ne demandaient que la main de l'homme pour fournir les moissons les plus abondantes. Là un peuple pouvait vivre chez lui, conservant son Dieu, son culte, ses traditions, comme dans une maison qui lui serait propre et sans contact obligé avec des maisons profanes.

Et quand les choses auraient changé d'aspect, lorsque, aux temps évangéliques, il faudrait au contraire que la doctrine sortie de là rayonnât sur le monde entier, il se trouvait encore que ce coin obscur occupait une position centrale, d'où l'apostolat avait toute facilité pour s'élancer dans les directions les plus diverses. Au sud, l'Égypte ouvrait ses portes; au nord, la Phénicie, la Syrie, l'Asie Mineure étaient aisément accessibles à la prédication ; il suffisait d'un port pour prendre le chemin de l'Europe ou celui de l'Afrique. Hérode le construira à Césarée ; et c'est là que Pierre baptisera ceux qui seront les prémices des Gentils dans l'Église.

Mais n'anticipons point sur un avenir encore

si éloigné et revenons à l'époque de notre patriarche.

Veni in terram quam monstrabo tibi[1]. C'est sur la foi de cette promesse qu'il a quitté la Chaldée et qu'il demeure aujourd'hui dans le pays de Chanaan. A plusieurs reprises, la même voix, qu'il reconnaît comme celle de Dieu, lui a annoncé une postérité nombreuse, qui prendra un jour possession de ce sol ; et rien jusqu'alors ne vient légitimer de si belles espérances. En effet, Abraham a déjà atteint la vieillesse ; Sara son épouse a dépassé de beaucoup l'âge d'être mère ; tous deux sont stériles, si bien qu'ils pensent à suppléer par l'adoption à la postérité que leur refuse la nature. Il y a dans leur nombreuse domesticité un homme de confiance, qui fait presque partie de la famille, tant il obtient l'affection de son maître ! C'est Éliézer de Damas, remplissant les fonctions d'intendant, et se signalant par son dévouement plein d'intelligence ; Abraham

1. Gen., XII, 1.

songe à désigner le fils de cet homme pour être son héritier, et s'imagine qu'ainsi pourront se réaliser les prophéties qui lui ont été faites. Mais non, l'oracle divin le détrompe. Il faudra pour lui succéder un rejeton de son sang, un véritable fils. Il attend donc encore et rien ne lassera sa patience.

Sara plus pressée interprète à sa façon la réponse divine. N'espérant plus d'enfant du patriarche, elle se substitue, selon l'usage de ce temps, une de ses suivantes. Agar, l'esclave égyptienne, prendra pour un moment sa place auprès du serviteur de Dieu, qui se laisse persuader par les instances de sa femme. Rien n'était plus licite, d'après la législation en vigueur ; et il semble, à vrai dire, que si jamais la polygamie pouvait être inoffensive, c'était dans les conditions où elle se présentait cette fois. Et pourtant on va voir quelle source de troubles et de chagrins elle ouvre même à ce foyer modèle.

Agar devenue mère ne tarde pas à s'enorgueillir, à mépriser sa maîtresse. L'épouse légitime s'en afflige, porte ses plaintes à

Abraham, sur lequel elle ne craint pas de rejeter les dédains dont elle est l'objet. « Que Dieu soit juge de votre conduite, lui dit-elle, et qu'il prenne en main ma cause[1]. »

Le chef de la famille, qui n'a rien à se reprocher, n'en voit pas moins son repos troublé par ces jalousies féminines. Il déclare que l'union à laquelle il a consenti, n'a point changé l'ordre hiérarchique des personnes. Sa compagne conserve ses droits et peut en user vis-à-vis de celle qui reste sa subordonnée et sa servante. Sara ne se le fait pas dire deux fois. Les traitements rigoureux auxquels elle a recours, forcent Agar à prendre la fuite.

Qui ne connaît cette scène touchante de la pauvre esclave errant dans un désert sans eau, et rencontrant un ange qui vient au-devant d'elle pour être sa providence ? D'où viens-tu, lui demande-t-il, et de quel côté diriges-tu tes pas ? — Je fuis, répond-elle, la colère de Sara ma maîtresse. — Retourne

1. Inique agis contra me. Ego dedi ancillam meam in sinum tuum, quæ videns quod conceperit despectui me habet. Judicet Dominus inter me et te. (Gen., XVI, 5.)

vers elle, reprend le céleste messager, et humilie-toi sous sa main. Je multiplierai la race qui sortira de ton sein, et l'on ne pourra plus en assigner l'étendue. Voici que tu as conçu et que tu vas mettre au monde un fils ; tu lui donneras le nom d'Ismaël, car Dieu a pris pitié de ton affliction. Ce sera un homme farouche, levant la main contre tous, tandis que la main de tous s'élèvera contre lui ; il plantera sa tente en regard de celle de ses frères. »

Agar, surprise et consolée, salua l'envoyé mystérieux du nom même de la Divinité. Puis elle donna à la source près de laquelle la vision s'était accomplie, une appellation en rapport avec ce mémorable événement. Le *puits de celui qui vit et qui me voit* [1], telle sera désormais la désignation de ce lieu, où le ciel est intervenu pour sauver le fils et la mère.

Abraham avait quatre-vingt-six ans à la naissance d'Ismaël. S'il put croire un instant que cet enfant lui était donné pour devenir le père de la race choisie, il ne tarda pas à

1. Puteum viventis et videntis me. (Gen., XVI, 14.)

être détrompé par des promesses plus magnifiques et plus précises, qui lui furent faites de la part du Seigneur. C'est alors que son nom fut modifié, ainsi que celui de Sara, comme pour mieux établir que l'un deviendrait la souche bénie de la multitude, que l'autre serait la princesse non d'un seul, mais de tous[1]. Un pacte est conclu, par lequel Jéhovah va être le Dieu particulier du patriarche et de sa postérité. Et comme cette adoption doit avoir son signe, la circoncision lui est imposée, à lui et à tous les enfants mâles de sa race. Désormais ils porteront non seulement dans leurs souvenirs, mais aussi dans leur chair, la marque authentique de l'alliance divine contractée par eux, dans la personne de leur père.

Ce n'est pas à dire que ce rite soit exclusivement propre aux enfants d'Israël. Abraham le connaissait d'avance; il l'avait trouvé en Égypte; car la circoncision y existait dès la

1. Abram signifie *Père élevé,* Abraham *père de la multitude ; Saraï* voulait dire *ma princesse ; Sara, la princesse* sans restriction et par rapport à tous.

plus haute antiquité, ainsi que le prouvent les fouilles récentes de Karnak. Hérodote, qui atteste le même fait, l'étend aux Éthiopiens, aux habitants de la Colchide et à plusieurs autres. Mais ce qu'il y avait de spécial dans la circonstance, c'était la haute signification qui s'attacherait désormais à cette pratique, pour les adorateurs du vrai Dieu. Saint Paul nous dit qu'elle devenait pour le patriarche comme le sceau de la justice qu'il possédait déjà avant de s'y être soumis [1]. La véritable source de sa justification avait été sa foi; elle recevait désormais son cachet officiel, qui devait être commun à toute la grande famille.

Abraham, en effet, se hâte d'accomplir pour lui-même l'ordre divin. Ismaël est circoncis avec son père et tous les serviteurs de la maison. Heureux les chefs de famille qui pourront imprimer à tous ceux qui leur appartiennent le signe de la grâce et de la divine adoption! Écoutez cette belle formule des

1. Signum accepit circumcisionis, signaculum justitiæ fidei quæ est in præputio. (Rom., IV, 11.)

docteurs juifs, longtemps en usage pour la cérémonie sainte : « Béni soit celui qui a sanctifié dès le berceau le bien-aimé de son cœur ; qui a gravé sur son corps le signe sacré, et marqué ses enfants du sceau de l'alliance divine [1] ! »

Pour nous, un sceau, bien autrement certain, c'est le baptême. Le caractère qu'il imprime n'a point son siège dans l'homme extérieur ; c'est l'âme qui reçoit une effigie indélébile, à laquelle on reconnaît les enfants de Dieu. Aussi le plus beau privilège de la paternité chez les chrétiens, n'est pas de fournir de nouveaux membres à la cité de la terre, mais bien d'en donner à l'Église, et, par suite, de préparer des recrues à la cité du ciel.

Quoique Ismaël ait reçu, lui aussi, le cachet divin, ce n'est point lui qui sera l'héritier des promesses. Abraham a déjà entendu l'annonce d'un autre fils qui lui naîtra de Sara. Cette prophétie va lui être renouvelée d'une

1. Benedictus sit qui sanctificavit dilectum ab utero, et signum posuit in carne, et filios suos sigillavit signo fœderis sancto. (Tract. B'rahhot. f. 13.)

manière plus solennelle encore, et pour une date plus déterminée.

Tout le monde connaît la scène des trois voyageurs, que le patriarche reçoit au milieu du jour sous le chêne de Mambré. A ne considérer ce récit que par son côté humain, tout y respire un parfum de grandeur et de simplicité antique, qui serait à lui seul une garantie certaine d'authenticité.

C'est pendant la plus grande chaleur de la journée; Abraham, à la porte de sa tente pour respirer un peu à l'ombre des arbres touffus, aperçoit tout à coup devant lui les trois personnages augustes en qui sa foi, comme dit saint Augustin, découvre la majesté d'un seul Dieu. Après s'être prosterné à terre devant eux, il les conjure de ne point passer devant sa demeure sans qu'il ait pu accomplir vis-à-vis d'eux ce qu'exigeaient les lois de l'hospitalité, telles qu'on les comprenait à cette époque. Laver leurs pieds couverts de la poussière du voyage, les faire reposer à l'abri des rayons brûlants du soleil, préparer pour eux un modeste repas, où chacun a son rôle naturel,

Sara pétrissant des pains et les faisant cuire, tandis que lui-même immole la victime la plus tendre du troupeau, et se hâte d'en faire rôtir la chair, qu'il servira avec du lait et du beurre, se tenant debout auprès des convives; tel est le tableau que nous offre cette page biblique si frappante par sa couleur locale et par le caractère archaïque de chacun de ses détails.

Si le point de vue littéraire pouvait nous préoccuper, il serait facile de rapprocher ce passage de telle ou telle réception que nous trouvons décrite dans Homère. Fidèle à la discrétion imposée à la femme par les mœurs orientales, Sara ne s'est point montrée; elle est restée dans la tente. Ce qui ne l'empêchera pas d'être vue, lorsqu'un sourire d'incrédulité effleurera ses lèvres, à l'annonce que dans un an elle doit être mère. Celui qui parle au nom des trois lui en adresse un reproche; et la honte d'avouer son tort le lui fait aggraver. Elle commet un mensonge en niant sa faute. « Il n'en est pas ainsi, se contente de dire l'hôte mystérieux, la vérité, c'est

que vous avez ri de ma parole. » Quant à Abraham, sa foi est plus robuste et ne connaît point ces hésitations. Qu'importe que la vieillesse ait émoussé ses sens? La promesse vient de Dieu, elle sera accomplie [1]. « S'il sourit, dit saint Augustin, c'est de bonheur et d'admiration, tandis que Sara ne trahit par là que ses doutes [2]. »

Toutefois, Messieurs, ne la condamnons pas trop sévèrement. Sa nature est plus faible; le miracle dont il s'agit lui paraît peut-être encore plus en contradiction avec les lois providentielles. Si un moment elle a hésité, bientôt, rendue à elle-même, elle va retrouver toute sa fermeté d'esprit, et l'Apôtre pourra dire d'elle : « C'est par la foi que Sara, elle aussi longtemps stérile, a obtenu la grâce de concevoir, en dépit de son âge avancé,

1. Non infirmatus est in fide, nec consideravit corpus suum emortuum, quum jam fere centum esset annorum et emortuam vulvam Saræ. In repromissione etiam Dei non hæsitavit diffidentia sed confortatus est fide, dans gloriam Deo. (Rom., v, 18-19.)

2. Abrahami risus admirationis et lætitiæ fuit, Saræ autem dubitationis. (Aug. quæst. in Gen. xxxvi.)

parce qu'elle a cru à la fidélité de celui qui y engageait sa parole [1].

Vous le voyez, telle est la disposition première, fondamentale, que Dieu exige lorsqu'il veut faire éclater sa puissance. Tel foyer désert ne se peuplerait-il pas bientôt, si ceux qui se désolent de sa solitude savaient prier avec confiance et espérer contre tout espoir humain [2], à l'exemple du patriarche? Sa foi, nous dit saint Jean Chrysostôme, est le type sur lequel la nôtre doit se former. Plus nous saurons nous approcher de sa perfection, plus nous serons en droit d'attendre l'intervention céleste, dans tout ce qui nous concerne, nous et notre famille.

Cependant, un danger imminent menaçait alors un de ceux qui appartenaient au sang d'Abraham. Aussi la visite surnaturelle ne se termina point sans qu'on lui en donnât connaissance. Il s'agissait du sort de Sodome, où

1. Fide et ipsa Sara sterilis virtutem in conceptionem seminis accepit, etiam præter tempus ætatis, quoniam fidelem credidit esse eum qui promiserat. (Heb. XI, II.)

2. Contra spem in spem credidit. (Rom., V, 17.)

Loth avait été imprudemment s'enfermer.

Les crimes de cette triste cité avaient dépassé toute mesure ; la patience de Dieu était lassée ; et comme aux temps du déluge, sa justice demandait l'extermination des coupables. Cette fois, ce n'étaient plus les eaux qui allaient être chargées de la légitime vengeance ; un autre élément non moins redoutable, le feu devait être l'instrument de la destruction. Toutefois, avant d'accomplir le dessein qu'il a formé, le Seigneur daigne en conférer avec son fidèle serviteur.

Je ne sais, Messieurs, si on trouverait dans la Sainte Écriture une page aussi propre à nous faire comprendre la miséricorde de Dieu vis-à-vis des pécheurs. Vous avez tous présent à l'esprit ce dialogue simple et sublime, qui s'engage entre Abraham et le personnage mystérieux auquel il s'adresse. Le patriarche intercède ; il essaie d'arrêter le coup fatal. Il sait que son auguste interlocuteur est clément, qu'il ferait grâce à ces hommes souillés, en considération des justes qui se rencontre-

raient au milieu d'eux. Espérant d'abord que Sodome en pourrait bien renfermer cinquante, il sollicite le pardon en faveur de ce nombre. Puis il descend graduellement à quarante-cinq et à quarante; puis ensuite à trente, à vingt, et même à dix, obtenant à chaque fois une promesse d'indulgence, pourvu que la ville puisse fournir ce contingent de plus en plus réduit et à la fin si minime.

Que d'instructions à recueillir dans cette divine communication! Car ce n'est point uniquement son confident privilégié que Dieu initie à ses intentions sur la cité coupable ; c'est nous tous qu'il fait par là-même entrer dans les secrets de sa Providence. Nous apprenons que, si parfois il frappe, ce n'est qu'à regret, seulement lorsque la mesure est comble, et quand tous les moyens d'indulgence ont été épuisés. Nous apprenons, en même temps, que le plus ferme soutien des cités et des États, ce sont les justes qui s'y trouvent; et que par conséquent on se trompe du tout au tout, quand on traite d'inutiles à la société ceux qui en font par leurs vertus non seule-

ment l'honneur, mais aussi la sécurité véritable.

Voulez-vous savoir ce que pèse une vie pure dans la balance de Dieu ? Souvenez-vous que dix de ces existences l'auraient emporté sur toutes les abominations qui se commettaient alors dans Sodome, et auraient fait pencher la décision du côté de la clémence.

Et quelle familiarité respectueuse dans la prière du patriarche !

La hardiesse de ses demandes s'accroît en raison de la condescendance de Celui à qui il parle. Comprenant de mieux en mieux la bonté infinie du Père céleste, il ne craint point de pousser ses propositions jusqu'à l'extrême limite de ce qui est compatible avec les exigences de la divine justice. Malgré tout, la confiance d'Abraham ne sauvera pas la ville criminelle; mais elle va être récompensée d'une autre façon, puisqu'un ange sera envoyé pour soustraire Loth et sa famille au châtiment commun; ce qui montre que souvent notre prière est exaucée, lors même que nous n'avons pas obtenu

ce qui faisait l'objet direct de notre requête.

Je n'entre point dans le détail de cette préservation, due sans doute, avant tout, à la médiation d'Abraham. « Voudriez-vous, avait-il dit au Seigneur, confondre l'innocent dans le supplice réservé aux impies [1]. » Le Seigneur répond par ce message envoyé au dernier moment à son serviteur. Loth étant le seul adorateur du vrai Dieu, le seul qui s'abstienne des impudicités monstrueuses auxquelles sont adonnés tous les habitants de Sodome, sera seul aussi épargné dans la catastrophe générale. Pour y échapper, il faut quitter sans retard cette terre maudite, sur le point d'être envahie par une pluie de soufre et de feu.

Bâtie sur une carrière de bitume, dans un pays où abondent les sources de naphte, et sujet aux émanations sulfureuses, Sodome était entourée de tous les agents physiques propres à opérer une destruction comme celle que raconte la Bible. Est-il étonnant qu'un

1. Numquid perdes justum cum impio? (Gen., XVIII, 23.)

jour l'incendie ait éclaté tout à coup ; qu'au milieu de ces matières en fusion, qui semblaient à la fois sortir de la terre et pleuvoir du ciel, tout ait été consumé au souffle de la divine colère?

En ces circonstances, malheur à qui s'attarde, soit pour sauver quelque objet précieux, soit pour ne pas savoir assez vite se détacher d'une demeure chérie. La femme de Loth en fit la terrible expérience. Désobéissant aux messagers célestes, qui la pressent de partir, elle reste en arrière et se trouve bientôt enveloppée dans le tourbillon embrasé. Son corps imprégné de vapeurs salines et bitumineuses est consumé sans perdre ses formes, comme on en voit tant d'exemples dans les ruines de Pompéi. C'est ce que la Sainte Écriture appelle le *monument de l'incrédulité et la statue de sel*[1]. L'historien Josèphe raconte qu'il l'a vue de ses yeux[2]. Philon[3], le pape saint

1. Incredibilis animæ memoria staus figmentum salis. (Sap., x, 7.)

2. Antiq., l. I, c. 12.

3. De Profugis.

Clément[1], saint Cyrille de Jérusalem[2], attestent qu'elle existait encore de leur temps. Quant aux ruines de Sodome et de Gomorrhe, certains voyageurs contemporains nous assurent les avoir retrouvées.

« J'ai vu, dit M. de Saulcy, et tous mes compagnons de voyage ont vu avec moi les décombres immenses des deux villes maudites Sodome et Gomorrhe... Les décombres de Sodome, que les Arabes du pays nomment Kharbet-Esdoum (ruines de Sodome), occupent tout le flanc de la montagne de sel (Djebel-el-Melet ou Djebel-Esdoum) ; et le soulèvement de cette montagne de sel s'opérant en même temps que le niveau de la vallée de Sedim s'abaissait de quelques mètres, de façon à permettre aux flots du lac Asphaltite de l'envahir pour toujours, rend parfaitement compte de la destruction instantanée de la ville. Il ne faut voir ici que les effets d'un phénomène volcanique, dont la colère céleste se servit

1. Epist. 1.
2. Catech., XIX, myst.

pour exercer sa terrible vengeance [1]. »

Sans garantir l'exactitude de cette explication, nous voyons du moins ici une constatation nouvelle du fait raconté par la Bible. Ce fait est d'ailleurs indubitable. Les historiens les plus sérieux, Tacite, Pline, Strabon en ont fait une mention expresse. Saint Jean Chrysostôme invitait ses contemporains à aller le vérifier de leurs yeux, et les paroles qu'il leur adressait trouvéraient, aujourd'hui encore, leur application.

« Quiconque en éprouve le désir, peut se rendre à ces lieux et voir cette terre qui proclame en quelque sorte son désastre, qui en montre les vestiges, aussi frais après tant de sciècles que si la catastrophe avait eu lieu hier ou même aujourd'hui ; tant sont évidents les effets de la colère divine [2] ! »

1. De Saulcy. V. *Dict. des antiq biblig.* p. 489. Cf. Ernest Pierrotti. *La Palestine actuelle*, p. 107 et suiv.

2. Licet volenti ad loca illa pergere, videre ipsam terram ut ita dicam, clamantem et ostendentem supplicii vestigia, post tam multos annos quasi heri vel hodie impressa, tam manifesta ostenditur indignatio ! (Chrys. in Gen., XVIII.)

Le crime des villes coupables était grand ; et pourtant l'Évangile nous fait comprendre que ceux qui ont reçu davantage doivent s'attendre à un jugement plus sévère. S'adressant à ces cités riveraines du lac de Tibériade, où il avait fait entendre sa prédication et opéré tant de miracles, le divin Maître leur reprochait d'avoir rendu inutiles tous ses efforts pour les amener à repentance. « Malheur à vous, s'écriait-il,... car si dans Tyr et Sidon avaient été accomplies les merveilles dont vos murs ont été le théâtre, leurs habitants auraient fait pénitence sous la cendre et le cilice. » Puis, visant plus spécialement encore la ville de Capharnaum, qui avait été comme le centre de l'évangélisation, et dans laquelle il avait plus souvent fait sa demeure, il ajoutait : « Si dans Sodome on avait opéré les prodiges dont vous avez été témoins, peut-être cette ville serait-elle encore debout à l'heure qu'il est. Aussi je vous le déclare, son sort sera moins rigoureux que le vôtre, au jour du jugement[1]. »

1. Væ tibi Corozaim, væ tibi Bethsaida, quia si in Tyro et

N'avons-nous point à prendre pour nous ces avertissements solennels? Si le chrétien imite les excès qui perdirent à jamais des sociétés jadis si florissantes, n'appelle-t-il pas sur sa tête des châtiments plus redoutables encore que ceux dont elles furent victimes? Le père de famille a besoin de méditer pour lui-même cette vérité ; il est aussi chargé de la faire comprendre autour de lui. Car est-il bien sûr qu'il ne se trouvera jamais parmi les siens un jeune imprudent qui veuille s'éloigner du toit paternel et prendre le chemin de Sodome? Or, une fois que l'insensé se sera établi dans ce milieu impur, pourra-t-il, nouveau Loth, s'y maintenir dans l'intégrité de sa vertu? Devra-t-il espérer d'échapper seul à la ruine qui tôt ou tard menace tous les autres?

Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent... Et tu Capharnaum numquid usque in cœlum exaltaberis? Usque in infernum descendes, quia si in Sodomis factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in te, forte mansissent usque in hanc diem. Verumtamen dico vobis quia terræ Sodomorum remissius erit in die judicii quam tibi. (Matt., XI, 21-23.)

Hélas ! on voit encore parmi nous de ces désastres subits, qui pour s'étendre à un moins grand nombre de victimes, rappellent cependant le triste spectacle que le texte sacré nous met sous les yeux. En passant près de ces ruines matérielles et morales, qui ont succédé à de si belles espérances, on ne peut que répéter ces paroles de l'Esprit Saint dans la prophétie d'Ezéchiel : « Voici quelle a été l'iniquité de Sodome, l'orgueil, la bonne chère, l'oisiveté qui dévorait sa vie. Elle ne tendait pas la main à l'indigent et au pauvre. Elle s'est insurgée et a commis des abominations devant ma face ; c'est ponrquoi je l'ai détruite, ainsi que tu le vois[1] ». C'est là, Messieurs, de l'histoire contemporaine, qui se représente partout, dont nous avons tous été témoins.

Si nous ne voulons pas y ajouter, pour notre part, un nouveau chapitre, gardons-

1. Hæc fuit iniquitas Sodomæ... superbia, saturitas panis et abundantia et otium ipsius... et manum egeno et pauperi non porrigebant... et elevatæ sunt et fecerunt abominationes coram me ; et abstuli eas sicut vidisti. (Ezech., XVI, 49-50.)

nous et gardons nos enfants des vices qui nous sont signalés ici ; car en tout temps les mêmes causes ont produit des effets semblables.

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

Le Sacrifice.

MESSIEURS,

J'aurai à vous raconter aujourd'hui le trait le plus saillant de toute l'histoire d'Abraham. Nous allons étudier cette page si émouvante, si profondément pathétique, où nous est retracé ce qu'on appelle à si juste titre *son sacrifice.*

Au point de vue littéraire, il n'est guère en aucune langue, de morceau que l'on puisse comparer à celui-là. La grandeur du sujet, le fini des détails, une sublimité continue, qui s'allie avec la plus extrême simplicité ;

tout contribue à faire de cet épisode un de ces chefs-d'œuvre que tous les siècles admirent, et qui conservent leur caractère à travers toutes les traductions, On a beau avoir lu souvent de tels récits ; chaque fois qu'on y revient, ils produisent, en quelque sorte, la même impression qu'on avait ressentie à la première lecture. C'est que le cœur humain s'y montre à la fois dans son exquise sensibilité, et dans tout l'héroïsme dont il est capable, lorsque la grâce d'en haut l'a élevé au dessus de lui-même.

Mais avant d'aborder cette histoire, il est deux questions préalables auxquelles je crois bon de répondre, de peur qu'elles ne s'élèvent dans les esprits et n'y suscitent quelques difficultés. La première est celle-ci : Pourquoi Dieu soumet-il le patriarche à une épreuve qui semble tellement contraire aux devoirs les plus saints de la nature ? La seconde pourrait se formuler de cette façon : Pourquoi l'Esprit-Saint propose-t-il à tous un fait si exceptionnel, et qui sort si visiblement des règles ordinaires ?

La première question trouvera, si je ne me trompe, sa réponse dans le tableau même que nous allons avoir sous les yeux. La vertu d'Abraham s'y révélant à un degré si éminent, la Providence divine s'y manifestant d'une manière si claire et si touchante, il n'y a plus lieu d'incidenter sur le choix que Dieu a fait d'un genre de tentation qui met en lumière un spectacle digne de fixer l'attention de la terre et du ciel.

Voici maintenant la solution de l'autre doute.

On pourrait dire tout d'abord que le fait dont il s'agit est plein de mystères, que tout y est figure et prophétie, puisque Abraham se mettant en devoir de sacrifier Isaac, représente le Père Éternel livrant son Fils unique pour le salut du monde. Certes, n'y eût-il point d'autre motif à alléguer, celui-ci serait péremptoire et justifierait pleinement la présence d'un tel récit dans nos Saintes Écritures.

Mais, en outre, il s'en faut bien que cet exemple soit sans application, au point de

vue pratique, pour les chrétiens, et en particulier pour les pères de famille. Il est bien vrai qu'aucun d'eux ne se trouvera jamais dans des circonstances identiques à celles qu'a traversées le patriarche. On ne vous ordonnera pas, Messieurs, de vous armer d'un glaive pour faire couler le sang de vos fils; mais qui sait si à quelques-uns Dieu ne demandera point d'en faire le sacrifice d'une autre manière? Il y a plus d'un bûcher et plus d'une immolation, là où il s'agit d'offrir au Seigneur l'holocauste qu'il réclame.

Puis, ce qui nous concerne tous sans exception, c'est de savoir quel ordre et quelle subordination établir entre des affections saintes, parmi lesquelles existe nécessairement une hiérarchie. De l'amour de Dieu et de l'amour de la famille, quel est celui qui doit l'emporter? Si d'une part, le sentiment naturel commande, si d'autre part, la voix du ciel exige un acte qui lui paraisse opposé; à qui l'homme sage donnera-t-il raison? Pour quel parti se déterminera-t-il?

Tel est le problème qui se pose et qu'Abraham a résolu avec un courage sublime.

Quand même vous ne comprendriez pas sa conduite, vous ne pouvez vous défendre de l'appeler héroïque. C'est, si vous voulez, un personnage plus grand que nature, que l'on fait passer sous vos yeux, afin que son caractère fasse sur vous une plus vive impression. Dans ce siècle de réalisme, où l'on ne connaît que le terre à terre, nous avons peine à nous élever jusqu'à l'intelligence de ces actes surhumains. Raison de plus pour les méditer, lorsque nos Saints Livres nous les présentent. Car rien n'est plus propre à nous faire sortir de cette ornière de médiocrité, où la plupart se confinent y concentrant jusqu'à leur idéal ; quand nous marchandons à Dieu notre obéissance, en présence de difficultés vulgaires, il importe de nous montrer ce que d'autres ont fait, en accomplissant pour lui des actes qu'on aurait pu croire impossibles.

I

Le séjour de la vallée de Mambré semblait désormais devoir être cher à Abraham. C'est là qu'il avait reçu cette visite mystérieuse, qui pour lui était celle de Dieu même. C'est là qu'il avait entendu la promesse solennelle qu'un fils lui naîtrait de Sara et deviendrait la tige du peuple élu. Que de souvenirs s'attachaient désormais à ces lieux bénis, à ce chêne qui avait abrité les trois voyageurs, à ce sol que leur pied avait foulé, et qui portait encore l'empreinte sacrée de leurs pas!

Néanmoins nous voyons le patriarche s'éloigner de ce campement et prendre sa direction vers la région méridionale. Avait-il épuisé les ressources du pays? Le voisinage de la mer Morte et de la Pentapole rendait-il ce pays dangereux? Ou bien simplement la famille du pasteur obéissait-elle au besoin de sa vie nomade? Toujours est-il que bientôt

après les faits racontés ci-dessus, nous trouvons un établissement nouveau dans la contrée de Gérara. C'est là que va s'accomplir le grand événement qui a été prédit au nom du ciel.

L'année révolue, Sara devient mère et elle donne au fils qu'elle vient de mettre au monde un nom plein de joie : *Isaac*, que la Sainte Écriture explique en ces termes : Dieu m'a fait sourire et quiconque l'apprendra sourira avec moi [1]. C'est au huitième jour, en la cérémonie de la circoncision, que ce nom fut imposé. Voyez le bonheur de cette femme et la gratitude avec laquelle elle reçoit ce que la Genèse appelle la *visite* [2] du Seigneur. Plaise à Dieu que cette visite soit toujours reçue avec la même reconnaissance ! Il est des craintes excessives ou de sordides calculs qui tendraient à la faire envisager parfois comme une calamité, qu'on écarte avec soin.

1. Risum fecit mihi Dominus, quicumque audierit corridebit mihi. (Gen., xxi, 6.)

2. Visitavit autem Dominus Saram sicut promiserat. (Ibid. 1.)

Telle épouse déjà avancée dans la vie devient esclave de l'opinion et redouterait le ridicule d'une nouvelle maternité. Qu'elle écoute ce cri de triomphe de celle qui d'abord s'était montrée incrédule : « Qui croirait, s'écrie-t-elle, qu'on aurait jamais pu dire à Abraham que Sara nourrirait de son lait un fils qu'elle lui aurait donné dans sa vieillesse [1] ? »

On ne séparait point alors, dans les fonctions maternelles, des choses que la nature a étroitement unies. La femme n'aurait pas cru être mère, si elle n'avait donné le sein à son enfant ; et l'idée ne lui serait pas même venue de se substituer une étrangère, dans l'accomplissement d'un devoir si délicat et si doux.

L'époque où l'allaitement cessait était marquée par une fête dans la famille patriarcale. Car elle aussi avait ses invitations, ses réjouissances, auxquelles prenaient part les voisins et les amis. Abraham fit donc un grand festin au moment où l'on sevrait Isaac ; il était juste de se réjouir de ce que l'enfant

1. Quis auditurum crederet Abraham quod Sara lactaret filium quod peperit ei jam seni? (Ibid. 7.)

avait traversé les premiers périls et entrait, en quelque sorte, dans une période de la vie plus indépendante et plus personnelle.

Mais voici de nouveaux troubles, de nouvelles difficultés, dont la source est toujours la polygamie. Un jour, Sara aperçoit Isaac aux prises avec celui qu'elle appelait le fils d'Agar l'égyptienne. Était-ce entre eux un simple jeu d'enfants? L'aîné n'abusait-il point de sa force contre un frère plus faible, et ne lui faisait-il point durement sentir la supériorité que l'âge lui assurait? Le texte de la Genèse ne le dit pas, mais un passage de l'épître aux Galates nous le fait pressentir. Celui qui était né selon la chair, dit l'Apôtre, persécutait celui qui était né selon l'esprit[1]. Que cette persécution se soit bornée à d'amères railleries, ou qu'elle ait été jusqu'aux voies de fait, le regard maternel ne put en supporter le spectacle. Pleine d'indignation, Sara court aussitôt trouver Abraham et lui dit : Chassez cette servante et son enfant, car le fils de l'es-

1. Is qui secundum carnem natus fuerat persequebatur eum qui secundum spiritum. (Gal., IV, 29.)

clave ne partagera point l'héritage avec celui de l'épouse libre[1].

Cette exigence parut dure au patriarche. N'était-il pas père d'Ismaël? Et pouvait-il se résoudre à l'écarter de sa maison, avec celle qui lui avait donné la première les joies de la paternité? Pendant qu'il réfléchissait sur le parti à prendre, Dieu vint à son secours et le tira d'une cruelle alternative. « Que le langage de Sara, lui dit-il, ne vous semble point pénible à entendre. Accordez-lui ce qu'elle vous demande, car c'est d'Isaac que doit sortir votre véritable postérité. Du reste, ne vous inquiétez point par rapport à votre autre fils; je ferai de lui le père d'un grand peuple, par égard pour votre sang qui coule dans ses veines[2] ».

1. Ejice ancillam hanc et filium ejus. Non enim erit hæres filius ancillæ cum filio meo Isaac. (Gen., xxi, 9.) Saint Paul rapporte ces paroles avec une légère variante : Non enim hæres erit filius ancillæ *cum filio liberæ*. (Gal., iv, 30.)

2. Non tibi videatur asperum super puero et super ancilla tua; omnia quæ dixerit tibi Sara audi vocem ejus, quia in Isaac vocabitur tibi semen. Sed et filium ancillæ faciam in gentem magnam quia semen tuum est. (Gen., xxi, 12-13.

Cette réponse du ciel calma les inquiétudes du patriarche et fit taire les révoltes de son cœur. S'étant levé dès le point du jour, il prit du pain et un vase plein d'eau, dont il chargea les épaules d'Agar, et lui livrant son fils, il prit congé d'elle.

La pauvre mère, s'éloignant, errait dans les solitudes de Bersabée. C'était la seconde fois qu'elle se trouvait dans cet isolement; mais dans le premier cas, son exil était volontaire, il ne tenait qu'à elle de le faire cesser, en retournant au foyer qu'elle avait fui. Aujourd'hui, au contraire, c'était son maître, celui qu'elle avait eu pour époux, qui lui interdisait sa demeure. Que faire? que devenir, lorsque ses modiques provisions allaient être épuisées? Abraham savait qu'elle devait être l'objet d'une providence attentive; pour elle, oublieuse du secours qu'un ange lui avait apporté en une pareille rencontre, elle crut n'avoir plus à attendre que la mort. Ne pouvant se résoudre à voir de ses yeux le dernier soupir d'Ismaël, elle le coucha sous un des arbres qui se trouvaient dans la campagne;

et s'éloignant à la distance d'un trait d'arc, elle s'assit et se mit à gémir, abîmée dans ses larmes.

L'enfant pleurait aussi et sa voix ingénue toucha le cœur de Dieu. L'Ange revint du ciel; et appelant la mère par son nom : Agar, lui dit-il, que faites-vous? l'innocence a des droits auprès de Dieu, et il a entendu le cri de votre enfant. Levez-vous donc, prenez-le par la main, car je le prédestine à être chef d'une grande nation [1].

En même temps, les yeux de cette femme s'ouvraient et elle apercevait près d'elle une source d'eau vive. Elle y court, remplit son vase, rafraîchit les lèvres défaillantes d'Ismaël; et tous deux assistés surnaturellement demeurent dans ce désert. Puis le jeune homme grandit, il devient un chasseur habile, se fixe dans les plaines de Pharan; et sa mère lui procure une épouse venant de la terre d'Égypte, d'où elle-même était originaire.

1. Quid agis Agar, noli timere, exaudivit enim Deus vocem pueri de loco in quo est. Surge, tolle puerum et tene manum illius quia in gentem magnam faciam eum. (Gen., XXI, 17-18.)

En admirant la bonté de Dieu qui prend soin des abandonnés, n'oublions pas, Messieurs, que tout ce récit est plein de mystères et nous fournit une signification bien plus haute. Suivant l'Apôtre, il y a là une allégorie qui représente les deux Testaments. L'ancien, régime de servitude et loi de crainte, est figuré par Agar et n'enfante que des esclaves. L'autre, au contraire, qui est une législation d'amour, engendre à la véritable liberté. A ses enfants est réservé l'héritage que ne sauraient partager avec eux les fils de la servante et de l'étrangère. J'insisterais sur ce côté symbolique et typique de l'histoire, s'il ne devait nous écarter de notre but principal. Qu'il suffise de l'avoir au moins indiqué, ne fût-ce que pour rendre compte d'une conduite qui pourrait paraître peu conforme à la douceur habituelle du patriarche hébreu.

Voilà donc Abraham privé de l'un de ses fils. Celui qui reste près de lui et sur la tête duquel reposent toutes les espérances, va-t-il du moins lui appartenir sans conteste ?

Nous touchons au moment le plus critique

de cette vie si féconde en épreuves de toute sorte. Celles qui l'ont remplie jusqu'à présent n'étaient rien en comparaison de ce qui nous reste à voir, Jamais père n'aura été soumis à pareil combat. Aussi est-ce à cette occasion que la Genèse emploie le mot caractéristique : Dieu *tenta* Abraham ; *Tentavit Deus Abraham* [1]. Que signifie cette parole?

Il y a, nous disent les docteurs, deux tentations bien différentes : l'une qui vient du démon, l'autre qui a Dieu pour principe. Le but où elles tendent est absolument opposé ; car si Dieu tente, c'est pour couronner le vainqueur ; tandis que le démon ne se propose que notre défaite et notre ruine [2]. Aussi saint Augustin donne-t-il à chacune de ces tentations un nom significatif: l'une est *déception* et tromperie, tandis que l'autre n'est qu'une *épreuve: tentatio deceptionis*, *tentatio probationis* [3]. C'est assez dire quelle est l'ori-

1. Gen., XXII, 1.

2. Aliter Deus tentat, aliter diabolus. Diabolus tentat ut subruat; Deus tentat ut coronet. (Amb. de Abraham, l. VIII, 66.)

3. Aug. Epist., CC. V, 16.

gine de la première et d'où provient la seconde.

Nous avons pu déjà nous faire une idée des trésors de tendresse et de dévouement que renfermait le cœur d'Abraham. Depuis qu'il s'était vu obligé, bien malgré lui, de se séparèr d'Ismaël, ses affections s'étaient concentrées de plus en plus sur le seul enfant qui lui restât; rejeton précieux, sorti par miracle d'une souche desséchée, en qui la foi aux promesses d'en haut permettait de voir déjà l'arbre immense appelé à couvrir un jour de ses rameaux la région tout entière. Avec quel bonheur, ce père qui possédait le secret du ciel, ne voyait-il pas croître cet enfant du miracle! Quelle joie d'assister à l'éclosion de ses premiers sentiments, de constater en lui cette piété, cette vertu, qui allaient en faire le digne héritier d'une famille prédestinée entre toutes, et le digne ancêtre d'une nation qui devait s'appeler le peuple de Dieu!

C'est au milieu de ces pensées si consolantes que la voix divine se fait entendre de nouveau : *Abraham*, *Abraham*. L'accent de

cette voix est désormais connu. Il ne s'y trompe point et répond aussitôt : *Adsum*, me voici, Seigneur, je suis à vos ordres. Qu'il était loin de s'attendre à celui qui allait lui être intimé, à l'improviste, sans aucun ménagement pour son cœur, et d'un ton qui ne supportait ni objection, ni réplique !

« Prends Isaac, ton fils unique, que tu aimes si tendrement ; va dans la terre de la vision, et là tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te désignerai [1]. »

Quelle sécheresse ! quelle brièveté dans cette injonction ! Nous serions tentés de dire : quelle cruauté dans ces paroles qui s'adressent à un père ! Eh quoi ! Seigneur, est-ce bien vous qui parlez ainsi, vous qui avez mis au cœur des parents un amour si profond et si désintéressé ? Depuis quand vous complairiez-vous au spectacle de ces horribles sacrifices, que vous reprochez avec tant d'indignation aux adorateurs des idoles ? S'il faut à

1. Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis Isaac et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum super unum montium quem monstravero tibi., Gen., XXII, 1.)

tout prix que le sang soit versé, sera-ce la main paternelle que vous appellerez à le répandre? D'ailleurs, cette jeune vie est votre œuvre; c'est vous seul qui en avez allumé le flambeau; si elle vient à s'éteindre, que deviennent vos oracles? et quel fond faire désormais sur vos plus solennelles promesses?

Telles étaient, Messieurs, quelques-unes des pensées qui devaient naturellement s'élever dans l'esprit du patriarche. Tout autre en eût été troublé, au point d'éclater en murmures et de remettre en doute soit le commandement présent, soit les prédictions passées. Abraham est l'homme de la foi, il ne connaîtra aucune de ces tergiversations. Il est vrai qu'il ne sait comment concilier ce qu'il entend avec la conduite ordinaire de la Providence. Il est vrai encore qu'il lui semble voir une contradiction manifeste entre ce qui lui a été annoncé et ce qu'on demande de lui présentement. Mais qu'a-t-il besoin de saisir l'harmonie de ces choses? Dieu a une logique qui n'est pas la sienne, et des voies bien au-dessus de celles qu'atteint son intelligence.

Une seule certitude lui suffit. Le Seigneur a parlé, et par conséquent il ne reste plus qu'à obéir.

Tel est le sens de cet *Igitur* par lequel débute le verset suivant. Comme si ce qui va y être raconté n'était qu'une conclusion toute simple, toute naturelle de ce qui vient d'être dit. Or, écoutez, Messieurs, les faits que ce passage nous révèle.

Abraham n'attend pas même le lever de l'aurore. De nuit, il se met en mesure d'accomplir le terrible précepte qui vient de lui être notifié. Dans la naïveté du récit biblique, il y a comme une solennité navrante; et chaque détail nous fait pénétrer plus avant dans l'âme de ce père si horriblement torturée.

Remarquez qu'il est seul à porter le fatal secret. Sara n'en doit rien savoir; car le ciel lui-même mettrait-il une mère à pareille épreuve? Une seule en sera trouvée digne dans la suite des temps. Mais nous ne sommes encore qu'à la figure, et non à la réalité, qui sera encore mille fois plus déchirante. Isaac doit

aussi être tenu dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. A quoi bon avancer son supplice et le faire souffrir avant l'heure? Aussi tout se prépare comme pour un voyage de fête. Avec cette simplicité des anciens jours, le patriarche ne craint point de s'y employer de ses propres mains. Il a sellé son âne, coupé lui-même et rassemblé en faisceau le bois destiné à l'holocauste; puis, prenant son fils et deux jeunes serviteurs pour l'accompagner, il part calme, serein à l'extérieur, au dedans plus immolé lui-même que la victime qu'il va bientôt étendre sur l'autel.

Et trois jours s'écoulent dans ces mortelles angoisses! Ce n'est qu'au bout de ce temps qu'on approche du terme fatal. Comment vous dire, Messieurs, ce que recèlent de douleurs ces mots en apparence si vulgaires du récit sacré : *Ayant élevé les yeux, il aperçut l'endroit de loin* [1]. Dans une pareille circonstance, quel coup la vue de ce théâtre du sacrifice ne

1. Die autem tertio, elevatis oculis, vidit locum procul. (Gen. LXII, 4.)

porte-t-elle pas à cet homme, alors le plus malheureux des pères?

Aucune torture ne lui sera épargnée. Dans l'état d'affliction où il est, il faut encore qu'il dissimule pour ne point éveiller les soupçons de ses serviteurs : Attendez ici, leur dit-il, avec l'animal que nous avons amené; mon fils et moi nous irons jusqu'au lieu marqué, et après avoir adoré Dieu, nous reviendrons à vous [1]. Sans le savoir, il prophétisait juste, mais combien la réalisation de cette parole était en ce moment loin de sa pensée!

Vous savez tous par cœur la scène qui suit. La narration en est si touchante, qu'on ne saurait, sans la défigurer, y ajouter un seul trait.

Abraham prit le bois de l'holocauste et le chargea sur les épaules d'Isaac; car il fallait que la ressemblance avec une autre victime bien plus auguste fût poussée jusqu'au bout. Le père tenait en main le glaive et le

1. Expectate hic cum asino; ego et puer illuc properantes, postquam adoraverimus revertemur ad vos. (Ibid. 5.)

feu; et tous deux marchaient en silence. « Mon père, dit alors le jeune homme. — Que voulez-vous, mon fils? répondit le vieillard. — Voici, reprit-il, le feu et le bois; où est la victime pour l'holocauste? »

En vérité, Messieurs, quelle blessure cette interrogation naïve ne dut-elle pas faire au cœur du patriarche? Un poignard qu'on y aurait tourné et retourné en tout sens aurait-il jamais causé une semblable douleur? N'importe; jusqu'au bout son caractère se soutiendra, et loin de trahir ses émotions, il a une réponse toute prête : « Soyez tranquille, mon fils, Dieu aura soin de fournir lui-même la victime qui doit lui être offerte. » Puis ils s'acheminent de nouveau sans rien dire vers l'endroit que le Seigneur a désigné.

Arrivé là, Abraham trouve encore la force de dresser un autel, d'y disposer le bûcher qui servira pour le sacrifice. Le dirai-je, Messieurs? il puise en lui-même le courage de dévoiler enfin l'affreux secret à Isaac, qui, digne en tout d'un pareil père, se laisse lier par lui sans résistance, puis est en-

suite étendu sur le bois, où doit s'allumer la flamme. Encore un moment et l'immolation va être consommée; déjà le père a étendu la main et saisi le glaive, car rien ne peut l'arrêter, quand il s'agit d'obéir à la voix de son Dieu. C'était l'instant que la Providence divine attendait pour intervenir. L'Ange était là, quoique invisible, suivant chacun de ses mouvements, tout prêt à arrêter le coup fatal. Abraham a poussé au plus haut degré l'héroïsme de l'obéissance; c'en est assez, il s'entend appeler par son nom, et quand il a répondu comme d'habitude : *Adsum*, me voici, le messager du ciel lui crie de ne point porter la main sur son enfant, de se garder de lui faire aucun mal, parce qu'il s'agissait seulement d'éprouver ses dispositions et de savoir jusqu'où irait sa fidélité. « Oui, maintenant, ajoute la voix céleste, je connais que tu crains ton Dieu, puisque pour lui tu n'as pas même épargné ton fils unique[1]. »

Certes, il est bien vrai qu'il ne l'a pas épar-

1. Nunc cognovi quod times Deum et non pepercisti unigenito tuo propter me. (L. c, 12.)

gné ; car si l'immolation n'a pas eu lieu de fait, elle était déjà accomplie dans sa volonté et dans son cœur. Aussi saint Jean Chrysostôme ne craint pas d'affirmer qu'autant qu'il était en lui, il a été le sacrificateur de cette victime si chère ; et cela par l'amour immense dont il est animé pour son suprême bienfaiteur.

Mais qui dira le soulagement qu'il éprouve en voyant que Dieu se contente de cette offrande non sanglante ? Ce fils bien-aimé, dont il portait déjà le deuil au fond de l'âme avec quelle joie il le reçoit une seconde fois des mains de Dieu, plus heureux encore de le reprendre lorsqu'il le croyait perdu, qu'il n'avait été de le voir naître contre toute espérance. La reconnaissance dont il est pénétré lui fait chercher une victime à substituer à celle qu'il venait présenter; il faut un sacrifice pour compenser celui dont on le dispense. Et voilà que la réponse qu'il avait faite à Isaac se vérifie, et que le Seigneur lui-même a pourvu à l'holocauste. Tout près, dans un buisson de la montagne, le patriarche aper-

çoit un bélier qui s'est embarrassé au milieu des branches épaisses où ses cornes sont prises; c'est le sang de cet animal qui sera versé à la place de celui d'Isaac; et, quant au lieu où s'est passée cette scène si émouvante, il s'appellera désormais *la Montagne où le Seigneur regarde.*

Impossible, Messieurs, de ne pas nous arrêter, nous aussi, devant ce spectacle si digne de notre admiration. Nous l'avons dit, jamais un autre père n'aura été mis à une si grande épreuve. Et pourtant il en est parmi vous qui sont conduits, comme Abraham, à la montagne du sacrifice. Dieu leur demande une immolation mystique, qu'ils vont en quelque sorte accomplir de leurs propres mains; car ils auront assez de courage pour mener une jeune fille ou un fils unique à l'autel, où leur vie doit être offerte en holocauste. Mais ce n'est là qu'une mort apparente; le glaive se lève et ne tombe pas; tandis qu'en d'autres occasions, il achève son œuvre et consomme des séparations définitives.

Au pied de ce lit de souffrances, sur lequel est

tendue une pauvre victime moissonnée avant le temps, n'est-ce point un nouvel Abraham que j'aperçois, offrant au ciel le témoignage le plus difficile de sa soumission parfaite? Il est vrai que ce n'est pas son bras qui a frappé; mais c'est son cœur qui consent et qui accepte. Saint Ambroise a donc raison de nous dire: Tous les jours, parmi nous, des pères offrent leurs enfants pour qu'ils meurent dans le Christ et qu'ils soient ensevelis dans le Seigneur: *Quotidie offerunt patres filios suos ut moriantur in Christo et sepeliantur in Domino* [1].

N'imitait-elle point le père des croyants cette Blanche de Castille qui émettait le vœu de voir son fils expirer, plutôt que de le sentir coupable d'une faute mortelle? Et tant d'autres mères, après elle, exprimant à Dieu des sentiments semblables, ne se montrent-elles pas, par le fait même, de dignes filles du patriarche?

Il ne sera pas dit, Messieurs, que nous

1. Amb., in h., l.

soyons dépassés par elles en courage. Notre foi sera assez puissante pour nosu soutenir, dans ces occasions, contre les défaillances de la nature et la révolte des affections brisées. Vous vous plaignez du sacrifice que Dieu vous impose. Vos rêves d'avenir, déconcertés par un coup subit, commencent peut-être à se tourner en murmures et vous ne pouvez comprendre la conduite de la Providence. Rappelez-vous l'histoire d'Abraham. Revenez en esprit à cette montagne, à cet autel, à cet appareil de mort si poignant pour le cœur d'un père.

Vous me direz que du moins on ne lui a pas laissé achever son sacrifice et que le vôtre est consommé; qu'il ne saurait y avoir de consolation là où il ne reste plus d'espoir.

Plus d'espoir; c'est ici que je vous arrête, ou plutôt que je vous rappelle à cet homme modèle, qui croyait en dépit des prétendues contradictions, qui savait espérer encore, quand toute espérance semblait impossible. Un jour, Dieu vous rendra l'enfant que vous croyez à jamais perdu. Car la mort elle-même

n'est guère qu'une immolation apparente, que doit suivre à bref délai la rentrée en possession de tout ce qu'elle nous avait enlevé. Sur ce bûcher que vous arrosez de vos larmes, la victime dort; elle va se réveiller bientôt. Le feu même qui s'allume autour d'elle n'a pour but que de dévorer ses liens, de la dépouiller de ses scories, afin qu'on vous la restitue plus pure et plus vivante. Si malgré cette certitude, une telle vue vous déchire le cœur, n'oubliez pas que c'est précisément cette douleur qui va être la pierre de touche de votre amour. Il faut féliciter ceux dont l'ange du Seigneur pourra dire : « Maintenant je sais que vous craignez Dieu, parce que vous sacrifiez pour lui ce que vous avez de plus cher, et que vous le faites passer avant les affections les plus saintes et les plus profondes de la nature. »

A ceux qui seront demeurés constants au milieu de la suprême épreuve, sont réservées pour l'avenir les plus consolantes promesses. « J'en jure par moi-même, s'écrie le Seigneur, parce que vous avez été capable de cet acte et que vous m'avez immolé ce que vous aimiez

le plus au monde, je vous bénirai, je multiplierai votre race; et les bénédictions qui vous sont accordées s'étendront encore à tout ce qui vous entoure[1]. »

Mais, Messieurs, sachons-le, on n'arrive pas, pour ainsi dire, d'un bond à la hauteur d'âme que demandent ces immolations exceptionnelles. Il se peut bien qu'au premier jour, Abraham lui-même n'eût point été en état de supporter la *tentation* réservée à sa vieillesse. Aussi Dieu se garde alors de l'y soumettre; il se contente de sacrifices moins difficiles; et cependant il l'exerce par une série d'actes où sa foi se trempe, où son courage s'affermit, et dont chacun est récompensé des faveurs les plus précieuses. Le patriarche a ainsi appris qu'on ne perd jamais rien à s'abandonner à la conduite du Père céleste. Il sait que la libéralité divine prendra pour ainsi dire sa mesure dans la nôtre; et que

1. Per memetipsum juravi... quia fecisti hanc rem nec pepercisti filio tuo unigenito propter me, benedicam tibi et multiplicabo semen tuum, et benedicentur in semine tuo omnes gentes, etc. (Gen., XXII, 16 seq.)

celui-là devra s'attendre à la voir s'exercer vis-à-vis de soi sans limites, qui lui-même n'aura point mis de bornes à sa générosité vis-à-vis de son Dieu.

Telle est l'école à laquelle la Providence a conduit ce grand homme; c'est là qu'il s'est formé; ce sont les leçons que lui a fournies son expérience, et qu'il a retenues. Sûr que le ciel ne se laisse jamais vaincre dans cette réciprocité de dévoûments et de services, il a senti en même temps grandir dans son cœur un amour désintéressé, de plus en plus capable d'oublier toutes choses, du moment qu'il s'agira de la gloire divine.

Quand Celui au regard duquel rien n'est caché, le voit arrivé à un tel degré de vertu, qu'il ne saurait plus rien refuser au bon plaisir de son Maître, c'est alors, mais alors seulement qu'il lui adresse un nouvel appel et lui demande un suprême holocauste. Épreuve unique dans toute la série des siècles, qui honore déjà par elle-même l'homme jugé digne d'y être soumis. Que sera-ce si elle est soutenue jusqu'au bout avec un courage incapable de

se démentir un instant? Le juste qui, loin de faiblir, a pu rester debout et intrépide au milieu d'un pareil orage, procure à Dieu la gloire la plus haute que puisse lui rendre une créature humaine.

Mais de grâce n'isolons point ce fait; ne le séparons point de l'histoire entière du patriarche. Si on ne le comprend pas, c'est qu'on le considère en dehors de ce cadre, sans tenir compte de ce qui a précédé, je veux dire des dispositions où était arrivé le père des croyants, comme aussi de la situation exceptionnelle qui lui était faite. Faute de se placer à ce point de vue, le seul vrai, on peut être tenté d'accuser Dieu; de le trouver sévère ou même cruel. Plusieurs transportent à d'autres ce qui était propre à Abraham, ils généralisent ce qui n'a eu lieu qu'une fois; et, partant de ce fait destiné à ne jamais se reproduire, ils demandent si l'homme n'est point en certains cas exposé à des tentations qui dépassent ses forces.

La réponse est toute faite. La Providence traite chacun suivant la grâce qu'il a reçue.

En imposant à son serviteur un acte d'un si sublime détachement, elle savait qu'il n'en serait point troublé, ni abattu. Elle tenait à montrer dans sa personne un exemple d'héroïque fidélité, de même que plus tard elle fera voir dans le patriarche de la terre de Hus, un modèle admirable de patience.

Est-ce à dire que les autres hommes passeront par les mêmes phases et devront copier trait pour trait cette conduite? Non sans doute. Mais de telles vertus, pour être uniques en leur genre, n'en sont pas moins utiles à notre race. Outre qu'elles en constituent l'honneur et en rehaussent la valeur morale, elles brillent dans son firmament comme ces étoiles dont le voyageur se sert pour s'orienter et reconnaître sa route. Il sait bien qu'il n'en peut approcher ; cela ne l'empêche pas de profiter de leur lumière et de leur éclat ; plus d'une fois sans doute le navigateur leur a dû de retrouver la direction à suivre, et de s'acheminer sûrement vers le port où il lui fallait aborder.

DIXIÈME CONFÉRENCE

La mort de Sara.

Messieurs,

Le voyage du patriarche à la montagne de la *vision* forme un de ces épisodes douloureux et dramatiques, qui marquent, pour ainsi dire, le point culminant d'une vie. Jamais le père des croyants ne nous intéresse davantage que quand nous le voyons aux prises avec l'un des sentiments les plus forts qui soient dans la nature, et obligé de le combattre pour rester fidèle à son Dieu. Euripide, et après lui Racine, ont senti le pathétique qui s'attache à

une semblable situation, et ils l'ont transportée sur la scène dans le sujet d'*Iphigénie*. Mais quel que soit le talent déployé par les deux poètes dans cette peinture touchante, ils n'atteignent point le degré d'émotion que nous fait éprouver le récit simple et naïf de la Genèse. Entre le tableau qu'ils nous présensentent et celui que l'écrivain sacré nous met sous les yeux, il n'y a pas seulement la distance de la fiction à la vérité, il y a encore l'immense intervalle qui sépare une superstition grossière de la religion la plus éclairée, et des sentiments sublimes qu'elle inspire. Aussi, Messieurs, notre sympathique admiration a suivi jusqu'au bout ce père si rudement éprouvé; et lorsque nous avons vu le jeune Isaac rendu miséricordieusement à son amour, nous nous sommes sentis comme soulagés nous-mêmes d'une angoisse cruelle, que nous partagions en quelque sorte avec lui.

Aujourd'hui, le sujet dont j'ai à vous entretenir ne nous présentera point de semblables péripéties. Nous rentrons dans le calme d'une vie qui se déroule selon les conditions ordi-

naires; mais elle n'en sera pas pour cela plus exempte de douleurs. Quand Dieu ne vient plus visiblement commander le sacrifice, c'est la nature qui prend sa place, et qui, n'oubliant aucun de ses droits, frappe sans pitié, à l'endroit le plus sensible, séparant inexorablement ce que le ciel semblait avoir uni pour toujours, creusant dans la famille et dans les affections ces vides profonds que rien ne peut combler, et qui font expier par de longues souffrances le bonheur des unions les plus saintes et les plus légitimes.

C'est la destinée commune. Les amis de Dieu n'en sont pas plus exempts que les autres. Mais leur attitude, dans ces tristes moments, a le droit de fixer nos regards, car elle est propre à nous servir d'exemple. Abraham va nous apprendre de quelle manière nous devons porter le deuil de nos proches, et dans quel esprit nous avons à honorer leur dépouille. S'il ne nous enseigne pas à entourer la mort de ces pompes mondaines qui cherchent vainement à en dissimuler l'horreur; en revanche, il nous montrera quels respects elle mérite de

la part des croyants, et comment les espérances qu'elle garde, deviennent le motif des hommages que nous avons à lui rendre.

I

Abraham était rentré à son campement de Bersabée, heureux d'y ramener avec lui Isaac; heureux de le rendre à sa mère, qui vraisemblablement ignora toujours les angoisses mortelles par lesquelles avaient passé son fils et son époux. Il y eut là pour tous les trois quelques années de bonheur sans nuages.

Mais, sur cette terre, quelle joie peut se flatter d'une longue durée? Sara avait atteint un grand âge. Trente années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait vu s'accomplir la promesse divine, et son heure était enfin arrivée. Elle mourut, non sous la tente, mais dans la cité appelée alors Arbée, qui devait être plus tard si fameuse sous le nom d'Hébron; et cette

perte cruelle plongea dans la douleur le patriarche et sa maison tout entière.

Personne n'ignore la solennité avec laquelle les deuils se célèbrent en Orient. Les honneurs accoutumés furent rendus à celle que Dieu lui-même avait nommée, comme par excellence, *la princesse.* Abraham la pleura pendant plusieurs jours; tous les siens s'associèrent à ses regrets par de grands cris et des manifestations bruyantes, suivant l'usage de la contrée. Puis, ces premiers devoirs rendus à la défunte, il fallut procéder à la sépulture.

C'était à cette époque une des grandes préoccupations des peuples orientaux. L'Égypte, où la famille patriarcale avaient séjourné et dont elle était encore si voisine, donnait à cet égard un grand exemple; témoin ces corps embaumés avec des soins si minutieux et conservés avec un si religieux respect. Les monuments admirables qu'on voyait déjà dans ce pays, étaient destinés pour la plupart à être des tombeaux. Outre ceux qui se montrent à la lumière, nos savants contemporains en ont découvert un grand nombre, prudemment

dissimulés sous le sol, avec des précautions faites pour dépister de moins intrépides chercheurs. Tout ce qui se rencontre dans ces chambres sépulcrales, atteste hautement la croyance à une autre vie. L'Égyptien ne doutait pas qu'un avenir fût réservé à ceux qu'il avait perdus ; il l'exprime dans ses papyrus et dans son rituel funéraire, il le proclame dans les peintures de ces demeures souterraines et dans tous les objets qu'il y rassemble. Beaucoup d'idées superstitieuses se mêlent à cette notion; mais quant au dogme lui-même, il éclate dans tous ces détails. Et certes il est consolant de voir, après tant de siècles, ces morts se lever de leur tombe et reparaître à la lumière, pour confondre le cynisme de nos modernes incrédules, et réfuter les assertions éhontées du matérialisme contemporain.

En ce qui regarde les Israélites, leur usage a toujours été d'enterrer leurs morts, ainsi que Tacite lui-même l'atteste expressément [1]. Et cet usage ne remonte pas seulement à leur

1. Tacit. Hist., V, 5.

premier ancêtre, car Abraham l'avait apporté de la Chaldée.

Dans la scène imposante que le récit de la Bible va mettre ici sous nos yeux, il est deux points principaux sur lesquels j'appelle votre attention.

En premier lieu, vous remarquerez l'extrême importance qu'attachent les patriarches à avoir un tombeau ; je dis un tombeau de famille et qui leur appartienne en propre. Plus tard nous verrons Jacob, mourant en Égypte, faire promettre à ses enfants que son corps sera rapporté dans la sépulture d'Hébron. Et Joseph,dont la situation dans la vallée du Nil est si élevée, n'en exige pas moins de ses frères le serment qu'ils prendront avec eux ses ossements, lorsqu'ils s'en iront dans la terre qui leur a été promise.

En outre, vous serez frappés du soin avec lequel ces hommes évitent que leur cendre soit jamais mêlée à celle des païens. Ce n'est point assez pour eux d'en avoir été séparés pendant leur vie ; ils veulent encore qu'après la mort, il n'y ait ni confusion,ni mélange. Et

cette délicatesse à l'endroit des défunts, leur vient de la foi qu'ils ont à la résurrection des corps.

On retrouvera la même préoccupation chez les chrétiens, en particulier dans les premiers siècles. Les disciples de l'Évangile considèrent les restes humains de leurs frères comme ayant un caractère sacré ; il ne faut à aucun prix permettre qu'ils soient mis en contact avec des restes profanes. Et c'est, en grande partie, pour les soustraire à ce voisinage, que ceux de Rome leur cherchent un asile loin de la lumière du Soleil, en construisant les immenses galeries des catacombes. Nous aimons à constater la vitalité de ce sentiment religieux, qui a traversé toutes les époques ; et nous sommes fiers de rattacher notre respect envers les morts à la tradition léguée par le grand patriarche.

Jusqu'à cette heure, il ne possédait pas encore une parcelle de cette terre, qu'il parcourait en nomade et en pèlerin. Saint Jean Chrysostôme en fait la remarque, ajoutant que, riche des dons de la grâce, il s'inquiétait

peu de la propriété des choses terrestres [1]. Mais ce qu'il ne demandait pas pendant sa vie, lui devenait indispensable pour lui et les siens après la mort.

Ici se présente encore un de ces récits bibliques qui portent, pour ainsi dire, leur preuve d'antiquité en eux-mêmes. Il lui faut laisser sa couleur locale et son parfum. Rien n'est plus propre à nous donner une juste idée des mœurs de l'époque.

La scène se passe à la porte d'Hébron, lieu de réunion quotidienne pour les habitants de la cité. Le concours de ceux qui entrent et sortent fait qu'on n'y manque jamais de témoins. Aussi voyons-nous, dans toute la suite de l'histoire sacrée, que c'était aux portes des villes que se traitaient les affaires.

Ceux qui demeurent dans les murs de celle-ci sont les Héthéens, ainsi appelés du nom de leur ancêtre. Heth, second fils de Cham, était devenu la tige d'un peuple prépondérant dans

1. Multis enim animi divitiis fruebatur et de aliis non erat anxius. (Chrys. hom., XLVIII, in Gen.)

ces contrées : si bien que plus tard cette appellation, sous la forme d'*Hattim* ou *Hatti*, telle qu'on la trouve dans les inscriptions cunéiformes, s'étendit à la population entière de la Palestine.

Abraham, qui, comme nous l'avons vu, campait non loin de la ville, vient trouver les principaux représentants de ce peuple, à l'heure où ils sont rassemblés. « Je suis au milieu de vous, leur dit-il, un étranger et un voyageur, accordez-moi le droit de sépulture dans votre contrée, afin que je puisse ensevelir celle que la mort vient de me ravir. »

Les enfants de Heth lui répondirent : « Seigneur, écoutez-nous ; vous êtes parmi nous comme un grand prince ; choisissez entre nos plus beaux sépulcres, et inhumez-y la personne que vous pleurez ; pas un d'entre nous ne voudra s'opposer à ce que vous déposiez ses restes dans le tombeau qui lui appartient. »

Ce langage était-il sincère ou simplement politique ?

Pour en juger il faut connaître le ca-

ractère de l'Orient, qui ne s'est guère modifié depuis ces temps reculés. Nulle part les offres ne sont plus pompeuses, ni les protestations de dévoûment plus désintéressées en apparence. Nulle part aussi on n'est plus prodigue de titres flatteurs envers les étrangers. Celui qui prendrait à la lettre ces avances et ces brillantes propositions pourrait bien ne pas tarder à s'en repentir.

Le patriarche sait son monde ; ce n'est pas pour rien qu'il vit depuis si longtemps en contact avec ces hommes. D'ailleurs une juste fierté, que nous avons déjà eu lieu de constater à l'occasion des présents du roi de Sodome, lui interdit de jamais devoir quoi que ce soit à personne. D'autre part, pour rien au monde il ne consentirait à ce que la cendre de Sara allât se mêler à celle de ces païens, rejetons d'une race maudite. Ces motifs étaient plus que suffisants pour l'empêcher d'accepter l'offre qui lui était faite ; mais voyez en même temps avec quels égards il procède, et quelle étiquette pleine de gravité il observe.

Il se lève, dit le texte, et se prosterne devant

ce peuple, sans doute pour témoigner sa reconnaissance en même temps que sa vénération. Puis, après cet acte solennel de respect, il reprend la parole : « Si vous trouvez bon que j'enterre ici celle que j'ai perdue, écoutez-moi, et soyez mes intercesseurs auprès d'Ephron, fils de Séor, afin qu'il me cède la double caverne qu'il possède à l'extrémité de son champ; qu'il me la livre devant vous pour le prix qu'elle vaut; et qu'elle soit à moi pour en faire un sépulcre. »

Ephron étant dans l'assemblée et Abraham ne l'ignorant pas, on pourrait être étonné de cette marche indirecte que suit le patriarche pour introduire sa proposition. Mais en Orient toute affaire doit se traiter ainsi; les intermédiaires sont indispensables; et souvent la négociation la plus simple donne lieu à d'interminables longueurs. Il s'agissait de couper court à toute difficulté, en faisant intervenir les assistants dans l'acquisition désirée. En présence de ses concitoyens, comment le propriétaire de la grotte aurait-il pu répondre par un refus à un homme auquel tous ensem-

ble avaient témoigné tant de déférence, et auquel ils avaient fait des offres en apparences si généreuses?

Ephron se garde bien de se donner un pareil tort. Suivant le système précédemment adopté, il répond qu'il abandonne gratuitement et son champ, et la caverne qui y est renfermée, afin qu'elle puisse servir de tombeau; tous les enfants de son peuple sont pris à témoin de ce désistement libre et spontané.

Mais pas plus que la première fois, Abraham ne se laisse tromper à ces belles démonstrations.

Il se courbe de nouveau profondément et s'adressant à Ephron, en présence de tous: « Écoutez-moi, je vous prie, lui dit-il. Je vous donnerai l'argent que vaut le champ, prenez-le; et à cette condition, je procéderai à la sépulture. »

C'était apparemment ce que l'Héthéen attendait. Feignant de ne tenir en aucune manière à recevoir le prix de son champ, il fixe une somme qui s'élevait probablement au triple ou au quadruple de sa valeur. « La

terre que vous me demandez, dit-il, vaut quatre cents sicles d'argent (environ 1480 fr. de notre monnaie); mais qu'est-ce que cela pour vous et moi? enterrez-y toujours la personne qui est morte chez vous. »

Abraham l'ayant entendu fit peser cette somme en présence des enfants de Heth, et lui compta quatre cents sicles d'argent en monnaie courante et reçue de tous.

Ces détails sont topiques. L'usage de peser l'argent était alors général chez les Chananéens aussi bien que chez les Chaldéens; le mot *sicle* signifie à la fois un poids et une pièce, aussi bien que le *pound* anglais et la *livre* française. Sur les briques des inscriptions cunéiformes, on trouve la même manière de procéder, quand il s'agit de ventes et de transactions. La validité du contrat tirait surtout sa force de la publicité donnée à toutes ces circonstances. Aucun écrit n'aurait pu suppléer cette condition; et, d'autre part, avec elle, un écrit n'était plus nécessaire.

Ainsi fut acquise à Abraham et à sa famille la fameuse caverne de *Macpélah* ainsi appelée

d'un nom qui signifie *duplication*, parce qu'en réalité elle était double, comme le fait expressément remarquer la Genèse.

C'était une cavité naturelle ; car il s'en trouve beaucoup en Palestine dans les terrains crétacés superposés au calcaire jurassique. Celle-ci était située à l'est d'Hébron, au point culminant du pays. Elle allait devenir le lieu de sépulture des patriarches. Là viendront reposer côte à côte ceux qui seront les pères du peuple de Dieu. Abraham, Isaac, Jacob y dormiront leur dernier sommeil, en attendant la résurrection. Ce dernier ayant été enseveli selon la méthode des Égyptiens y sera déposé à l'état de momie, comme nous aurons occasion de le dire.

Devons-nous nous étonner de la vénération qui de tout temps s'est attachée à ce tombeau ? Au IVe siècle, l'illustre sainte Paule vint le visiter au moment de son pèlerinage à Hébron. Mais après la conquête musulmane, le sépulcre fut soustrait à la pieuse curiosité de tous ceux que les disciples de l'Alcoran traitent de profanes. Aujourd'hui il est enfermé dans une

mosquée et absolument inaccessible aux Européens. L'enceinte sacrée est entourée d'une muraille formant parallélogramme. C'est le plus ancien et le plus beau vestige de l'architecture palestinienne. Par un privilège tout à fait unique, le prince de Galles a pu en 1861 franchir ce seuil interdit rigoureusement à tous. Mais lui-même a dû s'arrêter à l'ouverture de la grotte qui renferme la cendre des patriarches.

Cependant un architecte piémontais attaché au service du Sultan, prétend avoir forcé la consigne, grâce à un déguisement arabe et à de hautes protections qu'il avait sur place. Il est intéressant d'entendre au moins quelque chose du récit qu'il nous fait de cette visite.

« Le 25 Août 1859, je vis ouvrir et élever la porte horizontale qui donne passage à la caverne, située dans le portique (de la mosquée). Je vis retirer un tapis, ensuite ouvrir avec une clef une grille de fer; et le chef descendit par un petit escalier taillé dans la pierre dure et large de 70 centimètres. Quelques hommes suivirent cet heureux chef. Moi, couvert

et protégé par différents individus qui occupaient les cerbères avec leurs discours, je parvins à descendre trois marches; et quoique de fortes mains me saisissent avec véhémence pour m'obliger à sortir, tandis que d'autres me frappaient, je réussis à descendre jusqu'à la cinquième marche et à me courber de manière à voir des sarcophages de pierre blanche; puis je remarquai que du côté sud, à proximité de l'escalier, existe la paroi de rocher qui met la caverne supérieure en communication avec l'inférieure, au moyen de marches basses, taillées dans le roc... Je ne vis pas les sépulcres proprement dits; mais j'ai la conviction qu'ils sont dans la forme de ceux de Rachel, de Samuel et de celui qui se trouve à Nébi-Mousa. C'est dans l'intérieur de cette grotte que se retrouveront un jour les restes des patriarches et la momie de Jacob. L'histoire, les traditions, les légendes sont d'accord pour dire qu'ils n'ont jamais été profanés . »

1. Pierroti. Macpélah, Lausanne, 1869, p. 93.

II

De cet ensemble de faits, ce qui ressort par-dessus tout, c'est le respect de la mort, professé hautement dans les vieilles familles patriarcales. Pendant la vie, nous le disions, il semble qu'il leur importait peu d'avoir une demeure ; leur existence était errante ; ils ne s'attachaient exclusivement à aucun lieu. Mais une fois sortis de ce monde, il faut que leurs ossements n'aient point à craindre d'être troublés. La mort les fixe au sol pour la première fois ; alors ils tiennent à être chez eux, et en même temps à ne point se séparer de ce qui leur a été cher. Le père des croyants viendra rejoindre son épouse dans cette humble caverne de Macpélah ; et Jacob méprisera la splendeur des tombeaux égyptiens pour y arriver à son tour. C'est dans cette prévision qu'Abraham a fait choix d'une grotte pro-onde et double, qui puisse servir à ses fils

aussi bien qu'à lui-même. C'est pour cela aussi qu'il a voulu mettre le repos de ses défunts sous la garantie de stipulations solennelles, passées devant tout le peuple et par conséquent inviolables.

Qui ne voit ici une preuve évidente de la croyance à une autre vie ? N'est-ce point l'attente de la résurrection qui éclate dans tous ces détails ? Et n'y reconnaît-on pas la vérité de la parole de saint Paul : « C'est dans la foi que ces hommes ont rendu leur dernier soupir ; s'ils n'ont point vu encore se réaliser les promesses, il les ont du moins aperçues de loin et les ont saluées, en confessant que pour eux ils n'étaient que des pèlerins et des étrangers sur la terre [1]. »

Ces sentiments appartiennent essentiellement à l'esprit de famille, qui serait singulièrement incomplet s'il n'avait, lui aussi, la

1. Juxta fidem defuncti sunt isti, non acceptis repromissionibus sed a longe eas aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. Heb. XI, 13.)

religion des tombeaux. Or, cette religion ne peut être sérieuse qu'à la condition que l'on attende une autre vie.

Le matérialisme a beau faire : il ne peut arriver à honorer sérieusement cette cendre, où il ne voit plus qu'un détritus humain, destiné à rentrer dans la masse commune. Les restes mêmes de ceux qu'on aura aimés tendrement, ne seront plus à ses yeux qu'une vile matière, sur laquelle plane un souvenir qui lui-même va bientôt s'éteindre. Dès lors quel besoin a-t-on d'en prendre tant de soin ? Pourquoi ces pompes de la dernière heure, et cette conservation attentive de dépouilles qui n'ont plus de valeur ? Là où ces idées dominent, il ne faudra point s'étonner d'entendre des propositions étranges, dont l'impudeur mal dissimulée révolte le sentiment public. Les païens brûlaient leurs morts, nous dit-on ; pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? Ils se débarrassaient au plus vite, et le plus complètement possible, de ces corps où ils ne voyaient plus qu'un foyer de contagion ; nos cités populeuses ne feraient-elles pas bien de recourir

à ce procédé expéditif, d'une économie incontestable.

Voilà ce que demandent quelques voix isolées, qui se perdent heureusement encore dans le vide. Tant qu'il restera au fond des âmes quelque chose de ce que le christianisme y avait mis, nous ne pourrons renoncer à ce culte de la mort ; car il persévère encore dans l'homme comme un instinct sacré, alors même qu'il ne s'appuie plus sur une croyance explicite.

Quant à ceux qui, comme nous, savent ce qu'il signifie et pourquoi ils le professent, rien ne leur est doux comme de constater son antiquité et sa permanence à travers les âges. Cette tombe de la famille patriarcale, défendue avec tant de soin et restée intacte jusqu'à nos jours, ne nous dit-elle pas quelle suprême espérance accompagnait les serviteurs de Dieu partout où ils allaient ; quelle attente les soutenait pendant leur vie, et prévenait leurs défaillances à la dernière heure ? Ce qui semble partir du fond de ces sépulcres, c'est le cri de Job, résumant la foi

des premiers temps : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum... Reposita est hæc spes mea in sinu meo* [1].

Un jeune orientaliste, plein de science et d'érudition, que la mort nous a enlevé lorsqu'il allait arriver à la maturité de son talent[2], a fait un livre pour prouver que la croyance exprimée dans ce texte était universelle en Égypte aux époques les plus reculées. D'accord sur le fond des choses avec le docte écrivain, nous n'oserions pourtant adopter toutes ses assertions. Mais si les inscriptions égyptiennes, dont nous aurons à vous parler plus tard, n'ont pas toujours un langage aussi clair ; on ne peut douter que la caverne de Macpélah ne révèle d'une manière non équivoque les sentiments d'Abraham.

Là reposent ces morts illustres qui traverseront les siècles entourés du respect et de la vénération de tous les peuples. L'Orient veille

1. Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre... C'est l'espoir qui repose dans mon cœur. (Job., XIX, 27.)

2. M. l'abbé Ancessi, auteur de *Job et l'Egypte, l'Egypte et Moïse*, etc., etc.

sur eux avec un soin jaloux ; l'Occident lui envie ce trésor, et fait de vains efforts pour arriver du moins à le contempler. Mais la gloire la plus incontestable qui s'attache à ces célèbres mausolées, vient d'une parole prononcée par Jésus-Christ dans l'Évangile. Interrogé par les Sadducéens sur le dogme de la résurrection, que ces matérialistes du temps ne voulaient pas admettre, il se contente de leur dire : « N'avez-vous pas lu ce que le Seigneur répond à vos pères ? Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Or, en vérité, ajoute-t-il, il n'est point le Dieu des morts, mais bien des vivants [1]. » Quoi de plus explicite ? Comme s'il disait : Ne vous y trompez pas ; ceux qui reposent dans cette grotte achetée avec tant d'appareil par le père des croyants, n'ont de la mort que les apparences. La réalité est qu'ils subsistent, qu'ils vivent ; leur cendre elle-même n'est qu'endormie, et vous la verrez se réveiller un jour. C'est pourquoi, ajoute saint Paul, le Père

Math., XXII, 32.

céleste ne rougit point de s'appeler leur Dieu : car il leur a préparé une cité où ils entreront[1].

Nous autres chrétiens, comment resterions nous en arrière de ces précieuses certitudes ? Nous plantons sur nos tombes le signe sacré, nous y gravons le mot de la suprême consolation : *In spem resurrectionis*[2]. Et plaise à Dieu que cette expression de notre foi ne s'efface point pour faire place à des formules profanes ! C'est jusque dans la mort que l'on doit connaître les vrais enfants d'Abraham. Pour eux, c'est une gloire et un bonheur de se rattacher aux espérances de leur immortel ancêtre. Malheur à ceux qui s'excommunient eux-mêmes et se retranchent de la grande famille ! Toute la postérité légitime du patriarche se lève avec lui pour proclamer l'objet de sa longue mais inébranlable attente. Au dernier jour, c'est de Macpélah sans doute que partira le signal ; le vieil émigrant de

1. Ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum; paravit enim illis civitatem. (Heb., XI, 16.)

2. Dans l'espérance de la résurrection.

Chaldée se remettra à la tête des siens ; et cette fois il comptera, dans sa nombreuse postérité, moins encore ceux qu'il a engendrés selon la chair, que ceux dont il est le père selon l'esprit et selon la foi aux divines promesses.

Un dernier mot. L'ancêtre du peuple futur n'oublie point non plus les promesses temporelles qui lui ont été faites. En fixant sa dernière demeure en la terre des Héthéens, il prend déjà possession de cette région prédestinée. Ses descendants viendront se grouper autour de lui ; ils aspireront à conquérir le pays qui garde ses restes.

De fait, n'est-ce pas un précieux rendez-vous que la tombe paternelle ? Que de souvenirs elle évoque ! que de leçons elle fait entendre !

Si jamais un de ceux qui la visitent était tenté d'oublier certaines traditions de vertu ou d'honneur, ne lui viendrait-il pas de là un avertissement, auquel il n'aurait pas le courage de résister ? L'aïeul vénéré n'est pas tellement mort, que son silence ne parle

et que ses leçons ne soient comprises. Si quelqu'un des siens venait à compromettre son nom, à souiller sa mémoire, est-on bien sûr qu'il ne secouerait pas son lourd sommeil, pour lui reprocher son indigne conduite et se plaindre d'être trahi par les héritiers de son sang?

Il agissait donc avec sagesse, le vieux patriarche, en attachant tant d'importance à préparer ce tombeau de famille. Aujourd'hui c'est Sara qu'il y ensevelit; bientôt il viendra la rejoindre; mais auparavant il lui reste encore un grand acte à accomplir, ainsi que nous le verrons dans notre prochaine conférence.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Le mariage d'Isaac.

—

MESSIEURS,

La scène dont nous avons à nous occuper aujourd'hui va nous apporter de grandes instructions et mérite, de notre part, une attention toute spéciale ; car elle se rapporte à l'un des devoirs les plus importants et les plus délicats des pères de famille.

Quand il s'agit de l'éducation à donner à vos fils, vous sentez toute la gravité de la question qui se pose devant vous. Mais là du moins vous êtes maîtres de votre choix ; vous pro-

noncez d'ordinaire en pleine connaissance de cause ; et s'il est impossible d'échapper à tous les inconvénients, vous pouvez du moins faire en sorte de mettre de votre côté toutes les chances.

Quelques années après, vous vous trouvez en présence d'un problème plus difficile à résoudre, soit parce que les données en sont moins claires, soit parce que vous êtes loin d'être seuls à en déterminer la solution. Je parle de l'établissement de ces mêmes enfants que vous avez formés, je l'espère, avec tant de soin. Où trouver l'épouse qui convient à ce jeune homme et qui assurera son bonheur ? Faut-il la prendre près de vous? Faut-il l'envoyer quérir au loin? Quels principes devront présider à cette recherche? A l'aide de quelles investigations pourra-t-on se flatter d'agir en pleine lumière?

Les conseils que donne la religion et ceux que le monde impose sont ici contradictoires. La volonté des père et mère et celle des jeunes gens se trouvent plus d'une fois en désaccord. La partie s'engage souvent comme un jeu de

hasard; ou bien elle se traite comme une affaire. Or, voici que nos études bibliques vont faire passer sous nos yeux un modèle achevé de prudence, qu'on ne devrait jamais perdre de vue, quand on aborde cette grave entreprise. Le patriarche d'Hébron, lui aussi, se trouve un jour placé en face de l'obligation attachée à son rôle paternel. L'heure est venue de marier Isaac; il faut choisir une épouse à celui sur qui reposent toutes les promesses et toutes les espérances. Nous allons voir, Messieurs, quelle est la pensée à laquelle il obéit pour faire ce discernement. Sur quoi se fonde-t-il pour écarter d'emblée toute une série de personnes qu'on aurait pu regarder comme des prétendantes? A qui confiera-t-il ses intérêts? En qui mettra-t-il sa confiance?

Le récit sacré, dans la simplicité des détails qu'il nous fournit, va satisfaire à toutes ces interrogations. Nous n'aurons qu'à le suivre pas à pas pour nous pénétrer de cette grande vérité, que ceux qui craignent Dieu et le servent fidèlement, peuvent compter sur une assistance spéciale de sa providence, dans les

négociations relatives au mariage. En d'autres termes, si nous devons croire que rien n'arrive fortuitement en ce monde, mais seulement selon les vues et avec la permission du ciel, nulle part cette intervention d'en haut n'est plus assurée et ne sera plus manifeste qu'en faveur de ceux qui, pleins de confiance en elle, l'auront cherchée sincèrement, à l'occasion d'une alliance à contracter, et d'une nouvelle famille à fonder sur des bases vraiment chrétiennes.

C'est ce point de vue que je vais m'efforcer de faire ressortir. Ou plutôt, il n'est pour cela besoin d'aucun effort, car telle est la leçon que nous fait entendre d'elle-même cette page touchante de nos Saints Livres.

I

Au moment où il s'agit de choisir une compagne à Isaac, Abraham est seul. Dieu l'a privé de cette aide, de ce conseil naturel, qui pourrait exercer sur ses délibérations une si précieuse influence. Le jeune homme n'a plus sa mère ; et l'on sait combien cette privation se fait sentir à une pareille date de la vie. C'est la lumière qui semble éteinte ; car le cœur maternel a des pressentiments dont la lucidité l'emporte sur les plus mûres réflexions. Mais le grand patriarche garde par-devers lui sa foi qui supplée à tout. Il sait qu'une providence spéciale préside aux unions de ceux qui ont mis tout leur espoir en la protection du Seigneur. C'est ce principe qui va dicter sa conduite ; et l'assurance qu'il a conçue ne sera point trompée.

En supposant qu'il eût cherché pour son fils une épouse du pays même où il avait dressé

sa tente, il n'est pas douteux que toutes les portes ne se fussent immédiatement ouvertes devant lui. Qui donc aurait refusé l'alliance qui lui aurait été proposée par Abraham? Nous avons vu ce que pensaient de lui les Héthéens. S'ils se montraient disposés à traiter, quand il s'agissait de ventes et d'échanges, combien plus auraient-ils été empressés à lui offrir leurs filles, pour perpétuer sa race et partager ses hautes destinées !

Mais sur ce point le patriarche n'hésite pas. Isaac ne prendra point une femme idolâtre. Il faut chercher une compagne digne de lui, parmi les adoratrices du vrai Dieu, et recourir dans ce but au pays d'où lui-même tire son origine.

Voilà pourquoi il mande le chef de ses serviteurs, *servum seniorem domus suæ,* un de ces hommes de confiance, qui font presque partie de la famille, comme on en trouvait autrefois, mais qui sont devenus aujourd'hui si rares. Éliézer est depuis longtemps dans la maison, Abraham l'apprécie et le chérit au point qu'il a eu un moment la pensee

d'adopter son fils, alors qu'il n'espérait plus devenir père. Comme le message dont il va le charger est d'une suprême importance, il commence par exiger de lui un serment solennel. « Mets ta main sous ma cuisse, lui dit-il [1], et prends à témoin le Seigneur Dieu du ciel, que tu ne donneras pas à mon fils une épouse prise dans ce peuple de Chanaan, au milieu duquel j'habite ; mais que tu iras au pays où sont mes parents, afin d'en ramener une femme pour Isaac. »

Et par le rite d'usage en ces temps antiques, et par l'intervention de Dieu même appelé en témoignage, la promesse prenait le caractère de l'engagement le plus sacré. Éliézer le comprit ; et avant de prendre sur lui la responsabilité d'une semblable mission, il voulut éclaircir certaines obscurités, ou mieux encore prévoir certains obstacles.

Ne peut-on supposer, en effet, que la jeune

1. On ne sait pas au juste quelle était la raison de cette coutume et sa signification. Saint Ambroise dit : *Per femur generationem intelligimus; generatio autem Abrahæ Christus est.* (Amb. in h. l.)

fille chaldéenne, sur laquelle il aurait jeté les yeux, refuse de s'expatrier, ne se sente pas la force d'entreprendre un si long voyage? Que faire dans cette hypothèse? L'intention d'Abraham serait-elle qu'on ramène son fils dans la contrée d'où il est lui-même précédemment sorti, pour l'y établir avec elle?—Non, gardez-vous-en bien, reprend aussitôt le patriarche. Puis, avec la confiance que lui inspirent les grâces déjà reçues et les oracles dont il est dépositaire, il ne craint pas de prédire à son serviteur que Dieu enverra un ange pour guider ses pas et lui faire trouver celle qu'il cherche. Après tout, si la jeune fille refusait obstinément de le suivre, il serait dégagé de son serment; mais à aucun prix, il ne doit ramener son jeune maître en une contrée quittée sur l'ordre exprès de Dieu.

Ces explications entendues, toute hésitation cesse. Éliézer s'engage comme Abraham l'a demandé; et formant une caravane de dix chameaux, qu'on charge de présents choisis dans ce que la maison renferme de plus précieux, il se met en route pour la Mésopotamie.

Avant de le suivre dans ce lointain voyage, arrêtons-nous, Messieurs, à méditer un moment la scène dont nous venons d'être témoins. Les docteurs de l'Église, en la commentant, nous y font remarquer les vertus qui caractérisent le vrai père de famille [1]. Les instructions données par Abraham à son mandataire sont précises et catégoriques. Dans cette affaire si grave, qui concerne l'établissement d'un fils, vous voyez comment la question est envisagée et quelles sont les préoccupations qui dominent. La religion occupe ici la première place [2]. Plutôt que de consentir à une de ces unions mixtes, qui sont souvent un piège pour la partie saine, ou une cause de division pour toutes deux, le vieillard veut qu'on cherche au loin ; il n'épargnera ni soins, ni dépenses, pour procurer à Isaac une compagne selon son cœur et selon les intentions de la Providence. Du reste, il est persuadé

1. Adverte nunc virtutes boni patrisfamilias. (Ambr., in h. l.)

2. Primum ergo in conjugio religio quæritur. (Id., ibid.)

que c'est Dieu lui-même qui s'occupe de ce choix [1], et qu'il y emploie le ministère de ses anges, quand on cherche sa volonté avec sincérité et droiture.

Dans la pensée du père des croyants, ce n'est point le jeune homme qui doit se déplacer pour entrer dans la famille de sa compagne; c'est celle-ci, au contraire, qui doit venir à lui, spontanément toutefois et sans contrainte. Isaac est l'héritier des promesses ; il importe qu'il ne mette aucun obstacle à leur accomplissement, et par conséquent qu'il ne retourne point en arrière. Rentrer dans le pays d'où la voix divine a fait sortir ses parents, ce serait, en quelque sorte, renoncer à marcher sur leurs traces, et manquer à l'appel supérieur qui leur a été adressé. Ce serait, en outre, s'exposer à tomber tôt ou tard dans l'idolâtrie, où sont plongés les habitants de la Chaldée. Mieux vaudrait renoncer à l'établissement le plus avantageux, et même sacrifier tout espoir de postérité.

1. A Deo præparabitur viro uxor. (Prov., XIX, 4.)

Vous reconnaissez à ces sentiments l'homme de la foi, qui fait passer le service de Dieu avant tout le reste. Que nous sommes loin de donner à ces considérations surnaturelles le rang qu'elles méritent ! La plupart des chrétiens eux-mêmes se laissent aveugler par les avantages humains, au point de les faire prévaloir sur la question du salut. Leur conduite est ici hautement condamnée.

Éliézer est parti. Il emporte, avons-nous dit, un chargement où se trouve représentée toute la richesse de son maître : *ex omnibus bonis ejus.* La direction qu'il va suivre ne peut donner lieu à aucun doute. Après avoir remonté vers le Nord, il inclinera du côté de l'Est, traversera la Mésopotamie, et marchera vers la cité d'Haran [1] où se trouvait la parenté d'Abraham.

Là était resté le second fils de Tharé, qui n'avait pas voulu accompagner son frère

1. D'après l'historien Joseph, toute la famille de Tharé s'était transportée à Haran. On voit en effet que Laban habitait cette ville, lorsque Jacob fuyant la colère d'Ésaü, vint chercher chez lui un refuge. (Cf. Gen., XXIX, 4-5).

dans l'émigration au pays de Chanaan. Nachor était mort depuis longtemps ; mais sa famille habitait les mêmes lieux et s'était multipliée depuis la séparation. De quels membres était-elle composée? Comment reconnaître parmi eux la personne d'élite que le Ciel destine à devenir l'épouse d'Isaac?

Le serviteur connaît les habitudes du pays. Il n'ignore point que vers le soir, les jeunes filles de la ville, et même les plus distinguées, viendront puiser, à la fontaine publique, la provision d'eau nécessaire aux besoins journaliers. Parvenu lui-même à cet endroit, il fait halte ; et les chameaux s'arrêtent près des réservoirs où tous les jours on abreuve les troupeaux. Alors s'inspirant des circonstances, il adresse à Dieu une prière où l'on retrouve toute la confiance de son maître. « Seigneur, Dieu d'Abraham, dont je suis le serviteur, assistez-moi aujourd'hui, je vous en conjure, et exercez votre miséricorde vis-à-vis d'Abraham mon Seigneur... Que la jeune fille à qui je demanderai d'incliner son vase afin que j'y porte mes lèvres, et qui me répon-

dra : Buvez, et de plus je vais aussi verser de l'eau à vos chameaux pour les désaltérer, soit bien celle que vous avez destinée à votre serviteur Isaac ; et que ce soit le signe auquel je reconnaîtrai que vous faites miséricorde à Abraham mon maître [1]. »

Simple et touchante requête dans la bouche de cet homme. Remarquez, Messieurs, que ce qu'il demande n'est point un miracle. Il s'agit simplement d'un fait qu'on peut aisément prévoir, étant données les mœurs de l'époque et les dispositions hospitalières de ces orientaux. Mais à ce fait, Éliézer attache une signification providentielle, pour laquelle il prie Dieu d'intervenir. Ce sera, à ses yeux, un moyen de reconnaître la volonté du ciel, puisqu'il la cherche d'une manière si loyale.

Du reste, tout en n'étant demandé que comme une désignation extérieure, ce fait sera un indice très naturel du caractère de la personne et de ses habitudes bienveillantes. Rendre à un étranger un service qu'il réclame,

1. Gen., XXIV, 12-14.

c'est sans doute la marque d'une âme charitable ; mais s'offrir spontanément à aller au délà, faire de soi-même beaucoup plus, sans compter avec la fatigue, sans plaindre sa peine ; et cela, avec cette bonne grâce et cet entrain qui montre qu'on est heureux de trouver une occasion d'obliger ; ne sera-ce point, de la part d'une jeune fille, une preuve convaincante de bonté et de précieuse inclination à se rendre utile ?

Donner à boire à Éliézer était peu de chose ; en Orient, il n'est point de voyageur à qui on ne s'empresse d'offrir ce soulagement. Mais abreuver dix chameaux altérés par les ardeurs brûlantes du désert, quand il faut puiser l'eau à force de bras, et qu'on n'a pour la tirer qu'une modeste cruche ; voilà, pour une personne faible et délicate, un travail sérieux, un service considérable. Si elle s'y offre d'elle-même, si elle s'y emploie joyeusement, le témoin de cet acte aura droit de porter sur elle un jugement favorable; et cette simple circonstance lui révélera peut-être toute une vie. Éliézer agit donc fort prudemment. Il veut, comme dit

saint Jean Chrysostôme, apprécier la jeune fille d'après sa manière de faire vis-à-vis d'un étranger[1]. Or, celle-ci, ajoute-t-il, montrera suffisamment la douceur de sa nature par ce soin de fournir de l'eau à toute la caravane[2].

Nous voyons ici en quel sens et à quelles conditions il peut être permis de demander à Dieu des signes extérieurs, qui nous mettent en état de reconnaître ce que nous avons à faire. En vouloir à tout propos, les fixer arbitrairement, sans rapport avec le but à atteindre et avec les conjonctures où l'on est engagé, ce serait tenter la Providence et se condamner d'avance à être trompé dans son attente. Mais, au contraire, lorsque sous l'inspiration d'une foi vive, et sans négliger les moyens humains, on espère être aidé du ciel dans les démarches ou les recherches auxquelles on se livre, il n'y a rien là que de légitime et de parfaitement conforme au sentiment chrétien.

1. Characterem virginalis animi ex hospitalitate colligere vult. (Chrys., in h. l.)

2. Morum suorum mansuetudinem ex ipsa aquæ largitione ostendit. (Id. Ibid.)

Et s'il arrive qu'alors on attache à telle ou telle circonstance, déjà significative de sa nature, l'idée que Dieu manifestera par elle sa volonté ou son bon plaisir, cette sorte de pacte fait avec le ciel ne saurait être regardé comme superstitieux; une piété sérieuse n'y trouvera pas à redire.

II

A peine la prière du serviteur était-elle formulée au fond de son cœur, que déjà elle était exaucée. Sortant de la ville et se dirigeant vers la fontaine, une jeune fille apparaissait dans l'éclat de sa beauté et de sa modestie, car elle avait toutes les grâces de la jeunesse et n'était point encore engagée dans les liens du mariage. C'était Rébecca, fille de Bathuel, lequel lui-même avait pour mère Melcha, femme de Nachor et frère d'Abraham. Éliézer ne connaissait pas encore sa descendance, mais il la regardait avec une curiosité

inquiète, souhaitant sans doute dans son cœur que ce fût celle que le choix de Dieu désignerait pour son maître. Car si ces avantages extérieurs ne sont qu'un accessoire, on ne saurait dire néanmoins qu'ils n'aient aucune influence sur la mutuelle affection des époux; qu'il s'agisse de la faire naître ou de l'entretenir. Abraham n'en avait point fait mention dans les instructions données à son messager. Il cherchait des biens plus solides; et suivant la parole de l'Évangile, le reste lui va être accordé par surcroît.

Cependant le chef de la caravane n'avait point ouvert la bouche; il se contentait de contempler en silence la jeune Chaldéenne, et la laissait accomplir en paix l'humble fonction qui l'avait amenée. Lorsque son vase fut rempli et qu'elle allait reprendre le chemin de la ville, Éliézer se décide enfin à l'aborder. Il s'avance vers elle et lui fait la demande, si naturelle en pareil cas, dont il était convenu secrètement avec Dieu. C'était le moment de l'intervention providentielle. Tout aussitôt la jeune fille abaisse la cruche qu'elle portait sur

l'épaule, afin que l'étranger se désaltère à son aise. Puis, après avoir annoncé qu'elle va donner à boire à toute la caravane, la voilà puisant de l'eau à plusieurs reprises,et la versant dans les canaux dont le puits était pourvu, afin d'abreuver les chameaux qui s'étaient arrêtés tout alentour.

Éliézer la regardait sans rien dire, comprenant déjà, par ce qui se passait devant ses yeux, à quel point Dieu avait béni son voyage. Car, suivant la remarque de saint Jean Chrysostôme, il apprenait ainsi à connaître la jeune fille, sans avoir besoin de l'interroger, *discebat eam et silebat* ; cet empressement, cette bonne grâce, cet oubli d'elle-même et de sa propre fatigue en disaient plus que de longs discours sur les dispositions de son âme [1].

N'eût-il demandé au ciel aucun signe, le serviteur d'Abraham en aurait ici un qui ne peut guère le tromper. Évidemment il n'a point affaire à une femme égoïste ou paresseuse ; il n'a point non plus rencontré

1. Monstravit animæ suæ ingenuitatem.(Chrys., in h. l.)

une de ces timidités exagérées qui, sous prétexte de pudeur, auraient évité tout contact avec un inconnu et refusé de lui rendre service [1] ; tout au contraire, il est en présence d'une de ces natures franches, généreuses, avec lesquelles la vie est facile, parce qu'on peut toujours compter sur leur loyauté et leur dévoûment. Celle qui est capable de se prodiguer ainsi pour un étranger, que le hasard a mis devant elle, que ne fera-t-elle point pour les siens et à son propre foyer? Ces réflexions se présentaient d'elles-mêmes; et ce n'est point gratuitement que le grand évêque de Constantinople les prête à l'homme de confiance qu'Abraham avait choisi.

Aussi comprit-il sans peine que le ciel avait exaucé ses désirs. N'ayant plus de doute à cet égard, il s'empresse d'offrir à la jeune personne, qui lui est si clairement indiquée comme la future épouse d'Isaac, quelques-unes des parures qui répondent à cette dignité. Il y a quelque divergence dans

1. Neque ut alinea aufugit, neque prætextiet continentiæ petitioni renuit. (Chrys. in h. l.)

la manière de traduire les expressions qu'emploie ici l'écrivain sacré. Ce que la vulgate appelle *inaures aureas*, le *nezem* du texte hébreu, consistait-il en pendants d'oreilles ; ou n'était-ce pas plutôt un anneau, semblable à celui que toutes les jeunes filles riches de Damas portent au nez, sorte de bouton d'un métal précieux orné d'une turquoise ? Ce détail a peu d'intérêt pour nous. L'ornement dont il s'agit était d'or et pesait deux sicles ; l'étranger y joignit deux bracelets qui en pesaient dix. Le sicle d'or peut être évalué à 11 fr. 60 de notre monnaie.

En même temps qu'il présentait ces cadeaux, Éliézer demanda à l'inconnue qui l'avait charmé, de qui elle descendait, et s'il y avait dans la maison de son père assez de place pour qu'il y pût demeurer. Rebecca se hâta de le satisfaire ; elle lui apprit qu'elle était fille de Bathuel, qui avait eu pour parents Melcha et Nachor. Elle ajouta que la demeure paternelle était spacieuse, et que les animaux y trouveraient en abondance le fourrage qui leur était nécessaire.

Heureux de ces renseignements, qui confirmaient si bien sa première impression, le pieux messager sentit tout d'abord le besoin de faire remonter jusqu'à Dieu sa reconnaissance. Il s'inclina profondément, adora le Tout-puissant, dont la protection sur lui était si manifeste, et s'écria : « Béni soit le Seigneur, le Dieu de mon maître Abraham, qui continue à étendre sur lui sa miséricorde et sa fidélité ; et qui m'a amené sans aucun détour à la maison du frère de mon Maître ! »

Cependant la jeune fille s'était hâtée de courir chez elle annoncer tout ce qu'elle venait d'entendre. Son frère Laban ravi de cette nouvelle, et tout joyeux de la voir ornée des présents qu'elle vient de recevoir, se rend au plus vite près de l'homme qui est resté au bord dc la fontaine : « Entrez, lui dit-il, vous qui êtes le béni du Seigneur ; pourquoi demeurer au dehors ? tout est prêt pour vous recevoir, vous et vos chameaux. »

Celui qui parlait ainsi jouait le rôle de chef de famille. Puisque son père n'apparaît nulle part dans le récit, nous en concluons qu'il

était mort avant l'époque où se passaient ces événements. C'est donc Laban qui introduit l'étranger avec les hommes de sa suite et toute la caravane. Les animaux déchargés de leurs fardeaux reçoivent leur nourriture ; on lave les pieds des voyageurs, et on les invite à rompre le pain qui leur est offert. Mais Éliézer refuse de s'asseoir à cette table hospitalière, avant de s'être expliqué sur le motif qui l'amène. C'est la demande officielle de la main de Rebecca qu'il va tout de suite présenter à la famille.

III

Avant de l'entendre, remarquez, je vous prie, de quelle manière il a procédé jusqu'ici.

Supposez qu'Abraham et son fidèle interprète eussent été imbus des idées de notre temps, il me semble que ce dernier s'y serait pris d'une tout autre façon. En arrivant à Haran,

il aurait commencé par s'enquérir des familles les plus opulentes, cherchant avec soin une riche héritière, se gardant de toute ouverture avant d'être renseigné sur la fortune et sur la dot. Cette question une fois éclaircie, il aurait aussi attaché une grande importance à la beauté et aux grâces extérieures.

Au lieu de ces préoccupations, ce qui nous frappe dans Éliézer, c'est le soin, pour ainsi dire exclusif, de correspondre aux intentions de Dieu et de les reconnaître. Ce qu'il est venu chercher de si loin, c'est une adoratrice du vrai Dieu, capable par sa vertu de faire le bonheur d'Isaac ; et pour la rencontrer, c'est à la Providence qu'il s'en rapporte bien plus qu'à lui-même. Sa foi lui mérite d'arriver immédiatement au choix le plus heureux. Non seulement celle qu'il a sous les yeux réunit toutes les qualités désirables, mais ces qualités sont relevées en elle par une charité serviable et une douce amabilité, dont il a déjà pu faire l'expérience. Il n'y a donc plus qu'à sonder la famille sur ses intentions.

Rien de plus simple, mais, en même temps

de plus persuasif que son discours. Il commence par exposer qu'avec la bénédiction du ciel, Abraham est devenu riche et illustre, comme l'étaient de ce temps les plus grands personnages. Ce qui veut dire qu'au point de vue de la fortune, Isaac n'est point un parti méprisable. Le patriarche n'a qu'un fils, et il a déjà disposé en sa faveur de tout ce qu'il possède : *deditque illi omnia quæ habuerat.* Si c'est par là que les ouvertures commencent, n'allez pas croire que, dans la pensée d'Éliézer, cette considération prime toutes les autres. Non; mais elle peut avoir son importance dans l'esprit de Laban; c'est un préliminaire sur lequel il doit être édifié pleinement. Une fois cette question bien élucidée, on procédera avec plus de liberté de part et d'autre.

Il raconte alors, avec grande ingénuité, tout ce qui se rattache à sa mission ; les recommandations d'Abraham, les réponses qu'il lui a faites, la prière qu'il a adressée à Dieu près de la fontaine, et l'espèce de pacte tacite qu'il a conclu avec le ciel ; puis enfin, la correspondance parfaite de l'événement avec toutes

les conditions qu'il avait posées. Reste maintenant à savoir s'ils donnent leur consentement à une alliance que le Seigneur lui-même indique d'une manière si claire. De son côté, il a fait ce qu'il a pu ; à eux maintenant de déclarer leurs intentions, pour qu'il sache si sa mission a réussi, ou s'il faut se livrer à d'autres recherches.

A cette mise en demeure, les frères de la jeune fille n'éprouvèrent aucune hésitation : « C'est Dieu qui a parlé, s'écrièrent-ils ; nous ne pouvons répondre autre chose que ce qui est conforme à son bon plaisir. Rébecca est devant vous ; prenez-la, emmenez-la, et qu'elle soit l'épouse du fils de votre maître, ainsi que le ciel le demande. »

Le serviteur d'Abraham entendant cette réponse, se prosterne contre terre et adore le Seigneur. Il tire ensuite des bijoux d'or et d'argent, ainsi que des vêtements précieux dont il fait don à Rébecca ; ses frères, sa mère reçoivent aussi des présents ; puis l'on se met à table, et le festin terminé, les étrangers passent la nuit dans cette demeure.

Mais dès le lendemain, Éliézer veut prendre congé de ses hôtes et leur demande la permission de partir. Comme ceux-ci se récrient et réclament qu'on reste encore au moins dix jours ensemble, la jeune fille est consultée sur ce qu'elle veut faire et déclare qu'elle partira volontiers.

Il y avait dans cette promptitude une véritable sagesse. Quand une résolution a été prise à la lumière de Dieu, et qu'elle paraît entourée de toutes les conditions de maturité, de prudence, pourquoi en retarderait-on l'exécution? Sans doute, il peut se faire qu'un délai soit opportun; mais il arrivera aussi qu'il sera dangereux. L'envoyé craignait peut-être je ne sais quelles hésitations tardives. Sans s'en douter, il avait affaire à un homme artificieux et mobile, toujours prêt à sacrifier les affections de famille à ses intérêts, et capable d'aller jusqu'à des substitutions de personnes, en fait d'union conjugale.

Quant à Rébecca, elle fait preuve de décision et de courage, en acceptant immédiate-

ment ce qu'elle considère désormais comme un véritable devoir. Les sacrifices inséparables de sa vocation nouvelle ne l'effraient point ; la longueur du voyage à entreprendre ne saurait l'arrêter. C'est déjà la femme résolue qu'on trouvera dans la suite; on le sent à cette réponse pleine de fermeté qu'elle fait entendre : « Voulez-vous partir avec cet homme? — Je le veux. » Ce qu'elle a dit, elle l'accomplira; bien différente de ce ces jeunes filles égoïstes, qui voudraient ne prendre du mariage que ses joies et non ses obligations, ses consolations et non ses charges. Comprenant mal le rôle qu'elles ont à remplir, elles ne sauront pas s'élever au degré d'abnégation nécessaire pour suivre un jeune homme dans la carrière active qu'il avait embrassée; elles aimeront mieux un époux désœuvré, exposé par là-même à toute sorte de périls; faute d'énergie et d'oubli d'elles-mêmes, elles laisseront de côté le choix que leur montrait la Provience, pour s'arrêter à un autre qui flatte davantage leur goût naturel, mais leur réserve peut-être pour l'avenir de mortelles douleurs.

Du moment qu'elle aura quitté la Chaldée, Rébecca ne se dissimule point qu'il lui faudra prendre de nouvelles habitudes, se conformer au genre de vie d'une famille, qui pour être la sienne, ne lui en est pas moins inconnue. Ce pays lointain, ces visages non encore aperçus, cette vie sevrée de toutes ses relations accoumées, et dont elle ne peut guère avoir qu'une idée confuse, auraient bien pu la faire hésiter; on lui suggérait de demander un délai; *maneat saltem decem diebus.* Non, elle pressent une mission importante pour laquelle la Providence compte sur elle. Elle a reconnu la volonté de Dieu, s'exprimant clairement dans les faits que nous avons racontés. Cela suffit. Il ne faut point mettre de retard à l'accomplissement de ces ordres d'en haut.

Si elle veut partir tout de suite, ce n'est point par un empressement assez commun chez les jeunes filles de son âge, que l'inconnu attire et qui s'y précipitent en aveugles; ce n'est point par cet amour du changement, qui n'est que faiblesse et imprudence dans celles qui en sont possédées; sa réponse *Vadam* est celle

de la femme forte, qui sait bien qu'il lui faut s'immoler elle-même pour remplir sa destinée; c'est la parole de la foi, qu'on n'a point prononcée sans regarder auparavant du côté du ciel.

Telle nous la voyons à ce premier moment, telle nous la retrouverons dans la suite; digne d'être l'instrument de l'œuvre divine et de prendre place parmi ces grandes figures patriarcales proposées à la vénération de tous les siècles.

La voyant décidée, sa mère et ses frères ne la retiennent plus. On lui donne pour l'accompagner sa vieille nourrice; et les adieux se traduisent dans cette bénédiction : « Vous êtes notre sœur; croissez en mille et mille générations; et que votre race se mette en possession des villes de ses ennemis. » Ce vœu a le caractère d'une double prophétie; car le temps viendra où tout un peuple reconnaîtra cette femme comme sa mère; et ce peuple sera puissant, et il s'emparera de toute une contrée qui voulait résister à son invasion.

Voyez maintenant Rébecca et ses jeunes suivantes monter intrépidement sur les chameaux qui se courbent pour recevoir leur doux fardeau. Saint Jean Chrysostôme nous fait remarquer ces habitudes à la fois simples et viriles. On ne voit point là, dit-il, de mules richement harnachées, ni cette multitude de serviteurs, ni ce déploiement insensé de luxe, que traîne après elle la mollesse de notre temps. Ces femmes des âges antiques avaient assez de vigueur pour monter des chameaux et faire ainsi de longs voyages [1]. On marchait rapidement, *festinus revertebatur;* car Éliézer avait hâte d'annoncer à ses maîtres la bonne nouvelle; un petit nombre de jours devaient suffire pour arriver dans cette terre où ils erraient maintenant, mais qui plus tard devait être leur héritage.

Voici encore un tableau plein de grâce et de fraîcheur.

1. Nusquam mulæ argento fulgentibus cervicibus, neque famulorum turba, neque magna mollities quæ nunc adhiberi solet... Tanta erat priscarum mulierum robur ut et in camelos ipsæ ascenderent et iter facerent. (Chrys., in h. l.)

Isaac se promène dans la campagne, non loin du puits d'Agar ; il est encore tout plein de son deuil et s'en va pensif au déclin de la journée ; le bruit que fait au loin la caravane éveillant son attention, il lève les yeux et aperçoit les voyageurs. Rébecca, de son côté, a vu un jeune homme, et dès qu'elle a appris qui il est, elle descend de son chameau par respect et se couvre de son manteau, voulant marquer par là ses sentiments de soumission, de déférence et de modestie. Cependant le serviteur prenant les devants, va raconter à Isaac tout ce qui s'est passé. Celui-ci s'avance aussitôt et introduit sa fiancée dans la tente qui avait été celle de Sara. L'affection qu'il conçoit pour elle devient bientôt si grande qu'elle adoucit l'amertume de ses regrets, car s'il a perdu une mère, il sent qu'il a trouvé une épouse.

Inutile de m'arrêter à commenter cet épisode. Mieux vaut respirer le parfum qui s'en exhale et rester sur ce souvenir. Quand le ciel intervient dans une alliance, comme il l'a fait ici, elle ne saurait être un sujet d'inquié-

tude, et n'apporte avec elle que les plus pures joies.

Vous me direz sans doute: On ne trouve plus de Rébeccas.

Peut-être les rencontrerait-on moins difficilement, si les pères de famille s'inspiraient de la pureté de vues et de l'esprit de foi d'Abraham.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La mort d'Abraham.

—

MESSIEURS,

Lorsqu'un père de famille a procuré à ses enfants un établissement qui répond pleinement à ses vœux, il regarde d'ordinaire son œuvre comme terminée. Il n'est pas rare qu'on le voie entonner alors son *Nunc dimittis*, et se demander à lui-même ce qu'il peut encore avoir à faire en ce monde. Nous avons dit ailleurs combien nous étions loin de partager cette opinion.

Le rôle des parents, loin de devenir une

sinécure, après le mariage des enfants que Dieu leur avait donnés, prend un caractère encore plus auguste et plus solennel. Rien de précieux, en effet, pour les jeunes époux, comme cette expérience vivante, à laquelle ils peuvent recourir avec d'autant plus de confiance qu'ils la savent doublée d'une plus tendre affection; rien de plus utile à l'union de tous que ce centre et ce foyer, où sont sûrs de se retrouver ceux qui ont déjà pris des directions différentes. Notre siècle démesurément pressé de jouir, nourrit à ce sujet des idées contre nature, qu'on n'ose pas avouer, mais dont l'influence se fait cruellement sentir. Pour peu que la vie d'un père ou d'un aïeul se prolonge au delà du terme prévu, on dirait qu'une jeunesse impatiente commence à trouver que cette existence est de trop, qu'il serait temps que la place fût libre, et que l'acteur principal devrait bien se retirer, afin qu'un autre pût prendre son rôle.

Il suffit d'énoncer ces sentiments odieux pour en faire justice. Et pourtant, si nous n'y prenons garde, l'égoïsme des générations nou-

velles tendra de plus en plus à les généraliser. S'ils ne vont pas jusqu'à étouffer l'affection filiale, ils fomentent du moins certains murmures, ils encouragent certaines prétentions, et pèsent lourdement sur des rapports qui devraient être jusqu'à la fin le charme de la vie de famille.

Rien de semblable, Dieu merci, dans la maison du vieux patriarche. Isaac, qui a tant pleuré sa mère, voudrait conserver éternellement le père vénéré par lequel lui viennent toutes les bénédictions célestes. Ce n'est point lui qui se targuera de l'héritage déjà remis entre ses mains, pour usurper la position de celui qu'il entoure de ses respects, auquel il rend l'hommage de la plus filiale tendresse. Cependant cette union si douce ne doit pas se prolonger. Quelques années à peine se seront écoulées, depuis l'heureux mariage contracté avec Rébecca, que la mort viendra mettre entre le fils et le père cette triste barrière que rien ne saurait abattre.

Avant d'arriver à ce dénoûment, nous avons à rendre compte d'une autre alliance d'Abra-

ham, dont l'Écriture a rejeté la mention jusque là, pour ne point interrompre la série des récits intéressants qui précèdent. Après l'avoir rappelée brièvement, nous jetterons un regard d'ensemble sur cette longue existence que nous avons racontée; puis nous en exprimerons de nouveau les leçons principales, qui devront nous rester comme fruit de ces conférences.

I

Dans les desseins de Dieu, Abraham devait être père non seulement de la race bénie, mais généralement de tous les Orientaux. Voilà pourquoi, après son veuvage, il contracte encore de nouveaux liens. La femme qu'il prend porte le nom de Cétura et devient mère de plusieurs enfants, qui seront eux-mêmes la tige de différents peuples. Un des plus connus par ses rapports avec Israël est Madian, nom

que nous aurons occasion de retrouver plus d'une fois, en continuant ces études sur les familles bibliques.

La Sainte Écriture, en racontant cette nouvelle alliance du patriarche, jette-t-elle sur lui une parole de blâme, ou laisse-t-elle entrevoir que ce fut de sa part une faiblesse? Non, Messieurs, rien de semblable. L'Église catholique, elle aussi, respecte jusqu'à la fin la liberté de l'homme à cet égard; et bien que la législation évangélique sur le mariage soit beaucoup plus sévère que ne l'était celle des temps anciens, non seulement elle n'a jamais interdit les nouvelles unions contractées par les veufs, mais elle s'est armée pour les défendre contre ceux qui les attaquaient, allant jusqu'à frapper de ses anathèmes les docteurs rigoristes qui prétendaient en faire un péché aux fidèles. Telle est la vérité, Messieurs, et il faut nous y tenir.

Sur cet article, il arrive fréquemment que nos idées s'égarent ou même que nos consciences se faussent. Un culte exagéré de ce qu'on a perdu, la susceptibilité des familles,

les vues intéressées des enfants ne sauraient prévaloir contre un droit sacré et imprescriptible. Vouloir y mettre obstacle, en lui opposant certaines convenances mondaines, serait non seulement injuste, mais parfois périlleux; car il se pourrait que la question même du salut y fût engagée. Qu'il soit donc bien entendu, parmi les chrétiens, qu'un père demeuré seul, une mère privée de son appui naturel, peuvent toujours, si bon leur semble, se rouvrir la porte de la vie conjugale, sans que les enfants même adultes aient à intervenir dans cette délibération et surtout à faire opposition à ces projets.

Du reste, Abraham ne met pas les nouveaux rejetons de son sang sur le même pied que le fils de la promesse. Celui-ci a reçu, du vivant même de son père, la totalité de ses biens. Les autres pourtant ne sont point oubliés; ils ont part aux largesses paternelles, et on leur assigne un autre territoire dans la région orientale. C'est-à-dire qu'avec Ismaël ils peupleront l'Arabie et vivront entièrement éloignés d'Isaac; excellente précaution pour

éviter des conflits que l'expérience du passé avait montrés inévitables entre voisins menant également la vie pastorale.

Ces dispositions nous font voir comment la famille patriarcale entendait le droit de succession.

Il est dans la nature que le fils continue l'œuvre du père et entre en possession de ce qui lui appartenait. Mais s'il y a plusieurs enfants, dans quel ordre, en quelle proportion chacun viendra-t-il réclamer sa part de l'héritage?

Il n'y a, ce semble, que trois systèmes possibles : le régime des majorats, le partage forcé ou la liberté testamentaire. Le partage forcé rend la famille instable, car à chaque décès, il remet en question sa situation financière ou son industrie ; il rend impossible la permanence de la même propriété dans une même maison, du moins pour une période de temps considérable. Au contraire, avec le privilège de l'aîné, ou avec la liberté testamentaire, la famille pourra être stable, c'est-à-dire qu'elle conservera un chef gardant la totalité

de son avoir, à charge apparemment pour lui de pourvoir aux nécessités des autres membres, ou de leur procurer des établissements capables de leur suffire.

Dans quelle catégorie devrons-nous ranger la famille qui nous occupe?

Ici, l'ordre de succession n'a pas besoin d'être réglé par l'homme. Le fils de Sara est héritier de droit divin; à lui de prendre en tout la place de son père, puisqu'il a été désigné du ciel ou plutôt accordé miraculeusement dans ce but. Abraham ne fait qu'exécuter cette volonté supérieure, dans l'investiture qu'il lui confère de toute sa fortune; ce qui ne l'empêche pas d'user de sa liberté pour faire du bien à ses autres enfants, et mettre chacun d'eux en état de fonder, à son tour, une famille ou une tribu distincte. En père sage et prévoyant, il a pourvu d'une part à la stabilité de sa maison, d'autre part, à la paix entre ses fils et à leur concorde mutuelle.

Que lui restait-il à faire désormais?

Il y avait, dit le texte sacré, cent soixante-dix ans qu'il était en ce monde. Les forces lui

manquant, il mourut dans une heureuse vieillesse, à un âge fort avancé, ayant atteint la plénitude de ses jours, et il fut réuni à son peuple, *appositus est ad populum suum*[1]. Sous cette dernière expression, qui est la formule consacrée dans la Genèse, vous n'aurez pas de peine à reconnaître une allusion transparente à la vie future.

Ismaël se joignit à son frère Isaac pour rendre à leur père commun les derniers honneurs. Ils l'ensevelirent, suivant sa volonté, dans la caverne double, située dans le champ qui avait appartenu à Ephron l'hétéen, mais qu'il avait achetée pour s'en faire, à lui et aux siens, un sépulcre. C'est là qu'ils le placèrent, en face de Mambré, à côté de Sara son épouse, que la mort avait enlevée la première.

Et l'âme du patriarche que devint-elle? Que signifie ce *sein d'Abraham* dont parle l'Évangile, à propos de ce pauvre qui y fut trans-

1. Gen., xxv, 8.

porté au sortir de sa vie de souffrances [1] ?

L'enseignement chrétien ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Personne ne pouvant pénétrer dans le ciel avant que la voie en fût ouverte, comme dit saint Paul, par l'effusion du sang de Jésus-Christ, les justes de l'Ancienne Loi étaient dans un lieu d'attente, sorte de demeure provisoire, où ils soupiraient après la venue du Libérateur. Comme Abraham y occupait la première place, du moins par rapport aux Israélites, ceux qui venaient l'y rejoindre étaient dits habiter *dans son sein*. C'est de là que, suivant le témoignage évangélique, il vit le jour si longtemps désiré du Christ, et en le voyant, tressaillit d'allégresse [2].

Nous n'avons pas à le suivre dans cette seconde existence; mais avant de perdre de vue celle qu'il a menée ici-bas, il ne sera pas inutile de jeter un dernier regard sur l'ensemble de ses actes, et de contempler encore un moment cette auguste physionomie.

1. Factum est.., ut moriretur mendicus et portaretur in sinum Abrahæ. (Luc., xvi, 22.)

2. Abraham... exultavit ut videret diem meum; vidit et gavisus est. (Joan., viii, 56.)

II

Abraham est sans contredit une des gloires les plus pures de l'humanité. « Oui, s'écrie saint Ambroise, il est tout à fait grand cet homme, et toutes les vertus brillent en lui d'un vif éclat ; la philosophie dans ses rêves n'a pu aller jusqu'à rivaliser avec lui ; ce qu'elle a imaginé reste bien au-dessous de ce qu'il a accompli [1]. »

Voilà en quelques mots un admirable panégyrique. Et quelle que soit la force de ces expressions, elles seraient faciles à justifier dans toute leur étendue.

Comparez à l'histoire d'Abraham, celle que les païens ont tracée de leurs héros, de leurs demi-dieux. Est-il une seule de ces figures qui

1. Magnus plane vir et multarum virtutum clarus insignibus... quem votis suis philosophia non potuit æquare... minus est quod illa finxit quam quod iste gessit. (Amb., de Abraham, I, 2.)

puisse soutenir le parallèle? Où trouver ailleurs cette sagesse et cette constance, cette énergie dans l'action et cette modération dans le succès, cette égalité de caractère à travers tant de péripéties, cette parfaite soumission à Dieu, jusque dans les plus cruels sacrifices? Les docteurs de l'Église ne tarissent pas sur ce sujet; ils y voient un exemple à offrir aux fidèles pour toutes les circonstances de la vie. Devant nous limiter ici à un point de vue spécial, disons seulement que le patriarche sera éternellement le modèle des pères de famille selon le cœur de Dieu.

C'est ainsi que nous le fait envisager l'Esprit-Saint au livre de l'Ecclésiastique. « Abraham, y lisons-nous, est l'illustre père d'une multitude de nations, et il ne s'est trouvé personne qui l'égalât en gloire [1]. » Les autres, en effet, ont pu faire rejaillir plus ou moins d'éclat sur leur peuple; mais c'est lui qui l'a fondé, qui a jeté les bases de sa grandeur. Et pourquoi ? C'est qu' « Il a

1. Eccli., XLIV, 20.

gardé la loi du Très-Haut et qu'il est entré en alliance avec lui. Il a marqué le testament divin sur sa propre chair; et dans l'épreuve, il s'est montré fidèle. Aussi par serment Dieu promit-il de le glorifier dans sa postérité, de le multiplier comme la poussière de la terre, d'élever sa race comme les étoiles, d'étendre son héritage d'une mer à l'autre, et des rives du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre [1]. »

Vous le voyez, ce que l'écrivain inspiré exalte surtout dans cet homme, c'est l'esprit de foi. De fait, nous l'avons vu marcher constamment sous l'œil de Dieu, ainsi qu'il lui avait été recommandé de le faire pour arriver à être parfait [2]. Se regardant en ce monde comme un étranger, ne prenant pied nulle part, toujours prêt soit à partir, soit à rester, selon l'appel qu'il entendra ou l'ordre qui lui sera intimé, on sent qu'il est affranchi de toute attache importune aux choses d'ici-

1. *Ibid.*, 21-24.
2. Gen., XVII, 1.

bas, et qu'il n'a qu'une seule préoccupation, je veux dire celle de se conformer à la volonté du souverain Maître. Dès qu'il la connaît, il l'accepte et se met en mesure de l'accomplir, si dure qu'elle puisse paraître. Homme de tradition, qui renoue sa croyance à celle des ancêtres, et la léguera dans son intégrité à ceux qui viendront après lui, il passe à travers un monde idolâtre sans rien emprunter à cet impur milieu, et sans modifier, en quoi que ce soit, les habitudes de sa vie. On le verra en Égypte tel qu'il était en Chaldée ; et son long séjour à Hébron le laissera semblable à ce qu'il avait montré de lui lorsqu'il habitait Haran. Nul respect humain ne peut l'influencer ; nul voisinage ne saurait lui imprimer une forme ou une couleur étrangère ; il ne s'inquiète ni de ce qu'on pense, ni de ce qu'on pourra dire. Quelle que soit la voie que suivent les autres, la sienne est tracée, et aucune puissance ne l'en pourrait faire sortir.

Du reste, plein de déférence et de politesse pour ceux qui l'entourent, il saura les traiter

avec respect et s'attirer leurs sympathies; mais qu'ils ne cherchent pas à l'attirer dans leurs erreurs, ou à compromettre sa postérité en mêlant leur sang profane à celui d'où naîtra la race choisie.

Personne n'est plus aimant que ce chef de famille si courageux et si fort. Son attachement pour Sara son épouse ira jusqu'à des condescendances qui déchireront son cœur. Sa tendresse pour ses fils est profonde; elle n'arrivera pas néamoins à lui faire sacrifier la paix de sa maison; bien moins encore, à lui faire oublier la fidélité qu'il doit à son Dieu. Serviable aux siens, il sait dans l'occasion tout exposer pour venir à leur aide; quant au Père céleste dont il érige en tout lieu les autels, c'est pour lui obéir qu'il montera au plus haut degré d'héroïsme dont un cœur d'homme soit capable.

Faut-il s'étonner qu'un tel père ait été, de la part du ciel, l'objet d'une prédilection singulière? Parmi les nombreuses bénédictions qu'il a reçues, il en est trois principales sur

lesquelles j'appelle particulièremcnt votre attention.

La première lui est accordée après la victoire qu'il a remportée sur Chodorlahomor. Le Seigneur lui apparaît dans une vision; et après lui avoir fait entendre qu'il est son protecteur, qu'il sera un jour sa magnifique récompense, il lui annonce une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel [1]. Promesse consolante, mais encore un peu vague, puisque Sara est stérile et que tout espoir de fécondité semble à jamais perdu pour elle. Cependant Abraham n'hésite pas à croire. La parole divine lui suffit. Il l'accepte dans la mesure où elle lui est accordée, sans réclamer de plus amples explications, sans exiger une plus abondante lumière.

Cette lumière ne s'augmente que progressivement, comme si Dieu voulait nous faire comprendre qu'il conduit l'homme pas à pas, et ne lui révèle que peu à peu toute l'étendue de ses desseins.

1. Gen., xv, 1-5.

Le patriarche s'était trompé deux fois sur la personne de celui auquel il devrait transmettre son héritage. Tout d'abord, il avait voulu suppléer par l'adoption à la stérilité de son épouse. Puis étant devenu père d'Ismaël, il avait pensé que ce fils de l'étrangère pourrait bien être l'élu de Dieu et devenir la tige du peuple à venir. L'oracle qu'il entend bientôt le détrompe ; son nom est modifié ainsi que celui de Sara pour marquer le caractère universel de la paternité et de la maternité qui leur appartiendra; puis il lui est déclaré que son épouse va devenir mère, et que l'enfant qui naîtra d'elle, sera la souche de cette race en qui doivent être bénies toutes les autres nations de la terre. Cette seconde bénédiction est plus précise, plus affirmative que la première. Le plan divin va s'éclaircissant; et pourtant toute obscurité n'a pas encore disparu.

Vous vous rappelez, en effet, l'ombre que projette tout à coup sur ces révélations précédentes, l'ordre donné au patriarche d'immoler ce fils si longtemps attendu et enfin obtenu

par miracle. Tout autre que cet homme, en recevant un tel commandement, se serait senti ébranlé dans sa foi. Les communications d'en haut lui auraient semblé douteuses; et malgré tant de signes évidents de l'intervention céleste, il se serait sans doute persuadé qu'il était victime de quelque hallucination cruelle. Il n'en fut point ainsi d'Abraham; nous l'avons vu. De même que la contradiction apparente ne put faire chanceler ses convictions; de même l'impossibilité morale d'exécuter ce qu'on lui demandait ne retarda pas même d'un instant la ponctualité de son obéissance.

A la suite de cette dernière preuve de constance et de fidélité, vint une troisième bénédiction plus magnifique et plus complète que toutes les premières.

Désormais, c'est avec serment que le Seigneur confirme ses promesses, comme pour leur communiquer une absolue immutabilité. Non seulement la postérité dont il sera père, deviendra nombreuse comme les grains de sable qui sont répandus sur le rivage de la

mer; mais elle sera puissante et s'emparera des cités ennemies; c'est d'elle que viendra le salut déjà promis, et de là qu'il refluera sur tous les autres peuples.

La prophétie messianique couronne ainsi toutes les autres; l'annonce de la Rédemption est réitérée d'une manière plus solennelle que jamais et rattachée, pour ainsi dire, à l'acte héroïque que vient d'accomplir Abraham. Attendez l'événement. Il sera en pleine correspondance avec la prédiction; car un jour, l'évangéliste traçant la généalogie du Christ, commencera par la résumer en ces deux mots : Le livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham; *Liber generationis Jesu Christi filii David, filii Abraham.*

Vous saisissez sans peine cette progression de la grâce, en rapport avec la marche ascensionnelle du patriarche dans le chemin de la sainteté. A mesure qu'il s'élève, les faveurs du ciel grandissent. Dans cette lutte de générosité, qui s'établit entre lui et son Créateur, ce n'est jamais l'homme qui l'emporte ; plus il semble s'oublier, plus le ciel

le comble ; et la mesure des bienfaits reçus croît d'une manière d'autant plus rapide, qu'il s'en détache davantage pour ne songer qu'à la main qui les lui confère.

Aussi, Messieurs, quelle illusion à nous d'opposer les intérêts de la famille aux intérêts de Dieu !

Si le patriarche palestinien n'avait poursuivi qu'une fortune humaine, que serait-il arrivé ?

Sans doute, comme tant d'autres, il aurait pu devenir chef d'une tribu, roi d'une cité ou d'un petit peuple. L'histoire aurait à peine retenu son nom, car il se serait perdu dans cette foule inconnue de princes, qui n'étaient guère, au fond, que des chefs de famille. Supposons-lui un destin plus illustre, que pourraient donner à croire les talents militaires déployés jadis dans l'expédition contre Chodorlahomor. Ses armes l'eussent-elles rendu victorieux ; se fût-il emparé par force de toute cette Palestine, qui devait plus tard appartenir à ses descendants : combien cette gloire serait aujourd'hui peu de chose !

Et quelle différence entre le renom qu'elle lui aurait acquise, et celui dont il est en possession auprès de tous les hommes !

C'est que le modeste Abraham n'a pas pensé à lui-même, qu'il s'est oublié pour son Dieu ; et que par suite, Dieu a pris en main sa cause et s'est constamment chargé de ses intérêts. Cette gloire humaine qu'il a méprisée, est venue le chercher, en quelque sorte, malgré lui. Cette grandeur dont il ne s'occupait pas, l'a placé dans l'estime de la postérité au-dessus de tous ses contemporains, je dirais presque au-dessus de toutes les illustrations qui allaient suivre. Dans chacune de ses entreprises, il a négligé le côté terrestre pour s'occuper uniquement du service de son Maître ; et c'est cette prospérité temporelle qui devient pour lui d'autant plus grande, qu'il affecte d'en faire moins de cas et de lui accorder moins de souci.

Il y a là, Messieurs, une grande leçon pour tous ; et cette leçon est plus que jamais opportune à l'heure présente.

Que voyons-nous, en effet, dans ce monde au

milieu duquel nous avons à vivre ? La plupart des hommes donnent-ils seulement une place, dans leurs préoccupations, à ces intérêts supérieurs, qui absorbaient toute la pensée des anciens patriarches ? Ce qui regarde Dieu et l'âme n'est-il pas généralement considéré comme non avenu ; si bien que, dans les délibérations journalières, on ne songe pas même à en tenir compte ? Si quelques-uns, en petit nombre, ne font pas abstraction absolue du côté religieux que chaque question présente, encore faut-il reconnaître que le plus souvent ils ne lui assignent guère que le second rang, et le regardent à peu près comme accessoire. Ce qui importe, c'est de faire fortune, c'est de fournir à ses enfants un établissement avantageux dans l'ordre social ; nous n'avons d'yeux que pour découvrir ces promesses flatteuses; de désirs et d'aspirations, que pour courir aveuglément où elles nous appellent.

Vous avez vu si c'était pour de semblables motifs que le père des croyants quitta la Chaldée ; et si, dans toutes ses déterminations subséquentes, il se laissa jamais in-

fluencer par une ambition de cette nature. Bien lui en prit d'avoir élevé plus haut ses regards ; et il est à croire que ceux qui ont hérité de sa foi, se trouveraient beaucoup mieux eux-mêmes d'apporter dans leurs projets des visées plus désintéressées et plus surnaturelles. Alors qu'ils cesseraient de s'occuper uniquement des biens terrestres, Dieu commencerait à y penser pour eux ; et tout ce qu'ils auraient sacrifié pour lui plaire, ils le retrouveraient au centuple, dans les aimables compensations que la Providence saurait leur procurer.

Est-ce à dire que les épreuves seront épargnées au serviteur fidèle ? Non ; pas plus qu'à celui dont nous avons rappelé l'histoire. Il faut bien que le ciel sache à quoi s'en tenir sur ces grandes protestations de dévoûment que nous lui faisons chaque jour. Point de chrétien, digne de ce nom, qui ne répète fréquemment, avec des formules apprises dès l'enfance, qu'*il aime Dieu plus que toutes choses*, qu'*il aimerait mieux mourir que de l'offenser mortellement*. Pour juger de la

vérité que peuvent contenir ces expressions, il est nécessaire qu'on nous voie à l'œuvre, en face d'occasions où il en coûte d'obéir, devant des sacrifices qui ne sauraient être accomplis qu'avec un grand courage. C'est ce que nous avons appelé, avec l'Écriture, la *tentation* que Dieu envoie. Abraham y fut exposé ; et pour lui, cette tentation avait pris une forme cruelle. Son éternel honneur sera d'y être resté digne de lui-même, et digne du Maître tout-puissant qu'il adorait. En des conditions infiniment moins difficiles, pourrions-nous, sans déchéance, oublier ce que nous devons à Dieu et à notre caractère ?

Surtout, Messieurs, que ceux qui sont à la tête d'une famille, empruntent au grand patriarche d'Orient cette confiance inébranlable qui faisait sa principale force.

Voilà un homme dont les espérances n'ont jamais pu être ébranlées, parce qu'il leur avait donné pour base une foi imperturbable. C'est ce que signifie cette parole de l'Apôtre, *contra spem in spem credidit*[1], que

1. Rom., IV, 18.

saint Jean Chrysostôme l'explique en disant, *contra spem humanam in spem Dei* [1]. Si les vastes perspectives qui s'ouvraient devant lui pour l'avenir avaient dû, dans sa pensée, se réaliser par des moyens naturels, à chaque instant il se serait senti pris de doute, ou même précipité dans une incrédulité complète. On lui annonce une postérité, et son mariage est stérile ; a-t-il un fils d'une autre femme, ce fils est écarté comme devant n'avoir aucune part aux promesses ; et lorque enfin, d'une façon inespérée, Sara lui a donné un héritier, c'est celui-là même que la voix céleste lui ordonne de placer sur le bûcher et d'immoler de sa propre main.

Ne dirait-on pas que Dieu prend plaisir à détruire un à un tous les appuis sur lesquels il avait pu compter ; où si vous aimez mieux, à déconcerter successivement toutes les idées qu'il avait dû se faire ? Que d'autres à sa place auraient fini par perdre courage ! C'est qu'ils n'auraient pas su se persuader à eux-mêmes

1. Chrys. hom., VIII, in Ep. ad Rom.

que la Providence a son but, qu'elle atteindra sûrement, mais par des voies que nous ignorons, et qui peuvent bien être tout au rebours de celles que nous aurions suivies. Voilà ce qu'Abraham avait compris, ce qu'il n'oubliait jamais ; aussi les événements, si contraires qu'ils fussent à ses vues, ne troublaient point cette grande âme et ne déconcertaient point ses espérances.

Messieurs, soyez donc convaincus que, sur vous et sur ceux qui vous appartiennent, Dieu a des desseins de miséricorde et d'amour. Une fois pénétrés de cette vérité, relativement à laquelle le chrétien ne saurait élever un doute, laissez le plan divin se dérouler tel qu'il a été conçu, alors même qu'il renverse vos idées et contrarie vos désirs. Les faits qui vous semblent les plus affligeants, seront souvent ceux dont il faudrait se réjouir davantage. Vous vous imaginez que tout est perdu, lorsque déjà vous touchez au but où le ciel veut vous conduire. Ce qui nous manque, c'est la foi ; j'entends cette foi robuste et pratique, cette croyance ferme et assurée en la direction

imprimée d'en haut, non seulement à chacun de nous en particulier, mais aussi, dans l'ensemble, à la société domestique dont nous faisons partie. Cette disposition d'esprit constitue un des principaux signes qui distinguent les véritables enfants d'Abraham.

Ceux-là seront attentifs à seconder l'action providentielle, et surtout à ne pas l'entraver dans sa marche. A ce prix, au milieu même de leurs épreuves, ils auront droit de ne se croire jamais délaissés. Que dis-je? leur confiance grandira, en proportion des obstacles qu'ils rencontrent. Et quand même tout l'édifice qu'ils avaient pensé construire, semblerait s'écrouler pièce à pièce, ils compteraient sur une main puissante qui saura bien le relever de ses ruines; les hommes et les événements auraient beau se liguer pour les abattre, ils n'en porteraient que plus haut et plus loin leurs invincibles espérances.

TABLE DES MATIÈRES

22

PARIS. — IMP. V, GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

